This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

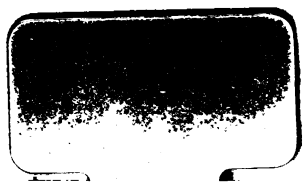
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06823374 5



ZDK
La Villemarqu

Bibliothèque des Familles Bretonnes

Vte HERSART DE LA VILLEMARQUE

de l'Institut

LA

LÉGENDE CELTIQUE

PROPERTY OF THE NEW YORK SOCIETY LIBRARY

WITHDRAWN

SAINT-BRIEUC,

L. PRUD'HOMME,

éditeur.

PARIS,

A. DURAND,

rue des Grès.

LA

LÉGENDE CELTIQUE.

Z
La Villemar

Ys kyweir fyn ghadeir yn ghaer sidi;
Nis plawdd haint a henaint a fo yndi;
Ac am ei bannau ffrydieu gweilgi;
Ar ffynnawn ffrwythlawn ysspydd odduchti,
Ys whegach nor gwin gwyn y llyn yndi.

(Taliesin, *Kerdd am veib Llyr.*
Myvyrian, T. I., p. 67.)

Le siège de mon harmonie est placé dans les sphères célestes; là, ni maladie ni vieillesse pour faire souffrir; à l'entour, l'océan déroule ses cercles; au-dessus, il y a une fontaine abondante dont l'eau est plus douce que le vin blanc.

(Le Poème des Fils de Llyr, par Taliésin.)

9LY

LA LÉGENDE CELTIQUE,

EN

IRLANDE, EN CAMBRIE ET EN BRETAGNE,

SUIVIE DES

TEXTES ORIGINAUX

IRLANDAIS, GALLOIS ET BRETONS,

RARES OU INÉDITS,

PAR

LE VICOMTE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

SAINT-BRIEUC,
L. PRUD'HOMME,
Editeur.

PARIS,
A. DURAND,
Rue des Grès.

1859

PROPERTY OF THE
NEW YORK
SOCIETY LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
260339B

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

Fr (M)

PROLOGUE.

Je me promenais un jour à la campagne, un livre à la main. C'était dans un canton de ce pays où La Fontaine dit que le *destin adresse les gens quand il veut qu'on enrage*. Le destin ne m'avait pourtant point envoyé là pour me faire enrager : je trouvais, au contraire, dans les sites charmants qui s'offraient de toutes parts à ma vue, et dans la population originale qui m'entourait, mille raisons de ne point partager le sentiment du morose conteur de fables. Un paysan m'accosta de cette façon à la fois

89X677

familière et respectueuse ordinaire à ceux du pays, et, indiquant du doigt mon livre :

— C'est la *Vie des Saints*, me dit-il, que vous lisez là ?

Un peu surpris de l'apostrophe que ne motivait d'ailleurs nullement ma lecture, je demeurai silencieux, réfléchissant à cette opinion des paysans Bretons selon lesquels la *Vie des Saints* est la lecture habituelle de quiconque sait lire ; et, comme mon interlocuteur réitérait sa demande :

— Mais oui, lui répondis-je pour entrer dans ses idées, il est quelquefois question des Saints dans ce livre.

— Et quel est celui dont vous lisez la vie ? continua-t-il obstinément.

Je lui citai au hasard le nom d'un saint quelconque, et je crus avoir contenté sa curiosité, mais je n'avais pas satisfait sa foi.

— Et à quoi est-il bon ? me demanda-t-il.

Pour le coup, je restai court. Que répondre, en effet, à un homme qui jugeait les Saints par leur utilité pratique ? Je pris un faux-fuyant : — Et votre patron lui-même, repris-je, quelle maladie guérit-il ?

— Oh ! un grand nombre, me dit-il, et aussi bien celles des hommes que celles des bêtes. Quoiqu'il n'ait été durant sa vie qu'un pauvre chanteur aveugle, il a une belle place dans le paradis, je vous assure. Le jour où il entra au ciel, le ciel fut tout illuminé.

Et il se mit à me chanter, en l'accompagnant de commentaires, la légende de saint Hervé, patron de sa paroisse.

Je la connaissais déjà par des documents latins et français publiés ; mais je fus bien aise de la recueillir retrempée à la source vive de la tradition populaire.

Une autre fois, j'assistais à la représentation d'un drame en langue bretonne.

Au fond du théâtre s'élevait un trône où un Roi était assis, couronne en tête et sceptre en main. Autour de lui, des magiciens, faisant force contorsions, hurlaient des chants barbares qui semblaient avoir pour objet de conjurer quelque prochain malheur. Tout-à-coup les chants cessèrent, et il se fit un grand silence au milieu duquel retentit le son clair d'une petite clochette.

A ce bruit, le Roi pâlit sur son trône, et laissa échapper son sceptre. Les magiciens eux-mêmes s'étaient troublés et regardaient avec effroi du côté d'où venaient les sons, quand parut un homme de haute taille, avec une grande barbe blanche, vêtu d'une robe d'ermite et la tête couverte d'un froc, tenant d'une main un bâton recourbé sur lequel il

s'appuyait, de l'autre, la clochette qu'il agitait.

Son arrivée excita dans le rustique auditoire un sentiment tout différent de celui qu'il causa parmi les magiciens, et des enfants, mal contenus par leurs mères, se mirent à crier : *Ar zant! ar zant! ar zant! Padrik! Padrik! Padrik!*

« Le saint! voilà le saint! Patrice! Patrice! Patrice! »

C'était effectivement le saint Apôtre de l'Irlande dont on allait représenter la vie, mise en vers et divisée en six journées, « telle qu'on a coutume, dit un manuscrit, de la jouer au fond de la Bretagne. »

A une époque moins éloignée, au mois de mai, il y a deux ans, je visitais pour la quatrième fois une contrée que l'Armorique doit aimer comme sa mère et sa nourrice.

Après avoir cherché dans la poussière des grandes bibliothèques de Londres, d'Oxford et de Cambridge, des titres de famille qui sont communs aux Bretons de France et aux Bretons Gallois, je voulus voir les cloîtres où vécurent ceux qui ont transcrit et nous ont légué ces précieux documents; les cloîtres où il y a trois siècles un Breton serait allé les demander avec l'émotion d'un fils qui revient à la maison paternelle, et où il aurait recueilli tant de traditions propres à vivifier la lettre morte des manuscrits. Mais à Glastonbury, comme à Bangor, comme à Lanpadarn, comme à Lanvor, comme à Lancarvan, partout je ne trouvai plus que des ruines où le lierre, habilement dirigé par l'art, semble vouloir cacher sous ses vertes draperies les outrages que le protestantisme, encore plus que le temps, a faits aux colonies agricoles et savantes qui honoraient autrefois l'*île des Saints*.

A Lancarvan, en particulier, au milieu de cette abbaye désolée qui fut une pépinière d'apôtres et de bardes, semés pour ainsi dire par saint Kadok, mon cœur se serra en entendant les sons d'un instrument de musique. Un joueur de harpe, comme on en trouve quelquefois pendant la belle saison dans les ruines pittoresques du Pays de Galles, les plus fréquentées par les touristes, venait saluer ma bienvenue.

Il jouait l'air mélancolique et populaire connu sous le nom de : *Ar hyd y nos*, ou « Tout le long de la nuit ; » et aucun ne pouvait mieux convenir à la tristesse des lieux et de mes propres impressions.

A défaut des anciens habitants de l'abbaye, dont je foulais aux pieds les tombes délaissées, j'interrogeai les souvenirs du musicien populaire :

— C'étaient, me dit-il, « des moines gloutons, menteurs et méchants. »

Merddin les qualifiait ainsi avec beaucoup de justesse, ajouta-t-il, peu charitablement.

Et comme je lui demandais s'il ne faisait pas d'exception pour quelqu'un, il me répondit :

— Pour un seul, pour *Catwg-Doeth* (Kadok-le-Sage), le barde patriote. C'est lui qui a dit : « Maudit soit l'homme qui n'aime pas le pays qui le nourrit. »

C'est encore de lui la belle maxime : « Il n'y a ni homme ni ange qui ne pleure quand la harpe chante. »

Et il a pleinement justifié ces paroles pendant toute sa vie.

— Nous le vénérons aussi dans le pays d'où je viens, continuai-je, dans l'Armorique, où nous parlons, vous le voyez, à peu près la même langue que vous ; mais, c'est moins comme barde que comme patron des guerriers, et nous l'appelons saint Kado.

— Vous êtes du Llydaw ! s'écria le joueur de harpe, en me prenant la main ; vous venez de France !

« Les bonnes nouvelles viennent du Llydaw ! »

— A mon tour, lui répondis-je, je demande à tous les échos du pays de Galles des nouvelles des héros et des saints de votre race, et particulièrement du fondateur de cette abbaye.

— Ah ! si le vieux maçon Iolo, le barde, vivait encore, Monsieur, il pourrait vous satisfaire : il avait fait un recueil des proverbes de Catwg-le-Sage, et de tout ce qui le concerne ; mais il est allé le rejoindre. —

Par bonheur, la mort d'Iolo n'avait pas tari la source où j'aurais regretté de ne pouvoir puiser. Il avait commencé, avec deux amis, avant de mourir, de publier ses précieux manuscrits, et son fils, Taliésin Ab-Iolo, a continué la publication.

En les lisant, l'idée me vint d'écrire l'histoire des Moines bardes, sujet que la légende en vers de saint Hervé, l'Armoricain, et le drame de saint Patrice, d'Irlande, avait déjà offert à mon esprit.

Je l'exécute partiellement aujourd'hui, me bornant aux trois grandes figures qui m'ont frappé les premières, et qui forment une sorte de triade celtique où l'Irlande, la Cambrie et l'Armorique, sont peintes chacune avec les traits qui leur sont propres, mais ne différant cependant pas de ceux qui conviennent à des sœurs.

Les Irlandais, les Bretons et les Armoricains des temps barbares n'ont pas de représentants plus authentiques de leur foi, de leurs mœurs et de leur génie que ces trois prédicateurs de l'Evangile. Peuples religieux, d'une imagination vive, plus préoccupés de rêves que de réalités, du passé et de l'avenir que

du présent, du monde des esprits que de celui des corps; passionnés pour la poésie, et chez lesquels tout se traduisait en poésie, prière, enseignement et lois; enfin, qui se seraient passés de nourriture plutôt que des chants de leurs bardes, ils s'aimèrent eux-mêmes dans ces hommes inspirés qui leur parlaient en vers enthousiastes d'espérance, d'amour et d'immortalité. Ils se transmirent de père en fils le récit des actions dont ils avaient été les témoins, qui circula longtemps ainsi de bouche en bouche.

Malheureusement, quand on mit ce récit par écrit, après bien des siècles, pour être lu dans les assemblées des fidèles, la version rédigée ne s'accorda pas toujours avec la tradition primitive. Mais ce furent les invasions qui lui portèrent le plus grand coup. En brûlant les monastères, les barbares du Nord brûlèrent les actes des Saints, et pour les

rétablir, l'imagination trop souvent suppléa au défaut de mémoire. C'est assez dire que quelques-uns de ces récits méritent plus de respect que de confiance ; et l'on se tromperait presque autant en les croyant tous parfaitement exacts, qu'en tenant pour bien ressemblants les figures qui accompagnent, par exemple, le magnifique manuscrit de la *Légende dorée*, récemment exhumé du monastère du mont Athos, de l'exactitude desquelles aucun moine russe ne doutait autrefois.

Cependant, ce serait tomber dans l'excès contraire, que de se montrer trop sévères envers les peintres ; et, s'il fallait choisir entre la crédulité charmante de certains hagiographes qui croient tout, et le rigorisme janséniste de certains autres qui ne croient rien, je n'hésiterais pas à me ranger du côté de la poésie contre la prose, et à me pronon-

cer pour la légende pure et simple contre l'histoire prétendue édifiante. Ecrire la vie des Saints comme les derniers, c'est arracher le lierre et les fleurs qui croissent aux fentes des vieux murs, sous prétexte que cette végétation parasite ne remonte pas à la fondation de l'édifice. Laissons aux ruines leur rideau de verdure et de mousse. Ce rideau, quelque épais qu'il soit, n'empêchera pas l'œil de pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire et la foi de dire : Dieu est là !

Quelque admiration qu'on doive aux travaux hagiographiques des Bénédictins et des Bollandistes, je crois qu'après ces savants religieux, il reste encore quelque chose à faire. Ce n'est que de nos jours qu'on a commencé à bien comprendre la légende, à en dégager la vérité morale, à en expliquer les symboles. Pour y réussir complètement, il fallait unir à la foi au dogme infaillible,

la liberté d'esprit qui choisit, en dehors du dogme, dans le vaste champ ouvert à l'intelligence humaine; il fallait, de plus, un cœur capable de sentir vivement la beauté poétique et une bouche assez éloquente pour l'exprimer. Cette foi, cet esprit libre, ce cœur passionné pour le beau, cette éloquence, qui avaient déjà jeté un si vif éclat sur un ouvrage célèbre de M. le comte de Montalembert, et sur la *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire, se sont trouvés réunis à un degré peu ordinaire dans Frédéric Ozanam, leur ami à tous deux. Il a donné le précepte et l'exemple aux hagiographes futurs; le précepte à la Sorbonne, dont les échos frémissent encore des sons d'une voix qu'ils ne se consolent pas de ne plus entendre; l'exemple, en écrivant ces belles études sur les poètes franciscains de l'Italie au XIIIe siècle, où il a recueilli les traditions et les chants

populaires concernant saint François d'Assise, « comme les émanations d'une terre fécondée par le Christianisme » ; ne les proposant pas à croire à ses lecteurs, mais à admirer ; et ne les confondant pas plus avec les vérités de foi « qu'on ne doit confondre les gouttes de rosée, — comme il le dit magnifiquement —, avec les feux de l'aurore qu'elles accompagnent. »

L'exemple d'Ozanam a porté des fruits et trouvé des imitateurs. Ceux qui liront le livre que j'offre au public y verront un reflet des lumières qu'il versait à flots sur la légende populaire : si pâle qu'il soit, ce reflet vient de lui, et doit remonter à lui comme un hommage (1).

(1) A côté d'Ozanam, nous ne devons pas oublier de nommer un écrivain dont les études hagiologiques, publiées dans l'*Université Catholique*, en 1837, 38, 39, 40 et 41, sous le titre de COURS SUR L'HISTOIRE DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE ;

Il ne me reste plus qu'à indiquer brièvement les documents à l'aide desquels ont été rédigés les récits qu'on va lire. Ils sont de deux sortes ; les uns latins, les autres en langue celtique. Parmi les documents latins qui m'ont le plus servi, j'indiquerai :

1° *La Confession* et une *Lettre de saint Patrice*, que je tiens toutes deux pour authentiques, avec Bollandus et M. Mignet, malgré l'avis contraire, mais peu motivé, de Dom Lobineau ;

Les légendes du même Saint, recueillies par Nennius, Probus, Jocelin et divers auteurs anonymes, mises au jour par Colgan, Usher, les Bollandistes, M. Joseph Stevenson, et, tout dernière-

CYCLE DES APOCRYPHES ; sont appréciées des meilleurs juges, comme elles méritent de l'être. Espérons que M. P. Douhaire ne tardera pas à les achever et à en donner une nouvelle édition.

ment, par le savant docteur Todd, à Dublin.

2° La vie de saint Kadok, d'après les Bollandistes, la grande publication du Révérend Jenkins Rees, et un manuscrit du Musée Britannique (1).

3° La légende de sainte Rivanone, d'Hyvarnion et de saint Hervé, tirée d'un texte inédit du portefeuille des Blancs-Manteaux, comparé avec celui que le Père Albert-le-Grand a eu entre les mains et paraphrasé avec tant de charme (2).

Les textes celtiques sont :

1° Les poèmes attribués à saint Patrice

(1) Bibliothèque Cottonienne. Vespasien. A. N° 14.

(2) Bibliothèque Impériale de Paris. N° 38. J'en dois une copie à l'obligeance de M. A. de la Borderie, élève de l'École des Chartes, qui a fait lui-même une dissertation excellente sur les *Saints Bretons*.

et à ses disciples, ainsi que les chants, les scolies, les traditions diverses en irlandais, dont il est le sujet, édités par Colgan, le Dr Todd, O'Connor, Miss Brooke et MM. Haupt et Pertz, sans parler du drame en langue armoricaine dont j'ai dit un mot en commençant, et des traditions orales du même idiome sur le même Saint.

2° Les poésies attribuées à Catwg-le-Sage, imprimées dans la grande collection des monuments cambriens de Jones Myvyr (1); sa légende en vers gallois, tirée des *Manuscrits d'Iolo*, récemment mis au jour, et les chants populaires bretons qui le concernent.

3° La vie de saint Hervé et de sa mère, telle que la donnent les poèmes armoricains, et les renseignements que l'on trouve sur son père dans l'*Archéologie galloise*.

(1) Myvyrian Archaiology of Wales.

Rapprochés les uns des autres, ces documents forment un faisceau lumineux qui éclaire d'un jour vif et nouveau l'histoire de la civilisation chrétienne, aux ve et vi^e siècles. Ainsi le jugeait un illustre historien, mon maître et mon ami (1), qui avait trouvé, avant de mourir, pour considérer les choses du christianisme, une lumière plus précieuse que celle dont Dieu l'avait privé.

Parler des hommes de génie qui ont pris par la main la race celtique, et qui l'ont conduite à la foi au son de la harpe des bardes; qui ont commencé par la poésie et la musique, miel et lait des enfants, une éducation que leurs successeurs devaient achever par la raison, ce pain de l'âge mûr, c'était justice; et, pour ceux qui recueillent aujourd'hui les fruits de leur labeur, c'est une dette.

(1) M. Augustin Thierry.

En essayant de l'acquitter dans la mesure de mes forces, je commence naturellement par le grand instituteur de la race celtique, le fondateur de la famille monastique à l'Occident de l'Ancien-Monde, le barde missionnaire saint Patrice.

Passant ensuite de l'Irlande dans la Cambrie, j'y trouve, en saint Kadok, un disciple qui a recueilli l'inspiration bardique et religieuse du maître irlandais, pour devenir lui-même un maître de la vie spirituelle chez les Bretons-Gallois.

Quand, enfin, je fais voile vers l'Armorique, c'est un barde sorti de l'école de saint Kadok qui conduit ma barque, et j'aborde avec lui à l'ermitage de son fils, le moine saint Hervé, le chanteur aveugle, patron et premier des poètes populaires des Bretons de France.

Puissé-je accomplir mon voyage sans toucher à trop d'écueils! Il n'a pas dé-

pendu de moi de les éviter tous : si, au lieu d'écrire l'*histoire* de trois Saints de la famille celtique, comme je l'aurais voulu, j'ai écrit leur *légende*, faute de documents contemporains malheureusement perdus, qu'ils me pardonnent — ou plutôt qu'ils me plaignent ! L'idéal rêvé par les légendaires, quelque doré qu'il soit, ne vaut pas la réalité saisissante qu'auraient peinte des témoins oculaires : l'auréole dont la postérité a entouré le front des Saints, pâlirait devant un regard de ces grands serviteurs de Dieu et de l'humanité.

PREMIÈRE PARTIE.

LA LÉGENDE

DE

SAINT PATRICE,

APÔTRE ET PATRON DE L'IRLANDE.

SAINT PATRICE.

I.

Au bord du détroit qui sépare la France de l'Angleterre, près de l'endroit célèbre par l'embarquement de César, quand il passa dans les Iles Britanniques, s'élevait, sur un promontoire, une enceinte fortifiée, dominant et protégeant au loin le rivage et le territoire qui était une annexe à celui des Gaulois *Morini*. Ce point stratégique important s'appelait en latin *Tabernia* ou le « Champ des Pavillons », à cause de l'armée romaine qui y avait dressé ses tentes. A un mille environ, un groupe

d'habitations formait une bourgade assez considérable, primitivement nommée Gésoriac par les Gaulois, puis *Bonauen-Arimorik*, dont les Gallo-Romains firent Bononia-Oceanensis, et dont les Français devaient faire Boulogne-sur-Mer.

Un phare ou *Nemtor*, comme disaient les habitants du pays, veillait pendant la nuit sur le camp, le village et la mer, préservant la frontière gauloise des incursions des pirates.

Au pied du phare, des maisons plus élégantes et plus ornées que les autres, où le luxe et les habitudes des Romains trouvaient un dernier refuge, étaient la résidence d'un officier chargé d'entretenir le feu de la tour. Il y vivait entouré de serviteurs domestiques et militaires, et, à raison de ses fonctions, on le nommait Kalfurnius, en langue celtique, ou plus exactement Kalfurneis, c'est-à-dire, *le gardien du feu*. Il avait combattu sous les aigles de l'empire, et portait les insignes de décurion. On croit qu'il faisait partie de la jeune armée que Maxime recruta dans l'île de Bretagne, chez les Bretons-Morini du nord de l'Humber, et qui ne quitta plus la Gaule. En s'établissant sur le territoire des Morini-Gau-

lois, parmi des peuples de même nom, et peut-être de même langue et de même race, il put croire qu'il n'avait point perdu, mais retrouvé sa patrie.

Le bonheur domestique dont il jouissait était fait pour entretenir cette illusion ; il le devait à son mariage avec une jeune gauloise, d'une merveilleuse beauté et d'une grande douceur de mœurs et de caractère, qu'il avait élevée de la condition d'esclave à la dignité d'épouse, comme c'était souvent la coutume dans ces temps barbares.

La naissance de deux fils et de cinq filles, acheva de l'attacher à la terre qui lui donnait des enfants après lui avoir donné une femme.

Un de ses fils reçut de lui en naissant le nom de Patricius, qui signifiait *noble* ou *patricien*, et qui marquait le plus haut rang dans l'empire après les Césars.

Patricius ou Patrice naquit vers l'an 387. En rappelant cet évènement dans ses écrits, il remercie Dieu de lui avoir donné, avec la vie, la noblesse d'origine et la liberté ; il le remercie surtout de l'avoir fait naître de parents chrétiens, à une époque où le paganisme était si généralement répandu.

Ses parents, pour l'affranchir d'esprit comme il l'était de corps, le lavèrent dans les eaux sacrées qui font l'homme véritablement libre, c'est-à-dire, le chrétien. On trouve, dans sa confession, une allusion à cette cérémonie.

« J'étais d'abord, dit-il, j'étais la pierre brute enfoncée dans la boue; mais le Tout-Puissant est venu, et il a eu pitié de la pierre, et il l'a tirée de la boue, et il l'a élevée en l'air, et il en a fait un monument. Admirez donc, grands et petits, vous tous qui craignez le Seigneur, vous surtout qui faites les savants, et qui n'êtes que d'ignorants rhéteurs! »

Les petits admirèrent, en effet, plus encore que les grands, et leur admiration se traduisit avec le temps en un poétique récit où l'on trouve mêlé au souvenir du culte druidique des pierres et des fontaines, une réminiscence de cette pierre brute, image de Patrice avant son baptême, et de l'eau sainte qui avait coulé sur son front.

On raconta qu'une grande pierre sur laquelle il avait été déposé à sa naissance s'était dressée d'elle-même, qu'elle était demeurée debout comme une colonne en son honneur, et que, douée de sentiment et de vie, capable

même de distinguer le juste de l'injuste, elle versait des pleurs quand un méchant posait la main sur elle.

On ajoutait qu'au pied de cette colonne, la terre, pour témoigner aussi sa joie de la naissance du Saint, avait ouvert son cœur et fait jaillir une fontaine dont les belles et claires eaux, après avoir lavé les membres du petit enfant, eurent toujours depuis la vertu de guérir toutes les infirmités du corps.

L'enfant grandit. Conserva-t-il longtemps la robe blanche du baptême? N'en perdit-il pas l'innocence en prenant la robe de pourpre de la jeunesse gallo-romaine? Fils d'un chrétien, et même d'un chrétien revêtu de quelque dignité ecclésiastique, se serait-il éloigné de l'Eglise et de la foi paternelle pour suivre les erreurs païennes? Il y a tout lieu de le croire. On connaît les mœurs des Gallo-Romains; celles des habitants de Bononia ne faisaient pas exception. Le luxe d'une ville municipale et la mollesse qui en est la suite; le voisinage d'un camp et la contagion des habitudes qu'engendrent ces sortes de lieux; la manière de vivre des soldats que le décurion avait sous ses ordres; leurs rapports avec ses jeunes esclaves

gauloises ; la dangereuse facilité des relations journalières que créait la condition de ces femmes jusqu'au sein de la famille de leur maître ; tout, au dedans comme au dehors, était ou un mauvais exemple ou un attrait funeste pour un jeune homme passionné. L'innocence de Patrice y succomba ; sa foi même y périt. Le souvenir de ces années d'ardeurs illicites le troublait encore sous ses cheveux blancs. En faisant la confession de sa vie, il n'ose pas s'y arrêter. Il court, il glisse, il vole plutôt qu'il ne marche en traversant ce passage enflammé de sa jeunesse à son adolescence, et le cœur pénétré de douleur pour ce qu'il appelle ses égarements, ses erreurs, ses folies, son oubli du vrai Dieu et l'incrédulité de son cœur, il ne trouve de voix que pour crier vers le ciel avec le Roi-Prophète : « Les fautes de mes jeunes années et mes erreurs, Seigneur, perdez-en le souvenir ! »

L'oubli de Dieu, la désobéissance à ses lois, qui sont aussi les lois les meilleures des sociétés humaines, entraînèrent la ruine de la colonie de Bononia avec celle de la famille de Patrice. Un jour une grande révolte éclata parmi les soldats du camp, à laquelle ceux de

Kalfurnius ne durent pas rester étrangers. Des pirates partis de différents points des rivages d'Irlande, et qui avaient réuni leurs navires en chemin, de manière à former une flotte pour piller plus sûrement les bourgades des côtes de la Gaule, profitèrent de la désunion des habitants de Bononia et firent irruption dans la ville. Meubles précieux, tapis et riches vêtements, vases d'or et d'argent, armes et instruments de tout genre, tout ce qu'ils trouvèrent dans les maisons de la ville, dans le camp, dans les constructions rurales adjacentes, dans les haras, les étables, les bergeries : chevaux, vaches, pourceaux, bœufs et moutons, furent enlevés et portés à bord des navires. Ceux qui tentèrent de résister furent massacrés ; les autres, subissant le sort des animaux domestiques, furent emmenés en esclavage.

Parmi les défenseurs de la colonie périrent Kalfurnius, sa femme et une grande partie des leurs ; parmi les captifs, se trouvait Patrice.

Les corsaires ayant remis à la voile, le débarquèrent en Irlande, où ils le vendirent à un petit chef de l'Ulster, appelé Milhu.

II.

A l'époque de son enlèvement, Patrice avait environ dix-sept ans. C'était, à quelques années près, l'âge d'un autre saint de France qui, emmené aussi en esclavage chez les Barbares, devait continuer jusqu'aux temps modernes la glorieuse chaîne des captifs chrétiens.

Saint Vincent-de-Paul avait été berger avant d'être esclave, Patrice le devint pendant sa captivité.

Propriété du chef qui l'avait acheté, il fut assujetti au service domestique dans la maison de son maître. Le jeune noble gallo-romain y reçut pour emploi la garde des pourceaux ; et, au lieu du nom que son père lui avait donné, comme pour lui présager de hautes destinées, il ne fut plus connu que sous un sobriquet celtique qui signifie *Porcher*. La vanité filiale des Irlandais qui a essayé de relever ce sobriquet en

le traduisant par *Dieu de la guerre*, ne devait pas moins se tromper que la vanité paternelle.

Tomber brusquement du faîte de la fortune dans l'abîme de la misère, des jouissances d'une oisiveté voluptueuse dans le travail forcé, de la civilisation dans la barbarie, fut pour Patrice une chute terrible.

Il a peint son étourdissement par un seul mot qui en dit plus que bien des discours : « Je tombai ! »

Il n'a de même qu'un trait pour chacune des peines qu'il eut à subir pendant sa captivité, mais un trait qui va droit au but comme une flèche.

La douleur à laquelle il paraît avoir été le plus sensible, est la nudité. Dépouillé de la robe de pourpre de ses égaux les jeunes Romains, son corps à peine vêtu d'un sayon grossier, resta exposé jour et nuit à la bise, à la pluie, à la neige, à la gelée, et il n'avait d'autre toit que les cavernes des montagnes, et le feuillage des forêts où il menait son troupeau à la glandée : il n'avait d'autre lit qu'une pierre nue, d'autre couverture que des roseaux humides, d'autre chevet que des écorces d'arbres.

La faim ne le faisait pas moins souffrir que

le froid : l'habitude d'une nourriture délicate lui rendait dégoûtants les mets de ses compagnons d'infortune, dont l'avoine la plus commune délayée dans une eau tiède, et des racines sauvages toutes crues étaient l'aliment ordinaire. « Il faillit, dit-il, mourir de faim. »

Au froid et à la faim, se joignirent les mauvais traitements de son maître qui le châtiait souvent ; et l'on peut se faire une idée de la nature de ces traitements par les récits que la tradition nous a conservés sur la manière d'agir des maîtres irlandais envers leurs esclaves.

Un jour qu'il conduisait son troupeau à la forêt, il entendit un bruit semblable à celui d'un fer émoussé frappant le tronc d'un arbre. S'étant approché, il trouva plusieurs esclaves, de ceux qu'on employait aux travaux des bûcherons, occupés à abattre des chênes. Mais le maître ne leur avait donné que des cognées sans trempe, ni fil, ni acier, et ils n'avaient ni pierre, ni quoique ce fût pour les aiguiser. Si bien que les forces venant à leur manquer, leurs bras s'étaient roidis, et leurs mains, dépouillées de la peau et laissant pendre des lambeaux de chair, s'étaient dénudées jusqu'aux nerfs. Incapables d'achever leur tâche,

ils pleuraient, disant qu'ils aimaient mieux mourir que vivre d'une vie pareille.

Patrice appelait lui-même son existence parmi les Barbares, « une vie dans la mort » ; et, en effet, une âme élevée et délicate comme la sienne, un esprit cultivé à l'école des maîtres Romains, une nature douce et polie ne devaient-elles pas défaillir souvent au contact de ces Barbares, aux passions effrénées, toujours en guerre les uns avec les autres, qui se lavaient les mains et le visage dans le sang de leurs ennemis, qui immolaient leurs propres enfants, qui offraient aux astres des victimes humaines, et qui même, dit-on, dévoraient leurs vieillards? Ses rapports avec eux lui firent oublier ce qu'il avait appris en Gaule. Transfuge de la patrie et de la civilisation, — c'est l'expression dont il se sert, — étranger désormais à l'une et à l'autre, il oublia jusqu'à sa langue naturelle, et se sentit devenu ignorant, grossier, le plus méprisable des hommes.

Ce sentiment de sa dégradation fut le premier fruit qu'il tira de ses malheurs, fruit de salut quoique bien amer ; et, fortifié par lui, il se mit à remonter d'un pas ferme la pente que les passions lui avaient fait descendre.

Son ange gardien, *l'Ange de la Victoire*, VICTOR, que les Irlandais devaient un jour prendre pour leur protecteur spécial, l'aïda de ses conseils ; et Dieu, ajoute-t-il, le consola comme son père le consolait quand il pleurait dans son enfance.

Dès ce jour, s'abandonnant à Dieu tout entier, les souffrances physiques et morales n'eurent plus aucune action sur son corps ni sur son esprit :

« En faisant paître mon troupeau, dit-il, dans les forêts ou sur la montagne, je priais longtemps avant le jour. Que la neige couvrît la terre, que la pluie tombât, que la gelée glaçât mes membres, je ne ressentais aucun mal ni aucune torpeur..... L'esprit m'échauffait..... J'entendais des esprits qui chantaient au dedans de moi.... J'ai sû certainement alors que la douleur et la pauvreté me conviennent mieux que les voluptés et les richesses ; le Christ, mon Seigneur, a été pauvre aussi lui pour moi ! La prison, l'esclavage, la mort, je ne crains aucune de ces choses, car je me suis jeté dans les bras du Dieu Tout-Puissant, le Souverain dominateur. »

Ainsi se trempaient pour les grands combats qu'il

qu'il devait combattre un jour, le corps, l'âme et la foi du futur apôtre d'Erin. Six années passées dans l'île lui apprirent à connaître la langue, le génie, les lois, le gouvernement, la religion des Irlandais, et furent pour lui comme un noviciat providentiel. Il en a fait la remarque:

« Dieu me formait alors à l'état que j'ai embrassé depuis, état bien éloigné des goûts de ma jeunesse, et qui a pour but de prendre soin des autres en s'occupant de les sauver. »

A la vue de la profonde misère morale des païens irlandais, et en même temps de tout ce qu'il y avait d'attachant chez ce peuple héroïque, il avait fait vœu de les délivrer, si jamais il recouvrait lui-même sa liberté. Laissa-t-il échapper quelque chose de son projet? Son maître augura-t-il que le fils du patricien qui gardait les pourceaux, pourrait bien un jour s'affranchir et devenir le maître à son tour? On ne sait; mais voici le rêve que la conscience troublée de Milhu lui fit faire, si l'on en croit la tradition.

Une nuit qu'il dormait, il vit s'élever un trône; sur ce trône était assis son esclave devenu son roi, devant lequel on le forçait de se prosterner comme devant un Dieu.

De son côté, Patrice faisait aussi des rêves de liberté :

« Pendant mon sommeil, j'entendis une voix qui me dit : « Tu vas retourner dans ton pays ;» et peu après, la voix ajouta : « Ton navire va mettre à la voile. »

Eveillé en sursaut, il prit la fuite en se dirigeant vers la mer ; mais la mer était bien éloignée ; il n'était jamais retourné au rivage depuis son débarquement ; il en ignorait le chemin ; il n'eût pas osé le demander. Dieu le lui indiqua.

« Soutenu par la vertu de Dieu qui me guidait, je gagnai le rivage sans aucun sentiment de crainte, et j'arrivai en vue du navire que j'avais aperçu en songe. En ce moment, il faisait une manœuvre qui le rapprochait de la terre, et ma voix pouvant être entendue de ceux qui le montaient, je leur demandai de me recevoir à bord ; mais ma demande déplut au capitaine ; il me répondit durement et avec indignation : « Nous ne te recevrons pas à bord ! » A ces paroles, je m'éloignai ; et, reprenant le chemin de la petite cabane où j'habitais, je me mis à prier. Ma prière n'était pas achevée que j'entendis un des matelots qui

criait derrière moi d'une voix forte : « Reviens vite, ces hommes t'appellent. » Je revins donc vers eux, et ils me dirent : « Monte à bord, puisque nous t'avons rencontré et que tu as eu foi en nous, et fais société avec nous, selon tes désirs. »

» Et je montai à bord; mais ils ne m'avaient point dit : « Viens par la foi du Christ », car ils étaient païens.

» Voilà comment ils m'accueillirent, et aussitôt nous gagnâmes le large.

» Après trois jours de navigation, nous débarquâmes (en Grande-Bretagne); et pendant vingt-sept autres jours, nous eûmes à traverser des lieux déserts où nous ne pûmes trouver ni une goutte d'eau à boire ni quoique ce fût à manger. Comme nous mourions de faim, le capitaine me dit : « Hé bien ! chrétien, toi qui prétends que ton Dieu est grand et tout-puissant, que ne le pries-tu pour nous ? Prie-le qu'il nous donne à manger, car nous allons périr. »

» Moi, je leur répondis simplement : « Tournez vos cœurs vers mon Seigneur et mon Dieu. Rien ne lui est impossible, en effet, et il peut aujourd'hui, s'il le veut, nous faire trouver de

la nourriture autant qu'il nous en faudra, car partout il en a très-abondamment. »

» C'est ce qui arriva avec l'aide de Dieu : nous vîmes venir à nous par le chemin que nous suivions un grand troupeau de porcs, et mes compagnons s'arrêtèrent pour les tuer, et ils s'en rassasièrent pendant deux nuits.

» Depuis ce moment, ils ne me regardèrent plus qu'avec des yeux d'admiration. Pour moi, je rendis à Dieu des actions de grâce du fond du cœur.

» Ils trouvèrent aussi sur un arbre du miel sauvage dont ils m'offrirent un rayon, mais l'un d'eux ayant dit : « Ceci est consacré aux Dieux, remercions-les ; je n'y voulus point goûter. »

Avant de quitter le lieu où ils avaient campé pour leur repas, et en prévoyance de l'avenir, ses compagnons avaient allumé du feu à l'aide de cailloux et de bois mort, et à la fumée de ce feu, ils faisaient sécher la chair des porcs qu'ils n'avaient point mangée, assis en cercle autour du foyer.

Il était minuit, et tandis qu'ils s'occupaient de cette préparation culinaire en l'accompagnant de sauvages récits d'aventures de mer,

Patrice, couché près d'eux, dormait d'un sommeil agité. Un cauchemar affreux lui représentait, sous des images accablantes, la difficulté de convertir des hommes qui, rendus à la vie par la bonté de Dieu, persévéraient dans leurs erreurs païennes.

« Cette même nuit, pendant mon sommeil, Satan me tenta si fortement que je m'en souviendrai aussi longtemps que je vivrai. Il me semblait qu'il laissait tomber sur moi un énorme rocher qui m'écrasait. Dans ma détresse, j'ignore pourquoi, j'appelai Elie. Et voilà qu'au ciel, le soleil se leva ; et comme je continuais de crier : *Elie ! Elie !* de toutes mes forces, les rayons du soleil frappèrent mon visage et me rendirent ma vigueur épuisée ; c'était mon Christ, je le crois fermement, qui venait ainsi à mon aide. »

Il ne se trompait pas ; l'avenir le prouva.

III.

Patrice n'avait échappé à l'esclavage, en Irlande, que pour tomber dans une servitude nouvelle dans l'île de Bretagne. Des corsaires, qui faisaient avec le continent le commerce des esclaves, l'attaquèrent, lui et ses compagnons, et le conduisirent en Gaule. Mais cette seconde captivité ne dura pas plus de deux mois. De retour dans sa patrie, des chrétiens le reconnurent, et le rachetèrent de ceux qui l'avaient enlevé, au prix d'une grande chaudière d'airain. A la tête de ces chrétiens, quand Patrice quitta la Gaule, se trouvait un évêque d'origine celtique que les Gaulois nommaient Martin ou Marzin, et les Romains Martinus. Il gouvernait l'église de Tours, et quelques liens de parenté l'unissaient, dit-on, à la famille de Patrice.

Ce fut vers lui que le jeune affranchi songea d'abord à chercher un refuge; mais ce dernier

parent lui-même était mort depuis peu de temps. Toutefois, le successeur du saint évêque retint le jeune homme, et le voyant animé du désir d'entrer dans la vie religieuse, il lui coupa ses longs cheveux. Puis, après l'avoir instruit dans la doctrine chrétienne pendant quatre années, il l'ordonna prêtre.

La vie d'étude qu'il menait au monastère de Lérins, ne faisait pas oublier à Patrice le malheureux peuple qu'il se croyait appelé à évangéliser. Le souvenir des Irlandais le poursuivait toujours ; il lui semblait souvent, la nuit, entendre la voix des hommes qui habitaient les forêts d'Irlande, poussant vers lui ce cri de détresse : « Cher enfant chrétien, reviens parmi nous ! Sauve-nous ! »

A ce cri, son cœur se fendait ; ses yeux versaient des larmes, et il s'éveillait.

« Rira et me raillera qui voudra, dit-il au sujet de ses visions ; mais je ne me tairai pas et je ne cacherai pas les signes et les merveilles de Dieu à mon égard. Je dirai tout ce qui m'a été annoncé longtemps avant l'évènement par Celui qui connaît tout et même les temps qui ne sont pas encore. »

Il entretenait souvent de ses projets d'apos-

tolat ses compagnons d'études, qui le conjuraient de ne pas les quitter.

« Plusieurs blâmaient ma vocation ; quelques-uns même derrière moi en jasaient entre eux, disant : « Pourquoi celui-là veut-il aller s'exposer aux dangers parmi les ennemis, parmi des hommes qui ne connaissent pas Dieu ? »

» Ce n'était point par méchanceté qu'ils parlaient ainsi ; ils ignoraient les voies du Seigneur. Au reste, je ne me doutais pas alors moi-même des grâces que Dieu me faisait. Je les connais maintenant, et je sais que j'ai bien fait d'y correspondre. Oui, c'était le Christ, mon Seigneur, qui me commandait de partir, et d'aller passer en Irlande le reste de mes jours. »

L'Irlande, on le voit, effrayait les chrétiens de la Gaule, comme elle avait effrayé les légions romaines.

IV.

Pour donner un aliment à cette faim d'apostolat qui dévorait Patrice, Germain, chef de l'église d'Auxerre, l'emmena avec lui en Bretagne, vers l'an 427. Il l'associa à la belle mission qu'un zèle ardent pour la conversion des Bretons chrétiens égarés par Pélage, lui faisait entreprendre. Patrice y porta le même zèle charitable, et le répandit parmi les montagnards de la Cornouaille et de la Cambrie.

Mais il n'eut pas seulement une part dans le salut des Bretons menacés par l'hérésie pélagienne, il eut à combattre le pouvoir violent et oppresseur d'un tyran qui tuait leurs corps, comme l'hérésie squillait leur âme.

La côte méridionale du Pays de Galles, aujourd'hui connue sous le nom de Cardigan, était gouvernée au ve siècle par un chef appelé Korétik, du nom des Korètes ses sujets, race étrangère adonnée à la magie, qui vint,

dit-on, primitivement des rivages de la Germanie s'établir en Bretagne, sur la rive orientale de l'Humber, d'où elle descendit plus tard vers la Saverne. Alliés autrefois des Pictes et des Scots, ils vivaient à la manière de ces barbares. Après avoir embrassé la foi chrétienne, ils avaient apostasié, et se faisaient un plaisir cruel d'égorger leurs anciens coréligionnaires, avec le sang desquels ils teignaient par dérision le visage et les vêtements blancs des hommes nouvellement baptisés qu'ils finissaient par massacrer. Leurs maisons étaient remplies des dépouilles des chrétiens, et près des cadavres de leurs victimes, ils se livraient aux joies du festin. Trop souvent les bourreaux de leurs pères et de leurs frères, assassins de leurs fils et de leurs amis, auxquels ils versaient du poison pour breuvage dans leurs fêtes, plus féroces que les loups des bois, ne connaissant pas la pitié, ils dévoraient le peuple du Seigneur, dit saint Patrice, comme l'homme affamé dévore un morceau de pain.

Instruit par les chrétiens de cette persécution, le Saint leur écrivit pour les consoler; et pour effrayer en même temps le tyran et ses satellites, voici comment il lui parla :

« Je n'aurais pas voulu, ô Roi ! t'adresser des paroles si dures et si sévères, mais j'y suis forcé par l'amour et par la charité que je porte à mes frères et à mes enfants pour lesquels j'ai renoncé à ma patrie, à mes parents, à moi-même, afin d'enseigner les nations, comme je l'ai juré à mon Dieu, et comme je désire le faire jusqu'à ma mort, s'il m'en juge digne. »

Après ce début, il entre dans le détail des persécutions énoncées plus haut, et insiste particulièrement sur un des crimes du tyran qui l'émeut jusqu'aux larmes :

« Libre selon la nature, car mon père était décurion, j'ai vendu ma noblesse et je n'en rougis pas ; je l'ai vendue pour l'utilité des autres, et me suis livré au nom du Christ aux nations étrangères, dans l'espérance d'une gloire éternelle..... Or, voici la coutume des Romains et des Gaulois chrétiens : ils envoient des prêtres pieux et instruits, avec de fortes sommes d'argent, vers les Franks et les autres peuples, pour racheter les captifs baptisés ; et toi, tu les massacres ou tu les vends aux nations étrangères qui ne connaissent pas Dieu ; tu livres les membres du Christ aux maisons de débauche ! Quel espoir as-tu donc

en Dieu ? L'Eglise pleure et gémit sur ses fils et ses filles que le fer des ennemis n'a pas encore tués, mais qui sont transportés dans des pays lointains. Des hommes libres, des chrétiens ont été vendus et amenés en servitude par les Pictes, ces peuples, les derniers, les plus exécrables d'entre les barbares ! »

Puis, s'adressant tout-à-coup, dans un élan du cœur, aux victimes elles-mêmes :

« O mes frères, ô mes fils, vous, si beaux et que j'aime tant, vous que j'ai engendrés à Jésus-Christ ; que ferais-je pour vous sauver ? Je me désole de ne pouvoir vous secourir ! La puissance des méchants est plus grande que la mienne. Peut-être ne croient-ils pas que nous avons reçu le baptême ? Peut-être pensent-ils que nous n'avons pas le même Dieu ? Ah ! je pleure sur votre malheur ; oui, je pleure, mes bien-aimés ; mais ensuite, je me réjouis dans mon cœur, car ce n'est pas en vain que j'ai travaillé, ce n'est pas en vain que je suis venu vers vous. Grâces en soient rendues à Dieu ! Croyants et baptisés, vous montez de la terre au ciel. Le voici ouvert ! Je vous vois voler vers ces lieux où la nuit n'existe pas ; où l'on ne connaît ni la douleur, ni la mort ; où vous bon-

direz de joie comme de jeunes taureaux, où vous foulerez aux pieds la cendre de vos oppresseurs ! »

Et apostrophant de nouveau le roi des Korètes : « Où seras-tu alors, roi cruel, toi et tes exécrables suppôts révoltés contre le Christ ; où seront tous ceux qui partagent, comme un butin, à leurs satellites infâmes, de pauvres femmes baptisées et les dépouilles des orphelins, pour une misérable jouissance qui passe en un moment comme un nuage ou comme un deuil ? Mais, ainsi qu'un nuage chassé par le vent, les méchants et les traîtres passeront devant la face du Seigneur ; les justes, au contraire, s'asseoiront au banquet éternel avec le Christ ; ils jugeront les nations, ils règneront sur les rois pervers pendant les siècles des siècles.

» Oui, j'en prends à témoin Dieu et les Saints Anges, il sera fait comme je l'annonce ici, quoique dans un langage sans art. Ces paroles ne sont pas de moi, mais de Dieu et des Apôtres, et de Prophètes qui n'ont jamais menti. »

Le barde missionnaire terminait par cette prière son épître inspirée :

« Je supplie ardemment tout serviteur de Dieu, agile et diligent, de porter cette lettre à son adresse ; je désire qu'elle soit lue devant tout le peuple au roi des Korètes en personne, afin que lui et ses satellites soient enfin touchés de repentir, et qu'ils délivrent les captifs chrétiens pour mériter de vivre longtemps et être exempts de mal en ce monde et dans l'autre, en paix avec le Père, et le Fils et le Saint-Esprit. »

Patrice ne nous a point appris le résultat de son éloquente prédication; la tradition supplée à son silence. Elle raconte que le Roi, s'étant moqué des menaces du Saint comme de ses promesses, ne tarda pas à voir sa prédiction se réaliser.

Un jour qu'un de ses bardes chantait à sa table devant les guerriers, la voix du poète de cour, accoutumée à la flatterie, devint subitement terrible, et se faisant l'interprète des opprimés contre l'oppresseur, il annonça que le tyran n'avait plus longtemps à vivre. L'effet suivit de près la menace. Frappé par une main invisible, le roi tomba de son trône, et l'on vit son âme s'échapper de son corps sous la figure d'un animal hideux qui désormais fut sa prison.

Quand la force morale était impuissante contre la force matérielle, quand la crainte des châtiments éternels annoncés par les Saints n'effrayait pas les tyrans incrédules, il fallait que les bardes les fissent trembler à la vue d'une autre immortalité à laquelle leurs traditions nationales les rendaient plus sensibles, l'immortalité du méchant dans le corps de la bête.

V.

Patrice ne fit pas un long séjour dans l'île de Bretagne ; c'était ailleurs que son bon ange l'appelait. Les voix intérieures parlèrent si impérieusement qu'il fallut bien leur obéir : celles des enfants d'Erin, qui demandaient le baptême, criaient aussi toujours plus fort : « Viens nous sauver ! » Un de ces enfants avait été vu, dit-on, par un étranger, à genoux sur le seuil de la maison paternelle, les mains jointes, le visage enflammé, les yeux tournés vers les rivages de l'Italie, comme si le salut eut dû venir du côté de Rome pour leur patrie. L'ange Victor dit à Patrice : « Ne tarde plus, pars pour l'Italie, et va soumettre les vœux de ton cœur au Chef de toutes les Eglises. »

Il partit. Sans bâton, sans besace, selon les conseils du Maître ; les pieds nus, disent ses

historiens, il allait à grands pas, demandant l'aumône le long de la route et ne s'arrêtant que dans la cabane des ermites et des solitaires pour converser avec eux, et apprendre d'eux à réaliser de plus en plus dans sa personne la perfection des vertus chrétiennes.

Les gémissements de l'Irlande l'avaient précédé à Rome ; ils étaient montés jusqu'au trône du pape Célestin. Des hauteurs de la ville aux sept collines, à qui la légende donne le nom imaginaire de mont Hermon, et qu'elle appelle la ville Sainte, « entourée de sept murs, » il voyait briller au loin sur les mers, au soleil d'Occident, l'*Émeraude irlandaise*, comme les poètes nomment l'île verte d'Erin. Célestin enviait ce diamant pour en parer la couronne du Christ ; mais tous ceux qu'il avait envoyés étaient revenus sans succès, et le dernier parti, Palladius, venait de mourir.

L'arrivée d'un prêtre qui avait été captif en Irlande, puis missionnaire en Bretagne avec saint Germain, ranima le zèle et les espérances du successeur de saint Pierre. Il accueillit Patrice avec la bienveillance d'un père, lui fit raconter son histoire, écouta religieusement le récit de ses songes, et persuadé de la sainteté

des voix qui l'appelaient à évangéliser l'Irlande, bénit sa vocation, et lui donna mission au nom de Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'elle fut sanctionnée. La tradition populaire agrandit encore le tableau.

L'ange Victor dit à Patrice :

« Gravis le sommet du mont Hermon, et là, tu verras le Seigneur. »

Et Patrice gravit la montagne, et il se trouva face à face avec le Seigneur.

Et le Seigneur lui dit : « Prends un siége à ma droite. »

Et Patrice s'assit à la droite de Dieu.

Le Seigneur alors lui parla ainsi : « Va en Irlande ; va y annoncer le Verbe du salut éternel. »

Tel est le récit de la légende. Ne montre-t-il pas bien la foi des Irlandais et l'identification de Dieu et de son représentant sur la terre ?

Avec sa mission, Patrice reçut la houlette remise par le Bon-Pasteur à celui auquel il fut dit : « Paissez, mes brebis. » Cette houlette symbolique est le sujet d'une autre légende. On rapporte qu'elle avait la propriété de conserver la jeunesse et la beauté.

Comme Patrice revenait de Rome par les îles de la mer Tyrhénienne, il rencontra une famille de solitaires dont les uns paraissaient tout jeunes, et les autres si vieux qu'on leur eût bien donné cent ans ; mais ce qui lui sembla plus extraordinaire encore, ce fut d'apprendre que les vieillards étaient les fils des jeunes gens. Leur ayant demandé la cause de ce prodige, les jeunes gens répondirent : « Depuis notre enfance, Dieu nous a fait la grâce de pratiquer constamment des œuvres de miséricorde ; notre maison a toujours été ouverte aux voyageurs demandant, au nom de Jésus, l'aumône ou l'hospitalité. Une nuit, un étranger, le bâton à la main, se présenta à notre porte. Nous l'accueillîmes avec bienveillance et le traitâmes de notre mieux. Or, le matin étant venu, il nous remercia et nous dit : « Je suis le Seigneur Jésus-Christ, c'est moi-même que vous avez logé cette nuit en personne. » Puis il donna son bâton à notre père spirituel, lui recommandant de le garder jusqu'à ce que quelqu'un, qui devait naître dans un temps bien éloigné, vînt le chercher de la part de Dieu. Disant cela, le Christ monta au ciel, et nous sommes restés jeunes,

et pleins de vigueur comme nous l'étions. Nos fils, au contraire, qui étaient petits à cette époque sont, comme tu le vois, devenus des vieillards décrépits. »

Patrice, ajoute le légendaire, emporta avec lui la houlette du Bon-Pasteur ; et elle n'a jamais cessé depuis, nous en sommes témoins, de rajeunir et d'affermir la main qui la tient.

VI.

Pendant que le prédicateur de l'Irlande, quittant l'Italie, abordait en Gaule, où il recevait de Saint-Germain d'Auxerre des ornements d'autel, des calices, des croix, des livres de prière, tout ce qui était nécessaire pour une mission nouvelle, et aussi quelques-uns de ces présents que l'on ne jugeait pas inutiles pour attirer des barbares, un barde, irlandais d'origine, mais qui vivait en Italie, où il avait reçu la couronne cléricale, rentrait dans son pays : Kiéran était son nom.

Patrice l'avait rencontré sur les bords de la Méditerranée, et par une inspiration de son bon ange, devinant en lui un précurseur, il lui avait dit :

« Va en Irlande avant moi, et quand tu y seras arrivé, dirige tes pas vers une fontaine

qui sort de terre au centre même de l'île, à un endroit où soufflent le vent du Nord et le vent du Midi, qu'on appelle la *frontière des héros*, et là, construis un ermitage. »

Le barde répondit : « Comment voulez-vous que je trouve cette fontaine ? Je ne connais pas le lieu où elle sort de terre. »

Patrice alors, lui montrant un instrument de musique qu'il portait au bras, une espèce de trompe d'airain qui avait été fabriquée, dit-on, dans le palais de Saint-Germain, et dont le saint évêque sonnait souvent pour conjurer les Rois, pour appeler les aumônes au monastère, et surtout pour venir au secours des pauvres et des malheureux :

« Très-cher frère, lui dit-il, accepte cette trompe comme une compagne de ton voyage ; elle sera muette tant que tu seras éloigné de la fontaine dont je t'ai parlé ; mais dès ton arrivée au bord de cette fontaine, elle rendra un son clair et résonnera doucement jusqu'à ce que je vienne moi-même t'y rejoindre. »

Kiéran suivit le conseil de Patrice, et dès qu'il arriva au bord de la fontaine des héros, sa trompe se mit à chanter ; et accourant émerveillés, les hommes du pays ne par-

lèrent plus que de la trompe d'airain du barde Kiéran.

Un missionnaire au Paraguay, qui, dans le monde, avait été habile à jouer de la guitare, réunissait ainsi, il y a deux siècles, les sauvages d'Amérique, formant, au son de la musique, un auditoire à des prédicateurs futurs de l'Évangile.

D'autres personnes imitèrent le barde Kiéran, et, à son arrivée en Irlande, Patrice avait vingt compagnons.

Comment les hommes n'auraient-ils pas suivi ses pas quand les pierres mêmes, selon la tradition populaire, marchaient à sa suite.

Il était au bord de la mer qui sépare la Gaule de l'île de Bretagne et allait s'embarquer; sur le rivage deux paysans se battaient. Le Saint les engagea à vivre en bonne intelligence.

— Il serait aussi difficile, dirent-ils, de mettre la paix entre nous, que de former une pyramide de granit avec ces grains de sable.

— Vous le croyez? répondit l'homme de Dieu, et par amour pour la paix et pour ces pauvres gens, ayant tracé un cercle dans le sable avec la houlette de Jésus, il changea le sable en pyramide et la pyramide le suivit.

La tradition ajoute qu'on la voit encore en Irlande, et qu'on l'a revêtue, par respect, de feuilles d'or. C'est ainsi que les Irlandais ont doré eux-mêmes les plus simples actions charitables de leur doux missionnaire.

VII.

Au moment de l'arrivée de Patrice en Irlande, un pâtre de l'Ulster, qui gardait au bord de la mer le troupeau de son maître, nommé Dihu, chassait en toute hâte ses bêtes vers l'étable, comme à l'approche d'un orage ; puis, accourant vers son maître :

« Je viens de voir des hommes descendre mystérieusement sur la côte, ils portent des costumes étrangers ; sans nul doute, ce sont des brigands ou des pirates déguisés. »

A cette nouvelle, toute la maison de Dihu fut en émoi.

Le même émoi régnait dans le palais du roi suprême de l'Irlande. Troublés par les sons de la harpe du barde moine Kiéran, les druides chantaient :

« Il vient, le maître en artifice, au front rasé ; il vient à travers les gouffres de l'Océan, un bâton recourbé à la main; et, avec ce bâton, il frappera chaque famille à la tête.

» Assis à table, il entonnera des chants de malheur, et du fond de sa maison, les siens lui répondront : « Qu'il soit fait ainsi ! Qu'il soit fait ainsi ! »

Cependant, les compagnons de Patrice avaient tiré leur barque sur le rivage, et après l'avoir cachée parmi les roseaux, ils cherchaient des coquillages dans les rochers, car ils avaient faim. N'en trouvant pas, ils s'étaient adressés à des pêcheurs qui jetaient près de là leurs filets dans la mer ; mais ces hommes grossiers leur avaient refusé à manger, et ils revenaient tristement vers leur maître resté seul dans un petit bois où il s'était assis pour se reposer, quand un léger frémissement du feuillage lui fit tourner la tête.

Un homme à demi-nu, d'une taille gigantesque, une épée à la main, le corps tatoué, les cheveux en partie roulés en nattes sur les tempes, en partie relevés comme un panache au-dessus du front, les yeux étincelants, allongeait le cou à travers les branches, regardant à droite et à gauche. A quelques pas plus loin, un autre homme tenait en laisse un chien énorme.

Patrice, se levant avec calme, alla au-devant

du barbare, et lui adressant la parole dans l'idiôme de l'Ulster, comme à un compatriote :

« Je gage, lui dit-il gaiement, que tu guettes quelque beau *poisson* dans ce bois ! »

A cette plaisanterie le géant qui, après tout, remarque la légende, était d'une bonne nature, quoique païen, se mit à rire, et il se sentit désarmé. Le chien même qu'il avait fait amener pour dévorer le Saint, resta immobile comme un roc ; et, passant de la fureur aux marques d'amitié avec la mobilité d'humeur de sa race, l'Irlandais tendit la main à Patrice et le conduisit dans sa demeure. Elle devint, pour le Saint et pour ses disciples comme la maison du père de famille, ou plutôt, comme son *Sabhal* ou son *grenier*, ainsi qu'on l'appela depuis ; et c'est de là qu'il partit pour sa première mission.

VIII.

Après avoir passé quelques jours auprès de Dihu, Patrice prit congé de son hôte pour un voyage dans le Nord de l'Ulster. « J'ai, lui dit-il, un ami à visiter au pied du mont Mis, dans la vallée d'Arguil. »

A ses disciples, il dit : « Remettez la barque à la mer ; je veux aller voir Milhu, mon ancien maître ; ne dois-je pas commencer par délivrer de l'esclavage celui dont j'ai été l'esclave ? Mais, comme il aime un peu l'argent, et que je lui ai fait du tort en m'enfuyant, je lui apporterai le prix de ma rançon pour l'amener ensuite avec plus de facilité à la foi du Christ. »

Les compagnons de Patrice remirent donc la barque à la mer, et le bon Saint, pressé de rendre le bien pour le mal, se dirigea vers le Nord de l'Ulster, où il alla débarquer en vue du mont Mis qu'il commença à gravir.

Parvenu au sommet de la montagne, il cherchait au loin la demeure de Milhu ; et, l'ayant reconnue, il allait descendre dans la vallée, quand un affreux spectacle s'offrit à ses yeux.

Des flammes, s'élevant en cercle comme celles d'un bûcher, dévoraient la maison de bois du chef irlandais. On dit qu'il avait appris l'arrivée de Patrice, et que, craignant de voir son rêve se réaliser, et de devenir à son tour le serviteur de son esclave, il avait réuni dans son habitation toutes ses richesses, et après l'avoir entourée de fascines, il y avait mis le feu.

Patrice demeura consterné, voyant qu'il arrivait trop tard, et pendant trois heures, il ne put proférer une parole. Enfin, quand les flammes furent éteintes, et que de la maison de Milhu il ne resta plus que des cendres :

« Je l'ignore ; Dieu seul le sait, dit-il, ce chef au terme de sa vie, s'est-il brûlé lui-même de peur de croire au Christ et de servir le Maître éternel? Je l'ignore, Dieu seul le sait. »

En prononçant ces paroles, il poussa un profond soupir et pleura amèrement.

Le cœur du bon pasteur irlandais se brisait à l'idée de voir le premier bélier qu'il voulait

ramener au bercail se précipiter de lui-même, pour lui échapper, dans un bûcher, imparfaite image d'autres flammes plus redoutables.

Il redescendit la montagne et revint à pas lents par le même chemin vers son hôte qu'il prêcha et convertit avec tout le canton.

Mais les autres hommes de l'Ulster n'étaient pas aussi dociles aux conseils évangéliques de leur prédicateur. Patrice trouva des rebelles dans la famille même de Dihu. Ce chef avait un frère très-âgé qui refusait de suivre l'exemple du reste du clan, disant : « Ce n'est pas à mon âge qu'on change de croyance. » Le Saint alla le visiter dans sa cabane, et, voyant qu'il était dangereusement malade, et même qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, il lui parla ainsi :

« Mon père, vous voilà bien vieux et bien malade ; pourquoi vous attacher à une vie qui va vous échapper ? Vos sens sont affaiblis ; vos yeux ne voient plus bien ; vos oreilles n'entendent plus ; votre langue a de la peine à s'exprimer : vous n'avez plus de dents ; toutes vos forces sont épuisées ; hé bien ! si quelqu'un vous rendait la jeunesse, ne croiriez-vous pas en lui ? »

Le vieillard sourit : « Certainement, si quelqu'un me rendait ma jeunesse, je croirais en lui. »

— Croyez donc en mon Dieu, il va vous la rendre, continua Patrice d'une voix solennelle, car il est écrit : *Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle*. Et, profitant des derniers soupirs du vieillard, il prit de l'eau et le baptisa, laissant à Celui *qui est fidèle en ses promesses*, le soin de tenir l'engagement de son serviteur.

Je n'ai pas besoin de dire comment la voix populaire raconta plus tard ce miracle de la bonté de Dieu. Le bruit s'en répandit dans les pays environnants et parvint aux oreilles d'un jeune noble appelé Eugen qui, pour avoir entendu Patrice, n'en restait pas moins attaché à ses divinités.

Frappé du récit, il se dit : « Si cet homme rend la jeunesse aux vieillards, il peut aussi, je pense, donner la beauté et une taille avantageuse à ceux qui n'ont ni l'une ni l'autre ; or, je suis laid et je suis petit ; je vais donc l'aller trouver pour essayer ses charmes, et s'ils réussissent, je croirai à son Dieu. »

Et il vint trouver Patrice, tenant à la main une grande lance de frêne.

— Veux-tu m'accorder deux grâces, et je croirai à tes paroles.

— Lesquelles ? demanda le Saint.

— D'abord, que je devienne beau ; beau, par exemple, comme ce jeune homme qui t'accompagne, fit-il en montrant du doigt un des disciples de Patrice.

— Fort bien ; et l'autre grâce ?

— L'autre grâce, c'est que je devienne grand.

— Grand comme quoi ? dit Patrice.

— Comme cette lance que je tiens dans ma main gauche, répondit Eugen, en élevant sa main droite aussi haut qu'il put vers le fer de sa lance. Cette grandeur me paraît suffisante. »

Voilà quels dons les naïfs Irlandais requéraient du saint missionnaire, et la légende a bien raison de dire qu'il les leur accordait ; car la noble race d'Erin lui doit cette beauté et cette grandeur morales qui font l'admiration de l'histoire.

Le Saint aurait voulu pouvoir régénérer par le feu de son amour et de son zèle jusqu'aux générations couchées dans la tombe ; et quand il entendait raconter les histoires des héros d'autrefois, il soupirait de n'avoir pas vécu de

leur temps, pour mettre sur leurs fronts le signe du baptême. Ce regret s'est traduit dans les récits populaires.

Un jour, comme il revenait d'une de ses courses évangéliques, avec ses disciples, il rencontra sur son chemin un de ces grands tombeaux qui se voient encore sur les bruyères d'Irlande ou d'Armorique, et qu'on nomme la *Tombe des héros*. Celui qui s'offrait à sa vue avait trente pieds de long : ses disciples dans la stupeur s'écrièrent :

— Nous ne pensions pas qu'il y eût eu des hommes de cette taille!

Patrice leur dit :

— Voulez-vous en juger?

— Avec plaisir, répondirent-ils.

Et le Saint ayant fait une croix sur la pierre du tombeau avec la houlette de Jésus, la pierre se souleva d'elle-même, et voilà qu'un homme d'une stature gigantesque se dressa, disant : « Sois béni, homme bon et saint, qui m'as délivré pour une heure des douleurs que j'endurais; » puis, jetant un regard sur lui-même, le géant se fit pitié, et il se mit à pleurer.

Il demanda ensuite à Patrice :

— Puis-je vous suivre?

— Non, répondit le Saint, car à la vue d'un homme enterré depuis cent ans, tout le monde aurait peur et chacun s'enfuirait. Mais crois au Dieu qui t'a ressuscité par moi, et tu ne retourneras plus dans les lieux où tu souffrais.

— J'y crois, répondit le héros des anciens jours.

— Reçois donc le baptême au nom de la Sainte Trinité, continua Patrice, en le plongeant trois fois dans une eau profonde ; puis il replaça son corps dans le tombeau, tandis que son âme montait au ciel.

Tel était l'amour de Patrice pour les Irlandais qu'il les ressuscitait pour les sauver.

IX.

Le peuple rendait à Patrice amour pour amour. Son hôte, le bon chef Dihu, non content d'avoir fait de sa maison celle du Saint et de ses disciples, lui prêta un char pour abréger des courses évangéliques qui commençaient à se prolonger. Choisissant dans son troupeau deux buffles sauvages, naguère apprivoisés, d'une blancheur éclatante, il lui en forma un attelage.

Avec ce rustique véhicule que conduisait un de ses disciples, le Saint parcourut l'Ulster, le Connaught, le Leinster, le Munster, toute l'Irlande, et du haut de son char, comme du haut d'une chaire, il prêchait la foule assemblée.

Il portait avec lui dans ses voyages une pierre sacrée pour dire la messe, des ornements d'Eglise, des livres de prière, des vases

d'autel, une tente grossière, et des nattes roulées qu'il déployait à l'occasion pour dresser sa chapelle mobile. Les ornements d'autel, on s'en souvient, lui avaient été offerts par saint Germain ; la tente et les nattes étaient des dons sans valeur de la charité des néophytes irlandais ; il n'en acceptait pas de plus riches.

« Mes frères en Jésus-Christ, dit-il, et les vierges et les femmes pieuses m'offraient des présents : détachant leurs bracelets et leurs colliers, elles les jetaient sur mon autel ; mais, moi, je les leur rendais, au grand scandale de tout le monde, et l'on disait : « Pourquoi fait-il cela ? » Or, je faisais cela pour me dégager complètement de tout lien terrestre ; je faisais cela dans un espoir d'immortalité, et aussi pour que les infidèles n'eussent rien à me reprocher, pas même le ministère de ma servitude, pas même les choses les plus indifférentes, ne voulant pas donner lieu aux incroyants d'affaiblir mon autorité ou de me décrier, ce qu'ils étaient toujours très-disposés à faire. »

Il n'acceptait ni honoraires, ni paie, ni reconnaissance, soit pour avoir conféré le baptême, soit pour l'ordination des clercs, soit pour l'enseignement de la foi, et au contraire,

il distribuait aux pauvres tout ce qu'il possédait. C'est ce qu'il nous apprend dans une réponse à ses détracteurs infidèles :

« Vous croyez peut-être que quand je baptise tant de personnes, c'est dans l'espoir d'obtenir d'elles au moins un denier; hé bien! prouvez-moi que j'ai rien reçu, et je vous le rendrai. Et quand le Seigneur se sert de mes mains indignes pour ordonner des prêtres, croyez-vous que je ne leur confère pas gratuitement le caractère sacré? Si j'ai demandé à pas un seulement le prix d'une paire de chaussures, prouvez-le moi, et je vous le rendrai double. Non, c'est à vous que je me suis donné; c'est pour votre bien que je travaille, c'est dans votre intérêt que je voyage, exposé à bien des périls. J'ai baptisé, j'ai ordonné, j'ai confirmé : avec l'aide de Dieu, diligemment et de grand cœur, j'ai tout fait pour votre salut. Vous pouvez juger par vous-mêmes des aumônes que je distribue aux pauvres dans tous les pays que je visite. Je crois que j'ai ainsi dépensé plus d'argent qu'il n'en faudrait pour acheter quinze hommes libres. C'est afin que vous jouissiez de moi. Et moi aussi, je jouirai de vous toujours dans le Seigneur;

mais ce n'est pas encore assez, je veux vous donner tout ce que je possède, et finir par me donner moi-même à vous. Oui, par le Dieu tout puissant, je me livrerai tout entier, je me consumerai moi-même pour le salut de vos âmes. »

Comment l'Irlande serait-elle restée insensible à de tels cris du cœur? Les pauvres et les malheureux, les esclaves, les femmes, les jeunes filles, tous les déshérités du monde se pressaient en foule derrière son char; les laboureurs laissaient leur charrue; les pêcheurs, leurs filets; les pâtres, leurs troupeaux, en l'entendant chanter, et accouraient vers lui.

C'est ce qui arriva au jeune berger Koemgin, qui passa de l'étable aux pourceaux dans le monastère de Sabhal, où instruit à l'école de Patrice et du barde Kiéran, il devint lui-même un maître dans l'art des vers et du chant. Patrice, frappé de sa beauté, s'était écrié en le voyant : *Mo-c'hoem-mog!* c'est-à-dire, « mon bel enfant! » et le nom en resta au porcher qui devait devenir Evêque.

L'âge le plus tendre subissait le charme de la grâce et de la sainteté de Patrice. Une fois, il passait la nuit dans la maison d'un chrétien

irlandais : cet homme avait un fils de sept ans appelé Bénen ; or, l'enfant attiré par l'air doux et bon de l'hôte vénérable de son père, vint s'asseoir sur les genoux du Saint, et ne voulut plus se séparer de lui, quelque effort que fit sa mère pour l'éloigner.

Cependant, l'heure du repos étant arrivée, chacun se coucha sur sa natte, à la ronde, autour du grand feu de famille, et Patrice fit comme les autres ; mais à peine il fermait les yeux, qu'il sentit quelqu'un qui, lui prenant les pieds, les baisait respectueusement, et les plaçait ensuite sur son cœur : c'était le petit garçon dont la tendresse pour le Saint trompait la vigilance de son père et de sa mère, entre lesquels il était couché dans son berceau. Le disciple de Celui qui disait de laisser venir à lui les petits enfants, ne repoussa pas le jeune irlandais, et le laissa reposer toute la nuit à ses côtés.

Le lendemain matin, le Saint après avoir serré sa ceinture, se disposait à partir, et déjà, un pied à terre et l'autre sur le marche-pied de son char, il montait en voiture, quand l'enfant, embrassant ses genoux : « Oh ! je vous en conjure, lui dit-il, ne me quittez pas. » Et

comme son père et sa mère s'efforçaient de l'écarter et de le retenir dans leurs bras, il se mit à verser des larmes, en criant : « Laissez-moi, laissez-moi le suivre ! »

Patrice voyant un si grand amour dans un si petit cœur, fut tout ému, et tendant les mains à l'enfant, il l'enleva de terre et le fit asseoir près de lui sur son char.

Ces chers petits irlandais, dont la voix avait tant de fois troublé les songes du saint missionnaire, l'entouraient ainsi de caresses, comme pour le remercier de s'être rendu à leur appel.

X.

Le nombre des disciples de Patrice augmentait de jour en jour, et *sa grange* ou son *sabhal* de l'Ulster, comme on l'appelait, ne suffisait plus pour les contenir. Il demanda donc un champ à un païen riche, appelé Daïr, qui habitait la partie orientale du même pays. Le champ demandé, paraissant trop beau à son propriétaire, ne lui fut pas accordé; mais il lui donna un petit pré de peu de valeur, et encore continua-t-il d'y envoyer paître ses chevaux, ne voulant point perdre son herbe. Or, un de ces animaux mourut subitement, et c'était le plus beau de l'écurie, celui que son maître aimait à monter de préférence quand il allait en guerre. A cette nouvelle, Daïr reconnaissant sa faute, envoya demander pardon à Patrice, et le bon Saint lui pardonna, poussant même, dit-on, la miséricorde, jusqu'à lui rendre vivant son cheval mort. Dans sa joie, Daïr prit une grande chaudière d'airain, d'un tra-

vail précieux ; et, la remettant à un messager : — Va, lui dit-il, porter cette belle chaudière au chrétien, et tu me rapporteras ses remerciements.

Le messager revint vers son maître : — Hé bien ! que t'a dit le chrétien, en recevant mon cadeau ?

— Seigneur, il a répondu : *Grazagam* (merci).

— Grazagam, grazagam, qu'est-ce que cela signifie ? s'écria le chef en colère ; c'est un malotru celui qui ne sait répondre autre chose, quand on lui fait un don pareil. Va vîte reprendre ma chaudière.

Le messager étant de retour :

— Qu'a-t-il dit cette fois ? demanda le chef.

— Seigneur, il a répondu encore : Grazagam.

— Comment ! quand je lui offre ma belle chaudière, il répond : Grazagam, et quand je la lui reprends, il répond de la même manière. Il faut donc que ce mot soit pour ces chrétiens une bonne parole, puisqu'ils la profèrent, qu'on leur fasse du bien ou qu'on leur fasse du mal. Prends ma belle coupe d'argent, et la lui porte. Je vois que c'est un homme entêté et inébranlable, et je crois en lui.

Disant cela, il vint lui-même trouver le Saint, et l'ayant salué : — Je te donne, lui dit-il, le grand champ que tu m'avais demandé pour t'y établir, et je crois en toi.

Telle est l'histoire de la fondation du premier siége épiscopal d'Erin, celui d'Ardmagh. Si l'on en doute, on ne doutera pas au moins des miracles d'abnégation qui ont fondé en Irlande tant d'établissements religieux, en faisant éclater en de nobles âmes une émulation généreuse.

XI.

La grandeur d'âme des Irlandais, répondant à celle de Patrice, allait souvent jusqu'à l'héroïsme.

Il y avait dans l'Ulster, un brigand fameux, qui s'honorait de porter le nom de Makfil ou fils des Bardes. Sa demeure s'élevait comme un nid d'aigle au sommet d'un rocher, d'où il s'élançait, avec les hommes de son clan, sur les voyageurs qu'il apercevait dans la vallée. De tous les tyrans du pays, aucun n'était plus redouté ; il joignait à un esprit habile dans l'art de faire souffrir ses victimes, une astuce incomparable, une certaine éloquence populaire, et même des connaissances magiques. Apprenant que Patrice faisait aussi des prodiges : — Nous en jugerons, dit-il, nous ver-

rons si le Dieu, au nom duquel il se glorifie d'opérer des enchantements, a véritablement quelque pouvoir : dans le cas contraire, nous le tuerons.

Il descendit donc de son rocher, et se plaça au bord du chemin par où le Saint devait passer : là, il ordonna à un de ses compagnons de faire le malade, et l'ayant enveloppé de la tête aux pieds dans un grand manteau, il le coucha au travers de la route.

Quand le Saint arriva, il entendit des gémissements, et vit venir à lui le brigand qui lui dit : — Vois, l'un de nous est malade ; viens donc, et chante sur lui quelqu'un de tes chants magiques ; peut-être auront-ils plus de puissance que les nôtres et qu'ils le guériront.

— Il n'est pas étonnant qu'il soit malade, répliqua Patrice ; et enlevant le manteau qui cachait le corps, il découvrit aux compagnons consternés du brigand, un visage gonflé par une apoplexie soudaine.

— Pourquoi donc as-tu voulu m'éprouver ? demanda le Saint d'une voix sévère.

Makfil se jeta à ses pieds :

— Vous êtes vraiment un homme divin, j'ai mal agi, je le confesse ; je regrette mes crimes,

je suis prêt à tout pour les expier. Me voici, je me livre entre les mains de votre Dieu pour être puni ; tout ce que vous m'ordonnerez de faire, je le ferai.

Patrice lui répondit :

— Puisque tu te repens de ta vie criminelle, et que tu crois à mon Dieu, je vais te laver de tes souillures ; et, l'ayant baptisé, il ajouta : « Maintenant, si tu le veux, je te donnerai un conseil : abandonne ta forteresse, et tes compagnons, et ta fortune, et tes riches vêtements et tes armes ; n'emporte avec toi, de ce que tu possèdes, que le sayon qui couvre ton flanc. Quitte à l'instant l'Irlande, et que tes lèvres ne touchent plus ni à aucun des fruits qu'elle produit, ni à aucun des vins qu'on y goûte. Dépouillé de tout, va vers la mer, repassant en chemin dans ta mémoire le souvenir de tes crimes, et quand tu seras arrivé au rivage, détache une petite nacelle d'osier recouverte de peau, sans rames et sans gouvernail, que tu y trouveras amarrée ; monte dedans, et après avoir lié tes deux jambes avec la chaîne de la barque, ferme la chaîne à clef ; puis, jette la clef à la mer, et toi-même à travers l'abîme, et vogue au gré des vents et de la Providence. »

Le brigand répliqua :

— Je vais faire, Seigneur, comme vous l'ordonnez ; seulement, je vous en conjure, priez pour moi, afin que Dieu agrée ma pénitence.

Et se dépouillant à l'instant de son manteau et de ses armes, ne gardant d'autre vêtement que le sayon grossier qui entourait ses reins, il partit sans jeter un regard à sa demeure et à ses amis.

Il partit, dénué de tout, mais rempli de confiance en Dieu. Arrivé au bord de la mer, il trouva, comme on le lui avait annoncé, une de ces petites nacelles dont se servent encore sur les fleuves et les lacs les pêcheurs insulaires, où il n'y a place qu'à un seul homme. Il y monta ; se lia les jambes avec la chaîne, lança la clef du cadenas dans la mer, se confiant aux flots et à la Providence.

La Providence n'abandonna pas l'héroïque disciple du maître, qui s'était jeté lui-même si héroïquement dans les bras de Dieu ; sa nacelle, poussée par le vent, alla échouer sur les côtes de l'île de Mona, où deux vénérables solitaires le recueillirent et le délivrèrent. Leur ayant raconté son histoire, ils eurent pitié de lui ; et, admirant les voies de Dieu, ils le

reçurent dans leur société. A leur école, il exerça son corps et son esprit à la pénitence ; il devint prêtre, puis Evêque, et l'Eglise d'Irlande l'honore aujourd'hui sous le nom de saint Makfil.

XII.

Des conversions aussi véritablement miraculeuses faisaient dire avec bonheur au saint prédicateur de l'Irlande : « Voilà que les fils des chefs irlandais deviennent moines, et marchent avec moi. »

Il ajoutait : « On dirait que les filles des Rois elles-mêmes sont des vierges consacrées au Christ. » Et, par allusion à la conversion d'une de ces filles royales : « Il en est une, — Dieu la bénisse, — jeune, noble, belle, d'une beauté incomparable, qui est venue à nous et que j'ai baptisée. Beaucoup d'autres suivent son exemple ; mais ce n'est pas, remarque le Saint, avec le consentement de leurs parents ; au contraire, ils les persécutent, ils les outragent, ils les calomnient ; elles vivent au milieu de menaces et de terreurs perpétuelles. »

Telle était la résistance opposée à la conversion de leurs fils et de leurs filles par les rois d'Irlande.

Ils avaient pour principaux auxiliaires dans leur opposition à l'Evangile, les druides, instituteurs de la jeune noblesse, qui faisaient appel aux prestiges de la magie, afin de retenir leurs élèves dans les erreurs du paganisme.

La légende a raconté, à sa manière, l'histoire inconnue, mais réelle, de leur lutte contre Patrice.

C'était un matin de printemps, le Saint, monté sur son char, traîné par ses deux buffles blancs, côtoyait les bords du Shanon, dont les flots étincelaient au loin sous les feux du soleil levant. Un essaim d'oiseaux, échappé du jeune feuillage de la forêt qui bordait le fleuve, le suivait en chantant, comme pour fêter sa bienvenue, sur le territoire du Connaught. On apercevait à quelque distance, près d'une fontaine, deux jeunes filles qui venaient laver, et la lumière, éclairant en plein leurs visages, faisait ressortir la blancheur éclatante de l'une qu'on n'appelait pas sans raison *la blanche*, et l'éblouissante fraîcheur de l'autre, qu'on nommait non moins bien *la rose* : elles étaient sœurs et filles de roi.

Au loin, sur une hauteur entourée de pierres sacrées, deux grands vieillards, les mains élevées vers le ciel, semblaient s'adresser au soleil, et l'appeler à leur aide comme à l'approche d'un pressant danger.

Tout-à-coup, le ciel se voila ; les grondements lointains du tonnerre se firent entendre, les buffles du char de Patrice, enflant leurs naseaux, soufflèrent avec force ; puis, ils mugirent lamentablement, et, secouant leur joug en furieux, ils emportèrent le char, dont une roue se brisa. En vain, le cocher du Saint les arrêta ; en vain, on coupa trois fois dans la forêt voisine le bois propre à réparer le dommage ; trois fois la roue, brusquement mise en mouvement, se rompit : la forêt était consacrée aux Divinités druidiques ; elle refusait de prêter son aide à la marche d'un char que les druides maudissaient. De leur côté, les prêtres redoublaient leurs imprécations, et le soleil obéissant à leurs prières, s'enveloppa instantanément de ténèbres si épaisses, qu'une nuit profonde remplaça le jour. Or, ces ténèbres, — les Irlandais le savent, observe la légende, — toutes les fois que les druides réussissaient à les obtenir, duraient trois jours et

trois nuits. Elles devaient cacher au prédicateur de l'Irlande, les deux filles du roi Loegaïr ; la blanche Æthnéa, et Fethléna, la rose. C'étaient leurs pères nourriciers et leurs instituteurs qui les répandaient, en ce moment, sur toute la surface du pays.

Mais, ni le génie malfaisant qui agitait les buffles, ni le démon qui habitait la forêt druidique, ni le dieu du soleil, ni les prêtres eux-mêmes, ne purent prévaloir contre un signe de croix de la main de Patrice.

Cette main, qui n'avait qu'à s'ouvrir et à s'étendre pour que cinq lumières illuminassent aussitôt l'obscurité de la nuit, apaisa la fureur des buffles, sécha le bois sacré, dissipa les prestiges des magiciens ; et le soleil remontra son visage radieux, et les oiseaux qui suivaient le Saint recommencèrent leurs chants, et il put continuer sa marche vers la fontaine de Klebah, où les filles du roi d'Irlande lavaient, comme autrefois les filles du roi Idoménée.

Descendant de son char et laissant ses disciples à quelque distance, Patrice alla vers elles, et s'assit au bord du lavoir. Étonnées de son costume étrange, de son capuchon blanc et de sa tunique en poil de chèvre, elles

le prirent pour un esprit des montagnes, et lui demandèrent toutes les deux à la fois :

— Qui es-tu, et d'où viens-tu ?

Le Saint répondit : — Mieux vaudrait pour vous connaître mon Dieu, que savoir qui je suis.

Alors, l'aînée des jeunes filles, avec une grande volubilité de paroles : — Et qui est votre Dieu ? et où est-il ? et qui l'adore ? et où habite-t-il ? est-ce dans le ciel ? est-ce sur la terre ? est-ce dans la mer ? est-ce dans les fleuves ? est-ce sur les montagnes ? est-ce dans les vallées ? a-t-il des fils et des filles ? est-il riche ? a-t-il de l'or et de l'argent beaucoup ? vit-il toujours ? est-il beau ? son héritier a-t-il eu beaucoup de nourrices ? ses fils sont-ils plus beaux que les enfants des hommes ? ses filles sont-elles plus belles que ma sœur et moi ? comment peut-on le voir ? comment peut-on le trouver ? sont-ce les jeunes gens ou les vieillards qui le trouvent ? dites-nous cela ?

Le saint vieillard souriant de ses questions enfantines et de son ingénuité, répondit à la fille du roi :

— Mon Dieu, est le Dieu de tous les hommes ; le Dieu du ciel et de la terre ; de la mer

PROPERTY
OF THE
NEW YORK
SOCIETY LIBRARY

et des fleuves ; c'est le Dieu du soleil et de la lune et de tous les astres ; c'est le Dieu des montagnes et des vallées ; il habite au-dessus du ciel et dans le ciel ; et au ciel et à la mer il donne la vie. Il donne la vie à tout ; il anime tout de son souffle ; il gouverne tout, il conduit tout. C'est mon Dieu qui, pendant le jour, illumine le soleil de sa lumière, et qui, la nuit, prête encore sa lumière à la lune. C'est lui qui a fait jaillir les fontaines de la terre aride, et a posé les îles au milieu des mers, que les mers ne peuvent engloutir. C'est lui qui a mis les étoiles au service des hommes ; ce Dieu, je viens vous l'annoncer avec confiance, et je vous engage à étudier ce qu'il enseigne.

Les deux sœurs répondirent d'une seule voix :

— Instruisez-nous ; nous sommes prêtes.

Le Saint les instruisit donc ; et, quand elles furent bien préparées, il les revêtit de la robe blanche des Catéchumènes, et les baptisa.

Un monument commémoratif de la visite du bon Pasteur irlandais à la fontaine de Klebah, en quête de ces douces brebis royales, a été trouvé dans le Shanon : c'est un bas-relief

assez informe, comme il convenait au Christianisme naissant; il représente saint Patrice, tenant d'une main sa crosse épiscopale, et de l'autre, une petite brebis.

XIII.

Le roi Loegaïr, — Patrice nous l'a dit, — employait les menaces et les mauvais traitements pour ramener ses filles au culte national. Si l'on en croit les hagiographes, ce prince avait la férocité du lion, un cœur superbe et insatiable ; il marchait fièrement dans la vie, croyant qu'il n'existait personne d'aussi grand, d'aussi admirable que lui, et que toute la terre devait lui appartenir à cause de la force de son bras, et de sa valeur sans pareille. Passionné pour ses druides et ses devins, et profondément attaché aux erreurs du paganisme, sa tête refusait de se courber et son cœur de croire.

Afin de mettre obstacle aux conversions qui se multipliaient de jour en jour parmi ses sujets, il avait réuni comme des otages, dans son palais de Temrah, au pays de Leinster, les jeunes chrétiens irlandais les plus connus

pour leur indépendance et leur attachement à la foi nouvelle. Les fils de Dihu étaient du nombre. En apprenant la conversion de ce petit chef et de son clan, l'esprit du roi s'était troublé; il les avait fait venir près de lui, et avait ordonné qu'on leur infligeât non-seulement le plus grand supplice qu'on pût infliger à des Celtes, — celui d'être privé de vin pendant le reste de leurs jours; — mais qu'on les fît mourir de soif.

Le moment sembla venu à Patrice de porter à la royauté et au paganisme irlandais, le coup décisif; il le porta.

« Dans les premiers siècles de l'Eglise, dit un sage et savant auteur ecclésiastique, la conversion des princes était regardée comme humainement impossible, par l'extrême difficulté qu'il y a d'accorder le souverain pouvoir, les honneurs et le luxe de la cour avec l'humilité, la tempérance et les autres vertus chrétiennes. »

La même difficulté existait en Irlande, et Dieu lui seul pouvait la surmonter. Elle n'effraya point son ministre. Voici comment il raconte en deux mots l'entrevue qu'il eut avec les rois irlandais :

« Je venais vers eux les mains pleines de ces mêmes grâces, que je répandais sur leurs fils qui me suivaient; mais eux, méconnaissant les sentiments qui m'animaient, me firent prisonnier avec mes compagnons. En même temps, ils s'emparèrent de tout ce que nous avions; ils me lièrent avec des chaînes, et attendirent impatiemment le jour ou ils me mettraient à mort. »

La circonstance à laquelle saint Patrice fait ici allusion, est la grande fête de Temrah, qui se célébrait tous les trois ans, à l'équinoxe du printemps, dans l'immense plaine de Breg, au milieu de laquelle s'élevait, sur une esplanade, le palais du roi d'Erin, centre religieux et politique de tout le pays.

A l'appel du Monarque, on avait vu les cinq rois d'Irlande et les vingt-cinq rois tributaires accourir du Nord et de l'Orient, de l'Ouest et du Midi, de l'Ulster et du Connaught, du Munster et du Leinster, du haut des montagnes, du fond des vallées, des bords des lacs et des rivages de la mer, de tous les lieux les plus reculés.

Chacun était accompagné du druide qui offrait pour lui des sacrifices aux dieux, du chef

de clan qui le conseillait, du juge qui rendait ses arrêts, du médecin qui le soignait, du barde qui chantait ses louanges.

En arrivant dans la plaine de Breg, le roi de l'Ulster forma un cercle à droite du palais, avec ses guerriers vêtus de peaux et couronnés de plumes, ses pavillons, ses chevaux, ses buffles et ses chariots ; les rois des deux Munsters, un second et un troisième cercle, à gauche ; le vice-roi du Leinster, un quatrième, en face ; le roi du Connaught, un cinquième, du côté opposé ; et tous les autres chefs de guerre se rangèrent circulairement dans le même ordre, ayant derrière eux leurs esclaves, leurs chevaux, leurs grands bœufs calédoniens et leurs chars dételés, formant comme l'enceinte d'un vaste campement militaire.

Quand le soir fut venu, que chacun fut à son rang, que tous les cercles furent formés, on en put compter trois fois neuf autour du palais de Temrah, dans la plaine immense ; et les yeux de cette multitude innombrable étaient tournés vers un bûcher couronné de fleurs, dressé sur la terrasse du palais, et qui s'élevait jusqu'au ciel.

Quelques minutes encore, et sur le bûcher

sacré, la flamme allait descendre ; et toute l'Irlande l'attendait pour y rallumer ses feux éteints sur toute la surface de l'île, dans cette nuit solennelle, la dernière de l'année celtique.

Or, à l'extrémité de la plaine de Breg, dans un endroit abandonné, où selon la tradition, on enterrait les esclaves, voilà que du haut du palais de Temrah on voit briller une lumière.

Le roi, ses conseillers, ses juges, ses nobles, ses druides, toute sa cour, sont dans la stupeur.

— Qu'est-ce que cela ? s'écrie-t-il ; qui a osé commettre un pareil sacrilége dans mon royaume ? Qu'il disparaisse du milieu de son clan !

Les conseillers du roi, les juges, les nobles et les bardes répondirent tous d'une voix : « Nous l'ignorons ! »

Alors, le chef des druides prit la parole en ces termes :

« O roi ! si ce feu qui brille au loin dans la nuit, n'est pas éteint à l'instant même, il ne s'éteindra jamais ; il fera pâlir notre feu sacré, et l'homme qui l'a allumé détruira ton royaume ;

il nous dominera, il te dominera toi-même, et lui et ses successeurs régneront éternellement sur l'Irlande. »

A ces mots, le roi Loegaïr fut consterné, et la multitude qui couvrait la plaine de Breg, s'agita comme un lac soulevé par une tempête. De toutes parts, on criait : « Consultons les dieux ! »

Les druides et les devins s'étant mis en prière, leur chef rendit ainsi la réponse des dieux :

« Que nul homme, que nul animal, dans les neuf triples cercles entourés de chars qui environnent le bûcher sacré, ne détournent la tête vers le feu sacrilége qui brûle à l'extrémité de la plaine ! »

Le roi dit : « Je vais l'éteindre moi-même ; je veux tuer de ma propre main l'impie qui l'a allumé ! »

Les druides répliquèrent :

« O roi, ne va pas dans le lieu où ce feu brille, de peur de l'adorer ; mais, reste ici hors de son action ; nous allons t'amener le coupable pour qu'il t'adore toi-même, et que par là tu le domines. Et quand il sera en ta présence, réunissant, pour l'accabler, toutes

nos paroles et tous nos chants, et tous nos instruments de musique, et toutes nos forces magiques, nous le vaincrons ! »

— Vous me donnez un sage conseil, répondit le roi ; faites comme vous l'avez dit.

Les druides, montés sur des chars, et escortés par des guerriers à cheval, la lance à la main, se rendirent donc au lieu où l'on apercevait la lumière. Elle brillait sur un autel dressé au milieu d'une petite tente, et devant cet autel, des hommes vêtus de blanc, priaient agenouillés.

C'était le saint évêque Patrice et ses disciples qui, ayant allumé le feu nouveau que les Chrétiens ont coutume d'allumer la veille de Pâques, récitaient l'office de la nuit, en attendant la grande solennité de la Résurrection.

Descendant de leurs chars et de leurs chevaux, les envoyés du roi n'osèrent pas entrer dans la tente ; ils s'arrêtèrent à la porte, et de là, ils sommèrent Patrice, au nom du monarque d'Irlande, de les suivre au palais de Temrah.

Le Saint obéit ; et, en marchant, il chantait des lèvres et du cœur : « Les uns se glorifient de leurs chars et de leurs chevaux ; moi, je me glorifie dans le Seigneur ! »

Lorsqu'ils le virent venir, tous ceux qui entouraient le roi, se dirent : « Ne nous levons pas ; car, quiconque se lèvera devant lui, croira en lui et l'adorera. »

Or, il y avait à la cour d'Irlande, parmi les hommes les plus habiles dans l'art des vers et de la musique, un barde appelé Dubtah. Près de lui se tenait, une harpe à la main, un autre poète beaucoup plus jeune, de ses disciples, qui se nommait Fiek. Quand l'homme de Dieu parut devant le roi, ces deux bardes, les seuls de tout le corps dont ils faisaient partie, se levèrent spontanément pour lui faire honneur.

Le roi, leur lançant un regard terrible, tandis que le Saint les bénissait d'un geste, parla en ces termes à Patrice :

« Tu connais la loi de mon royaume ; tu sais que tout Irlandais qui allume cette nuit son feu avant que j'aie donné le signal du haut de mon palais, est condamné à mort. Pourquoi donc as-tu violé la loi, en allumant ce feu sacrilège ? »

Le Saint répondit avec les chants mêmes de l'Église d'Orient :

— « Il nous convient, dans cette nuit de la » Résurrection de Notre-Seigneur et Sauveur

» Jésus-Christ, d'allumer ce feu ; d'allumer
» une torche de cire d'une blancheur écla-
» tante, d'une suave odeur, d'une lumière
» éblouissante, qui ne laisse couler aucune
» liqueur infecte, et qui n'exhale aucune fu-
» mée noire de nature à blesser les yeux. Rien
» ne nous paraît ni plus convenable, ni plus
» joyeux que de veiller en l'honneur de la
» fleur de Jessé, à la lueur de torches formées
» du suc des fleurs....

» La cire n'est point la sueur que le feu fait
» couler du pin ; elle n'est pas le produit des
» larmes que la cognée fait verser au cèdre ;
» c'est une création pleine de mystère et de
» virginité, qui se transforme en devenant
» blanche comme la neige....

» Il convient que l'Eglise attende la venue
» de son Epoux à la clarté de cette douce lu-
» mière ; que les ténèbres n'obscurcissent pas
» ses saintes veilles, et qu'elle tienne à la
» main sa torche, présage du soleil éternel. »

Le roi comprit peu ces paroles admirables ; mais, fasciné par elles, il fit de nouvelles questions au Saint.

— Pourquoi, demanda-t-il, es-tu venu dans mon royaume ?

— J'en atteste Dieu et les Anges, répliqua Patrice; je n'ai eu d'autre but que de prêcher l'Evangile et ses promesses divines, en venant dans ce pays où j'ai été esclave. Serait-ce donc sans y avoir été poussé par Dieu; serait-ce conduit par des vues humaines que j'ai débarqué en Irlande? Qui m'y a forcé? N'est-ce point par amour, n'est-ce point par pitié pour cette nation que je travaille? pour cette nation qui m'a traîné en esclavage et qui a mis à mort les serviteurs et les servantes de mon père?

A ces paroles généreuses, les petits chefs de clan s'émurent. Ceux qui inclinaient au Christianisme, et que l'exemple de Dihu, de Makfil et des filles de Loegaïr, ébranlait, prirent parti pour l'homme de Dieu; d'autres parlèrent contre lui. De vives discussions s'engagèrent; de la dispute on passa aux armes; une effroyable mêlée eut lieu, où hommes, chevaux, buffles et chars s'entrechoquèrent dans la plaine, au milieu des ténèbres. La cérémonie resta interrompue : le feu sacré ne brilla pas cette nuit-là sur la terrasse de Temrah; la petite lumière de Patrice paraissait seule à l'horizon.

Le lendemain, quand le jour vint éclairer le champ de Brég, les chars, les chevaux, les bœufs, les pavillons, avec une multitude de guerriers, gisaient pêle-mêle dans le sang et la fange, et des neuf triples cercles magiques qui entouraient le palais du roi d'Irlande, pas un seul ne restait formé.

Du haut du palais, le monarque jeta les regards sur la plaine, et versa des larmes.

Cependant, Patrice et ses compagnons étaient retenus prisonniers dans les souterrains de Temrah, une chaîne de fer autour des genoux, en attendant qu'on les conduisît à la mort.

Au dehors, à mesure que le soleil montait à l'horizon, l'ordre se rétablissait et les trompes d'airain des bardes, jetant leurs fanfares au vent, annonçaient au peuple d'Irlande que la fête allait recommencer.

Quand le soleil fut au milieu de sa course, les rois, les chefs de clans et les autres guerriers du pays vinrent s'asseoir en cercle autour de tables innombrables dressées dans la plaine.

Le roi d'Irlande, entouré de sa cour, mangeait à une table à part, centre de toutes les

autres tables, et qui les dominait. Une troupe de bardes, accompagnés par des joueurs d'instruments, ou s'accompagnant eux-mêmes sur la harpe, chantaient devant lui les histoires des dieux et des anciens héros. L'hydromel brillait dans les cornes aux cercles d'or circulant à la ronde; l'ivresse brillait dans les yeux.

Le roi cria d'une voix forte :

— Qu'on amène ici le chrétien, et qu'en présence de mon peuple, mes sages druides le confondent !

Conduit devant le roi, avec un seul de ses disciples, le jeune enfant Bénen, qui aurait mieux aimé mourir que de quitter son père selon Dieu, Patrice bénit le Seigneur de l'immense concours de peuple qu'il trouvait rassemblé, et, élevant son cœur vers un autre soleil que celui qu'on voulait fêter, il entonna une hymne au Christ, lumière du monde, qui venait de ressusciter.

Dans son vieil âge, le saint évêque se la rappelait encore, et il nous en a laissé un écho affaibli :

« Et nous aussi, nous ressusciterons un jour à la clarté du soleil, je veux dire dans la gloire de Jésus-Christ. Dans sa gloire, nous serons

rois ; mais ce soleil que nous voyons, ce soleil qui chaque jour, à sa voix, se lève pour nous éclairer, jamais il ne règnera, et sa splendeur elle-même ne durera pas toujours ; et tous ceux qui l'adorent, — les malheureux ! — ils périront. Quant à nous, nous croyons et nous adorons le soleil véritable, le Seigneur Jésus-Christ, qui ne périra jamais ! »

Ce peuple, qui *était assis dans les ténèbres de la mort*, pour parler avec un Prophète, entendant cette hymne admirable, poussa des acclamations en l'honneur du barde du Soleil éternel.

Mais le chef des prêtres païens imposant silence à Patrice avec fureur :

« Faisons des prodiges, s'écria-t-il; et voyons qui est le plus puissant de ton Dieu ou des nôtres ! »

Quels prestiges opérèrent les druides ? par quels miracles le saint Apôtre répondit-il à leurs jongleries ? on ne sait : son humilité l'a fait taire, et la légende a la parole.

Mais si la vérité historique disparaît dans les récits légendaires, la vérité morale y persiste aussi transparente qu'un flambeau derrière un voile.

Quand le chef des druides eut dit : « Faisons des prodiges ! » le Saint provoqué répliqua : « Je ne veux rien faire de contraire à l'ordre établi par Dieu même. »

— Hé bien ! moi, cet ordre, je le détruirai ! s'écria le prêtre païen.

— Que feras-tu donc ? demanda Patrice.

— Je vais, en plein soleil de Mai, répliqua le druide, produire la gelée et la neige comme en hiver.

Et, par ses enchantements, il fit tomber une si grande quantité de neige qu'elle montait jusqu'à la ceinture ; il produisit un froid si vif que les dents des hommes claquaient.

— Tu fais souffrir ces pauvres gens, dit Patrice ; dissipe le froid et fais fondre la neige.

— Je ne le puis avant demain, à cette même heure, répartit le magicien.

— Ah ! ah ! dit Patrice en riant, tu peux faire du mal, je le savais, mais tu ne peux faire du bien ; moi, c'est tout le contraire.

Et bénissant de la main la plaine, la neige se fondit soudain, sans pluie, ni nuage, ni vent, et la foule poussa des cris d'admiration.

— Que sais-tu faire encore ? demanda Patrice.

— Je sais, répondit le druide, couvrir la terre des ténèbres les plus épaisses : souviens-toi des bords du Shanon !

En prononçant ces paroles, il changea le jour en nuit ; et, tâtonnant dans l'obscurité, les hommes d'Irlande murmuraient.

— Magicien, chasse ces ténèbres !

— Je ne le puis avant demain.

— Toujours le pouvoir de mal faire, et de tourmenter les Irlandais ! s'écria le Saint ; jamais celui de leur faire du bien !

Et, d'un signe de croix, chassant les ténèbres, comme il les avait déjà dissipées aux rives du Shanon, le soleil reparut, ramenant la joie au cœur des hommes ; et, délivrés de la nuit, les Irlandais crièrent : « Honneur au fils du Jour ! »

Cependant le druide s'obstinait à soutenir que sa religion était meilleure que celle de Patrice ; et le roi, craignant de voir ébranler devant le peuple l'autorité de ses prêtres, proposa une autre expérience.

— Jetez tous deux vos livres dans cette eau : celui dont les lettres seront effacées renferme évidemment une doctrine méprisable.

Patrice répliqua : « Je suis prêt. » Mais le druide :

— Je ne veux pas subir avec lui l'épreuve de l'eau, car l'eau qu'il touche a une vertu divine.

Il avait entendu parler du baptême, et craignait de le recevoir malgré lui.

— Hé bien ! ordonna le roi, jetez vos livres dans ce feu ; celui qui ne sera pas brûlé aura droit à notre croyance.

— Je suis prêt, répondit encore Patrice.

Mais le druide refusa l'épreuve par le feu, comme il avoit refusé l'épreuve par l'eau, disant :

— Cet homme adore tantôt l'eau et tantôt le feu.

Alors, le saint Missionnaire, jurant par le nom du Souverain Juge :

— *Mo De brath !* il n'en sera pas ainsi ! Puisque tu ne veux pas voir mettre au feu tes livres, entres-y toi-même ; que mon disciple Bénen y entre avec toi ; qu'on vous brûle ensemble, et que mon Dieu soit juge !

— Par le soleil et par la lune ! dit le roi d'Irlande, attestant aussi lui ses dieux, faisons l'épreuve !

Le druide, cette fois, ne put résister.

Patrice alors parla ainsi :

— Qu'on dispose, au milieu de la plaine, deux huttes de feuillage, parfaitement closes, l'une en rameaux verts et mouillés, l'autre en branches sèches et inflammables.

Les deux huttes une fois construites à la façon de celles où les druides de la Gaule brûlaient les criminels :

— Je vais te faire la partie belle, dit l'Evêque au druide irlandais ; entre dans la hutte de feuillages verts, avec ma chape sur tes épaules, — car tu prétends qu'elle peut préserver des flammes —, et donne ton manteau magique à mon enfant, qui va entrer dans cette hutte de rameaux secs et inflammables.

Et le druide entra dans une des huttes, et l'enfant dans l'autre ; et après qu'on les y eut enfermés séparément, on y mit le feu.

Or, à la stupéfaction de la multitude, la hutte de feuillages verts s'enflamma comme un brin de paille, et, en un instant, il ne resta plus du druide qu'un peu de cendres, sur lesquelles apparut intacte la chape du saint Missionnaire.

Au contraire, la hutte où l'enfant chrétien était enfermé ne brûla point ; il en sortit joyeux sans qu'une seule boucle de sa belle chevelure

sans que sa chevelure blonde eût été touchée par les flammes, mais le manteau blanc du druide, avec les signes magiques dont il était couvert, avait disparu, consumé.

Si le peuple poussa des cris d'admiration à la vue des autres prodiges, il en jeta de plus grands encore en voyant celui-ci; et il crut au Dieu de Patrice.

Le roi lui-même, moins facile à ébranler, et qui résista quelque temps, finit cependant par se rendre, et avec lui les princes qui lui payaient tribut.

C'est ainsi que les derniers descendants des hommes qui assistèrent à l'assemblée de Temrah ont raconté la lutte suprême et la victoire définitive du jeune Christianisme contre le Paganisme irlandais.

Comme l'enfant béni, aux cheveux blonds, il sortait triomphant de l'épreuve où son vieil ennemi succombait aux applaudissements du peuple.

Patrice se contente de parler de sa délivrance et de celle de ses disciples :

« Après quatorze jours de captivité, le Seigneur me délivra de la puissance du roi. Il nous rendit même ce qu'on nous avait pris, et

dont nous avions tant besoin, soit pour le service de l'autel, soit pour subvenir à nos frères nécessiteux. »

A ces paroles, le Saint ajoute celles-ci, qui sont bien remarquables, et où se révèle, dans l'humble aveu de la faiblesse, le secret même d'une force à laquelle l'Irlande a dû sa conversion :

« Que personne n'ose jamais prétendre que c'est par moi-même, pauvre ignorant, que j'ai agi ! Si j'ai fait quelque chose d'*un peu démonstratif* pour plaire à Dieu, pensez et croyez fermement, et dites-vous bien : La main de Dieu était là ! »

XIV.

En cachant à dessein les prodiges que la divine Providence opérait par lui, et laissant à la postérité le soin de les raconter, Patrice n'a pu cacher les deux plus grands de tous :

— la conversion du peuple irlandais, si rapide, en trente-trois années; si extraordinaire, sans martyrs ; si nouvelle, sans l'intervention des Grecs ou des Romains, regardés d'ordinaire comme les pionniers de l'Evangile ;

— la conversion des rois d'Irlande, miracle humainement impossible. Il en baptisa six le même jour, dans les eaux de la Boigne, et avec eux, dit-on, douze mille de leurs sujets.

Ce jour, il s'écria, rempli d'admiration et de reconnaissance envers la Providence :

— « Comment la nation irlandaise, qui naguère encore ne connaissait pas le vrai Dieu, et adorait des idoles impures ; comment a-t-elle pu devenir en si peu de temps le peuple

du Seigneur, et mériter le nom d'enfants de Dieu ? Le nombre des chrétiens augmente tellement, que je ne puis plus les compter. »

Patrice respecta l'Irlande convertie. Apôtre d'une religion fondée sur la tradition, il ménagea les traditions celtiques, parce qu'il voyait là, non-seulement un sentiment honorable de piété filiale, une preuve de vénération et d'amour envers les ancêtres, mais encore une puissance conservatrice et un soutien réel de toute société.

Aussi ne renversa-t-il pas plus en Irlande les temples païens, que les successeurs des Apôtres ne les avaient détruits à Rome : il laissa debout les pierres de Temrah, comme ils avaient laissé debout le Panthéon, et conserva les douze piliers de granit de la plaine de Slecht, symbole des douze mois de l'année, qui entouraient une autre pyramide couronnée d'or, oracle fameux dans le pays. Il se contenta d'enterrer jusqu'au cou l'idole principale, pour démontrer son impuissance, et dressa une croix sur sa tête. Quant aux divinités inférieures, il les enfonça de quelques pieds en terre, comme pour les humilier devant le signe du salut. Il n'éteignit pas non

plus les feux annuels qu'on allumait en l'honneur du soleil, à l'équinoxe du Printemps. Les fêtes du solstice d'Eté coïncidèrent désormais avec celle de Pâques, et saint Jean-Baptiste remplaça le dieu Bel, dont le feu prit le nom de feu de la Saint-Jean. De même, le feu du mont Kildare, perpétuellement allumé dans un temple circulaire, sous les ombrages d'un chêne immense, et dont le monument de Stone-Henge est une imitation, ne fut point éteint par l'Apôtre irlandais : vingt religieuses furent chargées de l'entretenir, comme un symbole de virginité perpétuelle, dans un couvent qui prit le nom d'une sainte aimée de Patrice, au lieu du nom du chêne sacré au pied duquel il fut bâti. Et tandis que le feu purifié remontait vers son Créateur, l'eau des fontaines, autrefois adorée, servait au baptême, et les forêts, d'où le bois de la croix chassait les divinités champêtres, voyaient s'élever, sur leur lisière, de petites chapelles sans nombre.

Comme envers les lieux vénérés par le peuple, Patrice usa de ménagements à l'égard du gouvernement et des lois du pays. Il n'engagea pas les juges à changer leurs *Breta nimë*, ou « jugements célestes, » comme ils les appe-

laient : ils gardèrent leurs antiques coutumes, et les rois, leur autorité.

Avec leurs lois, les Irlandais conservèrent leurs bardes, et le trésor des traditions héroïques, dont ce corps de savants était dépositaire.

Les bardes paraissent avoir occupé dans l'organisation sociale de l'Irlande, une position plus importante que chez les autres nations celtiques. Leurs fonctions étaient des offices à la fois religieux et politiques, que la loi traitait avec les mêmes égards que les divers offices publics. Associés aux druides et aux devins, ils partageaient leurs droits et leurs privilèges ; ils formaient une caste avec hérédité de profession et de patrimoine ; leurs personnes étaient sacrées. La mission des uns était de veiller à l'exécution des lois et d'instruire la jeunesse ; celle des autres était de chanter devant les rois et les chefs de clans, soit les aventures merveilleuses des dieux et des héros qu'ils proposaient pour modèles à leurs contemporains, soit les actions dignes de louange ou de blâme de ces contemporains eux-mêmes.

L'Apôtre de l'Irlande ne toucha à leur corpo-

ration qu'en y entrant ; et en prenant en main la harpe irlandaise, il prit à cœur les anciennes affections. Les héros de l'Irlande, et leurs histoires romanesques qu'il avait entendu conter si souvent, durant les longues veillées d'hiver, à l'époque de sa captivité, trouvaient d'ailleurs en lui presque un vieil ami. Quant aux dieux, il détacha seulement de leurs fronts les rayons dont on les avait couronnés.

Le souvenir des ménagements de Patrice envers les bardes ses contemporains, resta longtemps dans la mémoire de leurs descendants. Ceux-ci racontèrent un jour à un évêque gallois nouvellement débarqué en Irlande, que le Saint, voulant connaître leurs antiques annales, était allé trouver un barde si vieux qu'il avait vu passer six générations humaines. De ce survivant du passé, le Missionnaire apprit l'histoire des premiers habitants de l'île. Il en fut émerveillé ; il les mit par écrit, et, pour remercier le conteur séculaire, il lui donna le baptême. Quand, par une sublime fiction, on lui faisait ressusciter les héros de la race pour leur ouvrir le ciel, quoi d'étonnant qu'il baptisât la tradition qui conservait leur souvenir ?

Mais non-seulement le Saint passait pour avoir fait un recueil des antiques légendes irlandaises, on lui attribuait aussi un code en vers des *Lois Célestes*, promulguées ou réformées tous les trois ans dans la plaine de Breg, lequel portait le titre de *Psautier de Temrah*.

Si bien au courant de la tradition, Patrice ne pouvait manquer d'être mis en rapport avec le poète illustre de l'Irlande héroïque, le fils de Fion ou Fingal, le père d'Oscar, le chantre de Gol, de Kuchulin, de Fergus et de tant de guerriers fameux ; en un mot, avec Ossian. Le barde aurait assez vécu pour apprendre au Missionnaire l'histoire des sanglants démêlés de la race des Finn avec le clan de Morni, perpétuel sujet de ses chants.

XV.

Dans la salle abandonnée d'un palais en ruines, qui n'avait plus d'autre plafond que la voûte du ciel, et que la lune seule éclairait de ses rayons pâles, un vieux guerrier aveugle reposait sur un banc de pierre, auprès d'un foyer sans chaleur. Depuis longtemps, Patrice le cherchait. Au bruit des pas du Saint, le vieillard s'éveilla, et, se levant, il s'avança en tâtonnant pour détacher sa harpe suspendue à la muraille, car il avait cru entendre résonner près de lui le bouclier de son père, et la voix de Fion gémir dans le vent de la nuit. Touché de pitié à la vue de cette grande infortune, l'Apôtre de l'Irlande lui adressa doucement la parole. Le barde répondit par ces vers :

— « Quand je prenais mes repas dans ce palais avec Fion, je voyais circuler à chaque banquet mille coupes de corne entourées de cercles d'or ciselé.

» Il y avait douze salles remplies des guerriers du fils de la fille de Tagès (mon aïeul), dans ce palais, résidence des Finn héroïques;

» Et dans les douze salles flamboyaient constamment douze feux, et chaque feu était entouré d'un cercle de cent Finn illustres.

. . . . . .

» Quel malheur pour moi de leur survivre ! Les festins et la musique ne m'offrent plus d'attrait, misérable et vieux que je suis, pauvre solitaire, dernier débris d'une race héroïque !

» Oh ! pourquoi suis-je encore vivant ? Hélas ! Patrice, mon sort est bien à plaindre ! Je reste seul de toute ma race ! Mes héros sont morts ! mes forces sont épuisées !

» Ce sont tes cloches que j'entends maintenant retentir au lieu des chants de mes bardes. Un pauvre vieillard, un aveugle, un malheureux, voilà tout ce qui reste d'Ossian !... »

Patrice engage Ossian à se résigner, à « courber la tête et les genoux » sous la main de Celui qui communique sa puissance aux héros et la leur retire à son gré ; mais le barde est si malheureux qu'il n'est pas d'humeur endudurante. Il continue de gémir, de plaindre le présent, de vanter le passé ; il oppose le chant

des bardes aux psalmodies des moines ; il aime mieux les festins que le jeûne ; le bruit des cloches le fatigue ; il regrette les fanfares joyeuses et les aboiements des chiens de chasse dans les bois.

— « O Patrice ! as-tu entendu chanter la chasse ? O fils de Kalfurn, renommé par tes hymnes, as-tu entendu chanter cette chasse entreprise par Fion ? Jamais aucun des Finn n'en vit de plus merveilleuse. »

Le Missionnaire, charmé de trouver le moyen d'arriver sûrement au cœur du vieillard, profite de cette ouverture et répond :

— « Je ne l'ai point entendue, ô fils de roi ! mais j'aimerais à t'entendre me chanter, illustre Ossian, sans aucune fiction, cette belle chasse. »

Ossian s'offense du mot fiction : — les bardes n'ont jamais menti ! — Il riposte par des représailles contre les clercs.

A son tour, Patrice, qui oublie un peu son indulgence ordinaire, menace les Finn de l'enfer.

La discussion s'aigrit ; le barde va se fâcher tout de bon :

— « Si ton Dieu, à toi, était en enfer, mes héros l'en retireraient ! »

A cette réponse magnanime, le Saint ne peut s'empêcher de sourire; mais craignant de manquer le but qu'il veut atteindre, il prend le parti de céder pour mieux vaincre. Il se rend donc, et le barde se met à chanter le beau poème qu'il lui a promis.

Mais à la dernière strophe, c'est Ossian lui-même qui est vaincu, car il a été admiré, et l'Eglise d'Irlande va compter un chrétien de plus.

XVI.

Un autre récit revêt d'une forme moins naïve, mais plus touchante et tout-à-fait évangélique, la dernière rencontre de Patrice avec des druides.

Peu de temps après leur baptême, les deux filles du roi Loegaïr tombèrent malades. Æthnea cessa de mériter le nom de Blanche, et Fethlena, celui de Rose. Le bon Patrice, en ayant été informé, vint au palais du roi pour les voir, et leur apporter quelques soulagements, car il savait l'art de guérir les maux qui font souffrir le corps aussi bien que ceux qui tourmentent les âmes ; mais il vit tout de suite qu'un miracle seul pourrait sauver les deux sœurs, et pensant que vivre, pour elles, c'est-à-dire vieillir, était moins bon que mourir, c'est-à-dire continuer à être jeunes et belles d'une beauté et d'une jeunesse éternelles, il ne demanda point à Dieu un miracle indiscret.

260339B

L'œil éclairé par l'espérance des félicités qui les attendaient, il posa la couronne des fiancées du Christ sur le front des deux sœurs, qui portaient encore la robe blanche dont il les avait revêtues naguère au bord de la fontaine sainte ;

Et il leur dit ;

« Voilà que l'Epoux vient, préparez-vous à le recevoir. »

Les deux sœurs répondirent :

« Nous avons hâte de voir son visage. »

Le Saint leur offrit donc le pain éclatant de blancheur sous la forme duquel l'Epoux des Vierges voile sa splendeur, et comme le Corps du Christ descendait de leurs lèvres dans leurs cœurs, elles fermèrent les yeux, et penchèrent doucement la tête comme deux roses sous la pluie.

Or, il y avait au pied de leur lit de mort, un vieillard prosterné et comme abîmé dans la douleur, dont les sanglots étouffés trahissaient la présence.

C'était le vieux druide Kaplis, le père nourricier et l'instituteur de l'aînée des filles du roi. Seul de tout son ordre, avec son frère Kaplid, il était resté fidèle aux croyances qu'il avait

enseignées à son élève ; et après les avoir vues abandonnées par elle, la voyant elle-même l'abandonner, il était en proie au désespoir.

Mais Æthnea la blanche, qui l'avait aimé sur la terre, ne devait pas cesser de l'aimer dans le ciel, et la première grâce qu'elle demanda à Dieu en y entrant, fut pour son père nourricier.

Sous le rayon de cette grâce, le vieillard redressa la tête, et, regardant sa fille à travers ses larmes, il lui sembla que les lèvres de la vierge chrétienne lui adressaient une prière qu'elle lui avait faite bien souvent en vain depuis son baptême.

Il n'hésita plus ; il se leva, et tombant aux genoux de saint Patrice :

— « Homme de Dieu, s'écria-t-il, bénissez-moi, je suis chrétien ! »

En ce moment, un autre druide parut à la porte de la chambre. C'était le frère de Kaplis : il avait lui-même nourri et élevé la plus jeune des deux filles du roi.

A la vue de son frère aîné, agenouillé aux pieds de l'Evêque, il fut saisi d'une grande colère et s'écria en blasphémant :

— « Voilà que Kaplis croit à Patrice ; quant

à moi, il n'en sera pas ainsi ; et même, je saurai bien le faire revenir à nos dieux ! »

Patrice le laissa épancher sa fureur, et, pour toute réponse, il lui montra son élève dont le visage rayonnait d'une félicité céleste.

Kaplid ne put la contempler sans fondre en larmes, et, arrachant de son front ses bandelettes magiques, il tomba à son tour dans les bras du saint Missionnaire.

Comme Æthnea, pour son frère Kaplis, sa chère Fethlena avait prié pour lui en arrivant au ciel.

A la nouvelle de la mort des filles du roi, les parents, les amis, tous les hommes du clan accoururent. Ils trouvèrent les deux sœurs couchées sur le même lit, recouvertes d'un même drap blanc, et, au pied de ce lit, l'Evêque priant debout entre les druides agenouillés.

Quand les parents et les amis eurent assez pleuré autour du lit de mort, que les bardes eurent achevé leurs chants funèbres, et l'Evêque les prières chrétiennes, le Saint, accompagné des deux druides, portant les corps des jeunes princesses, et suivi de la foule, se dirigea vers la fontaine de Klébah, au bord du Shanon, où elles furent déposées dans un re-

cher qu'il avait fait creuser pour leur servir de tombe.

Dans ce lieu désormais consacré par les ossements des deux sœurs, le saint Evêque et les deux prêtres convertis aimaient à se rendre souvent, et ils y chantaient ensemble, en mémoire d'elles, un hymne qu'on répéta longtemps dans l'*Eglise des Vierges*, bâtie depuis sur leur tombeau.

XVII.

Scellée pour ainsi dire sur la tombe des filles des rois, l'alliance des moines avec les bardes ne devait plus jamais se rompre. Deux de ces poètes, on se le rappelle, Dubtah et son disciple Fiek, avaient été les premiers qui se levèrent devant Patrice, malgré la défense des druides, à la grande fête de Temrah. Avec eux, la poésie nationale entra dans l'Eglise d'Irlande. Elle y fut accueillie comme une fille du ciel, car l'*homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole tombée de la bouche de Dieu*, et l'Eglise reconnaît bien que la poésie est une parole divine, puisqu'elle lui donne une place privilégiée près de l'autel, puisqu'elle la fait servir à toutes ses solennités, que la plupart de ses livres sont des poèmes magnifiques, et qu'elle chante en priant plus souvent encore qu'elle ne prêche.

Le Chef de l'Eglise d'Irlande, qui savait par

cœur, dit un de ses biographes, tous les psaumes et tous les cantiques de la sainte Ecriture, qui les chantait chaque jour, soit dans le cloître, soit sur son char, en voyageant à travers l'Irlande, et qui en composait souvent, ne pouvait s'empêcher lui-même de regarder les poètes comme des hommes inspirés. Moins dédaigneux que le philosophe païen qui les chassait de sa république avec des couronnes, il les couronnait aussi, mais en les gardant près de lui.

Le vieux génie celtique, conservé par les bardes, fermenta dans les monastères, et produisit cette épopée catholique dont les légendes sont des chants. Les Saints des temps nouveaux, héros qui regardent le ciel, succédèrent ou furent associés aux héros d'autrefois qui regardaient la terre. A côté des Fingal, des Oscar, des Fergus, des Kuchulin, des guerriers du clan de Boigne ou de la famille de Morni, sa rivale, les moines bardes, saint Fiek à leur tête, célébrèrent Patrice et ses disciples Kieran, Makfil, Benen, Æthnea la rose et Fethlena la blanche, Mochoemog, tous ces personnages si poétiques que nous connaissons déjà, et bientôt sainte Brigitte, fille du

barde Dubtah, la plus puissante coopératrice de l'Apôtre irlandais, et l'une des plus douces figures de l'épopée chrétienne.

L'esprit qui chantait dans le cœur de Patrice lorsqu'il gardait son troupeau sur les montagnes, cet ange de l'Irlande, à la harpe d'argent, devait descendre assurément parmi ces hommes qui méditaient, silencieux et recueillis, dans les Thébaïdes de Sabal ou d'Ardmagh. Si la poésie devait éclore quelque part sur la terre, c'était à coup-sûr dans ces îles de paix où n'abordaient ni les bruits ni les soins du siècle : tandis que le corps reposait enfermé, l'âme planait ravie dans un ciel de son choix.

Patrice passe pour avoir tracé la route à travers l'infini aux explorateurs vers le monde invisible où Dante l'a suivi. Il visita, disait-on, les lieux d'expiation, et, plus justement qu'à Virgile, le chantre de l'enfer, du purgatoire et du paradis, s'il l'eût pris pour guide, aurait pu lui dire :

Tu duca, tu signore, e tu maestro.

Pour la postérité, la réalité de ses courses apostoliques, soit aux Hébrides, soit en Islande, peut-être même en Laponie, qu'on

peut supposer quand il dit : « J'ai fait voile vers les extrémités de la terre ; j'ai vu des lieux au-delà desquels personne n'habite, et où personne n'a jamais abordé ; » cette réalité s'évanouit dans l'idéal de ses aspirations vers la vie future, et ses historiens, au lieu du récit de sa visite possible aux Antipodes, nous ont légué le poème de sa descente au purgatoire.

D'autres fois, c'étaient les souvenirs des antiques superstitions qui passaient devant les yeux des moines, et alors les images, les figures, les symboles jadis aimés étaient retenus avec empressement pour servir de parure à des inspirations toutes chrétiennes. Sous le vieux costume national, ces jeunes inspirations charmaient d'autant plus les enfants de l'Irlande. Ils pouvaient se faire illusion ; ils pouvaient se croire transportés aux jours de leur jeunesse, en entendant, par exemple, célébrer les vertus du cordon monastique avec les mêmes formules et sur le même rhythme et le même air que la ceinture magique des Finn.

« La ceinture des Finn m'entoure, » chante un disciple de Mochoemog, « elle m'entoure

» d'un triple tour.— Qu'ils ne me tentent point,
» ces biens qui circonviennent dans le monde !

» La ceinture que je prends rendra sa vi-
» gueur à mon cœur, s'il y reste encore des
» faiblesses ; c'est une cuirasse divine !

» Elle est en osier, ma ceinture ; contre la
» maladie et le chagrin, contre la grâce sédui-
» sante des femmes, elle me protège comme
» un cordon d'épines.

» Ma ceinture est en plumes d'aigle ; elle me
» promet un siège au ciel, au-dessus des co-
» lères funestes des hommes et des fascina-
» tions des femmes.

» Ma ceinture, c'est un serpent ; un serpent
» qui m'entoure de peur que les hommes ne
» me blessent et que les femmes ne me per-
» dent. Elle m'a élevé jusqu'aux étoiles, elle
» me ceint avec majesté.

» Mon Roi puissant a rompu ma chaîne, en
» roi ! — Il m'a tiré des lieux impurs où ma
» vie était enterrée.

» Et c'est Mochoemog qui m'a conduit à la
» méditation et à la science ; oui, il m'a con-
» duit en ces lieux : c'est lui qui a noué ma
» ceinture ! »

Formé lui-même à la méditation et à l'étude

par saint Patrice, Mochoemog, on le voit, n'avait pas dissipé l'héritage poétique de ses pères, et l'avait transmis à ses fils. C'était la richesse et le plaisir des imaginations rêveuses dans la Thébaïde irlandaise, et chaque barde, en y entrant, les offrait à Patrice, comme ces colliers d'ambre et ces bracelets d'or que les filles des chefs plaçaient sur son autel : mais loin de rejeter, comme les autres tributs, les dons de la muse celtique, il les purifiait en les bénissant, et, une fois bénis et transformés, dit un vieil auteur, les chants des bardes devenaient si beaux, que les Anges de Dieu se penchaient au bord du ciel pour les écouter.

Faut-il s'étonner qu'au dehors du cloître et par toute l'Irlande, on crût que la bénédiction de Patrice pouvait rendre habile à jouer de la harpe les mains les moins savantes ? Il communiquait cette puissance aux plus humbles et aux plus petits de sa famille monastique, et l'avait transmise à la jeune Brigitte, fille du barde Dubtah, selon la nature, et enfant de Patrice, selon l'esprit.

Elle rendait un jour visite avec son père à un chef de clan. — On sait que chez les Irlandais, comme chez les anciens Bretons, les

hôtes étaient accueillis au son de la harpe nationale. — Or, le maître était absent ; ses bardes l'avaient accompagné, et on voyait leurs instruments suspendus aux murs de la salle.

Le père nourricier du chef et ses fils dirent à Dubtah et à Brigitte : « Excusez-nous de ne pas vous rendre, selon l'usage, les devoirs de l'hospitalité ; les bardes sont absents : mais si cette jeune fille que Patrice a bénie, veut elle-même bénir nos mains, nous saurons jouer de la harpe. »

La jeune vierge, tout en riant de leur idée, ayant consenti à se prêter à leurs désirs et à toucher leurs mains, ils se mirent à jouer de la harpe comme des musiciens consommés ; si bien que la salle du château n'avait jamais résonné de pareils accords, et que le chef de clan, revenant chez lui, et les entendant, demanda tout surpris à ses bardes : « Qui donc fait cette douce musique ? on dirait qu'elle vient du ciel. »

Il ne se trompait pas.

La force qui donnait le souffle poétique, pouvait même rendre le souffle de la vie. On répétait, en l'attribuant au barde saint Kiéran, et en la transformant un peu, l'histoire bien

connue du scalde Scandinave dont les chants magiques ressuscitèrent un enfant ravi par un Ondin, et entraîné au fond d'un lac.

Le poème du Scalde est intitulé *le Pouvoir de la Harpe ;* la légende irlandaise pourrait s'appeler *la Puissance du Jeûne et de la Prière.*

Un roi du Munster avait sept bardes renommés dans toute l'Irlande. Un jour, ils disparurent, et, pendant un mois entier, on n'entendit plus parler d'eux. Le roi voulut savoir ce qu'ils étaient devenus; mais, comme il était chrétien, il ne consulta ni les druides ni les devins : il alla trouver Kiéran, qu'il savait rempli de l'esprit prophétique.

Le Saint lui répondit : « Tes bardes, ô seigneur roi, ont été assassinés secrètement. Leurs corps sont cachés au fond d'un lac, dans la solitude, et leurs sept harpes suspendues aux branches d'un saule, sur le bord du lac, se balancent au souffle du vent. »

Cette nouvelle attrista grandement le roi, et il conjura Kiéran de rappeler à la vie des hommes qui chantaient si bien les actions des anciens héros.

« J'essaierai, » répartit le Saint ; et suivi d'une grande multitude de peuple, il se rendit,

le lendemain matin, au bord du lac, et, pendant toute la journée, il jeûna et pria, à genoux au pied du saule où les sept harpes frémissantes paraissaient unir leurs gémissements à ceux qui sortaient de son cœur.

Or, à mesure que les heures s'écoulaient, le niveau du lac s'abaissait. A midi, on put apercevoir les sept corps sous l'eau transparente ; au coucher du soleil, ils étaient à sec sur le sable.

Alors, le saint barde s'approcha d'eux, et, la main étendue, il prononça ces mots :

« Par la vertu du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous l'ordonne, levez-vous ! »

Et les sept bardes, se levant comme des hommes qui s'éveillent d'un profond sommeil, sortirent du lac, et chacun, détachant sa harpe, se mit à chanter, en l'honneur de Dieu et des Saints, le plus beau cantique que le roi et le peuple d'Irlande eussent entendu de leur vie.

Le légendaire ajoute — il aurait pu s'en dispenser — que saint Kiéran partit comblé des bénédictions du roi et du peuple ; mais quelles ne furent pas celles des bardes ! Toute la légende irlandaise n'est qu'un chant de reconnaissance.

XVIII.

Patrice, en ce qui le concernait, réprimait sévèrement, par humilité, l'expression indiscrète de la gratitude populaire ou monastique.

« On me glorifie trop, dit-il ; je me vois exalté au-dessus de mes mérites par les hommes du siècle ; je ne suis pas digne de tous ces éloges. »

Le fait qui donna lieu aux plaintes du bon Saint, est raconté ainsi :

Un de ses disciples, appelé Sechnald, qui dans le monde avait été barde, et conservait, sous la robe du moine, les allures indépendantes de sa première profession, dit un jour publiquement, en entendant vanter Patrice et affirmer que c'était un saint :

— Il le serait, s'il était plus charitable !

L'Evêque, instruit de la critique, ayant demandé à Sechnald comment il l'entendait :

— C'est que vous refusez les dons et les of-

frandes qu'on vous fait, répartit le barde, au lieu de les garder pour subvenir aux besoins de nos frères. »

Le bon Saint lui fit comprendre doucement pourquoi il agissait ainsi, ajoutant :

— Si je recevais tous les dons qu'on m'offre, je ne laisserais pas après moi, sois-en sûr, à nos frères, de quoi nourrir deux bêtes de somme. »

Sechnald vit qu'il avait blâmé injustement le Saint ; il lui demanda pardon, et, l'ayant obtenu, il s'éloigna tout joyeux, cherchant le moyen de réparer sa faute. Or, voici comment il s'y prit : à quelques jours de là, il vint trouver Patrice et lui fit cette demande insidieuse :

— Mon Père, je voudrais bien composer un poème en l'honneur d'un Saint qui vit encore ; qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense, le voici, répondit Patrice :

« Tu chanteras la beauté du jour, lorsque le soir sera venu ;

» Tu chanteras le courage du guerrier, lorsqu'il aura remporté la victoire ;

» Tu chanteras le bonheur du pilote, lorsqu'il sera rentré au port. »

Et comme Sechnald insistait :

— Chante donc, reprit le Saint, mais tu seras puni pour célébrer un homme indigne de tes chants : je vois la Mort debout à la porte de ta cellule ! »

Bravant la mort par amour pour son maître, le barde composa son poème, et bientôt, d'un bout de l'Irlande à l'autre, toutes les bouches répétèrent :

« Ecoutez, vous tous, amis de Dieu, écoutez » chanter les mérites d'un héros béni du Sei- » gneur, du bienheureux évêque Patrice. Ap- » prenez comment ses grandes œuvres l'ont » rendu comparable aux Anges, et comment » sa vie admirable en a fait l'égal des Apô- » tres. »

Si l'auteur de ce poème mourut dans l'année, comme l'affirme la tradition, ceux qui savent et chantent son cantique, à leur dernière heure, ajoute-t-elle, sont sauvés.

Les guerriers qui l'entonnaient passaient invisibles à travers les clans ennemis, aux aguets pour les massacrer ; et, faveur plus charmante au cœur des fils de saint Patrice, plus d'un a vu, en le chantant, le doux visage de son Père rayonner et sourire.

Telle était la puissance des chants qui célébraient l'Apôtre de l'Irlande ; telle était surtout la puissance d'aimer de cette noble terre.

Patrice, comme il est dit de son divin Modèle, l'aima lui-même jusqu'à la fin. Après trente-trois années de dévouement, il écrivait :

« Puisse le Seigneur me faire la grâce de ne jamais perdre la nation qu'il s'est acquise aux extrémités de la terre. »

Et il continuait avec un regret touchant de la patrie absente :

« Je voudrais bien revoir la Bretagne, qui est pour moi comme une autre patrie, et où j'ai des parents si tendrement aimés. Je voudrais surtout revoir la Gaule, y visiter mes frères, contempler le visage des Saints de mon Seigneur. Dieu sait si mon cœur le désire ; mais l'Esprit m'enchaîne en ces lieux, je crains de perdre mes travaux commencés, je crains de résister à l'ordre de la Providence, qui m'a ordonné de venir dans cette île, et de finir mes jours avec les Irlandais. »

Ces vœux patriotiques et attendrissants, exprimés avec tant de charme, étaient bien faits pour inspirer les bardes. Ils leur ont donné, pour ainsi dire, des ailes, et du sommet le

plus élevé de l'Irlande, du haut de la Montagne-des-Aigles, ils les ont fait monter jusqu'au ciel. Ils nous montrent le Saint debout sur cette hauteur, contemplant en silence sa belle conquête évangélique ; puis attirant à lui, d'une aspiration de son âme, du couchant et du midi, de l'Orient et du Septentrion, sous la forme d'oiseaux blancs tachetés de noir, toutes les âmes sauvées par son apostolat, et du milieu de ces âmes, aussi nombreuses que les étoiles, adressant cette prière à Dieu pour le peuple qu'il aimait tant :

« O Seigneur ! accordez trois grâces à votre » serviteur :

» La première, que tout Irlandais qui, à » l'heure de sa mort, demandera pardon, soit » pardonné ;

» La seconde, que jamais l'Irlande ne su» bisse le joug des nations étrangères ;

» La troisième, qu'aucun Irlandais n'assiste » vivant au dernier jour du monde. »

L'ange Victor lui fit connaître que Dieu l'exauçait : c'est la légende qui l'assure ; mais, hélas ! elle s'est trompée, pour la seconde grâce au moins, et l'Ange a reployé le drapeau vert d'Erin et de la liberté !

Sa prière achevée, le Saint éleva la voix, et chanta :

« Bénie soit Erin en tous lieux ; bénis soient » l'Ulster et le Connaught ; béni soit le Lein- » ster en tout temps, et le Munster éternel- » lement ! »

XIX.

La mission de Patrice était accomplie ; il achevait de réaliser dans sa personne l'idéal de l'Apôtre et de l'Évêque, tel qu'il le concevait, tel qu'il l'a figuré lui-même en douze traits pleins de vigueur, avec le pinceau des bardes, dans les Statuts Synodaux de l'Eglise d'Irlande.

Il avait été :

— Le sol qui supporte ;
— Le gouvernail qui dirige ;
— L'ancre qui fixe ;
— Le marteau qui frappe ;
— Le soleil qui illumine ;
— La rosée qui arrose ;
— La feuille où l'on écrit ;
— Le livre où on lit ;
— Le miroir qui réfléchit ;
— Le signe qui répand la terreur ;
— L'image du beau et du bien ;
— Et il s'était fait tout à tous.

Après avoir prié pour sa patrie adoptive, il ne lui restait plus qu'à prier pour lui-même : ce fut son testament. Le voici :

« Si j'ai jamais fait quelque bien à l'imita-
» tion de mon Dieu, que j'aime tendrement,
» je lui demande la grâce de verser mon sang
» pour l'honneur de son nom, avec les prosé-
» lytes et les captifs chrétiens ; je le lui de-
» mande instamment, mon corps dût-il être
» privé de sépulture, déchiré en lambeaux,
» jeté misérablement en pâture aux oiseaux
» de proie, aux chiens sauvages, à tous les
» animaux carnassiers. Tel est mon vœu le
» plus cher : je le confesse avant de mourir. »

Quand approcha ce moment, il se déroba à la compagnie de ses disciples, et se cacha dans la solitude, voulant mourir avec mystère, humblement, pauvrement, sans consolation, sans amis, abandonné de tous, à l'exemple de son divin Maître.

Ses vœux furent exaucés : le lieu de sa sépulture demeura longtemps inconnu. Un écrivain du neuvième siècle, qui a recueilli les traditions de l'Irlande et d'Angleterre, nous en est le garant : « Personne, dit-il, ne sait où est le tombeau du bienheureux Patrice : il

été inhumé sans que qui que ce soit en ait été informé. »

On n'a de même que des conjectures sur l'époque précise de sa mort. Les uns la placent vers l'an 460 ; ce qui lui donnerait environ quatre-vingts ans ; les autres, avec moins de probabilité, en 493, où il aurait eu cent vingt ans.

La légende seule parle de ses derniers instants : Saball, où il avait fait son premier séjour, fut, selon elle, le lieu de son repos. La sainte fille du barde Dubtah lui porta dans ce monastère un linceul qu'elle avait tissu et brodé de ses propres mains. L'Evêque la bénit, et la chargeant, après lui, de la bénédiction qu'il avait déjà donnée à l'Irlande du haut de la Montagne-des-Aigles, il lui dit :

« Brigitte, ô sainte mère, ô flamme d'or du » pays de Nandèsë ! pendant trente ans, parmi » les infidèles, bénis après moi la douce Erin ! » bénis Erin en tous lieux ; bénis l'Ulster et » le Connaught ; bénis le Leinster en tout » temps, et le Munster éternellement ! »

Brigitte accomplit fidèlement les volontés dernières de l'Apôtre des Irlandais, et, pendant trente années, elle ne cessa de les bénir,

tandis que l'ange Victor les assistait, après avoir enseveli le Saint dans le linceul brodé par les mains virginales de la fille de l'ancien druide.

Tel est le récit des bardes : ils ajoutent, dans un langage empreint d'une grandeur incomparable, que le soleil fut le flambeau qui éclaira les funérailles de Patrice, et que pendant toute une semaine, tout un mois, toute une année même, il veilla religieusement pour illuminer sa tombe.

Les bardes n'ont dit qu'une partie de la vérité : ce n'est ni pour une semaine, ni pour un mois, ni pour une année que brillent d'aussi grandes lumières; et quand j'entends chanter, sous les voûtes de l'Eglise Primatiale de l'Irlande Catholique, les hymnes et l'office du Saint qu'elle a canonisé; quand sur notre terre de France, qui s'honore de lui avoir donné le jour, j'admire, dans nos cathédrales, sa vie transfigurée, peinte sur des vitraux d'une éblouissante fraîcheur; quand j'y vois tant d'églises qui lui sont dédiées; quand, des rivages d'Irlande aux côtes d'Armorique, des voix fraternelles s'appellent du ve au XIXe siècle, et qu'aux bardes, amis de l'Apôtre Irlan-

dais, répondent des poètes Bretons; quand je sens moi-même dans mon cœur, en achevant ces pages, l'émotion qu'on éprouve devant le lit de mort d'un Saint, je répète, avec une conviction profonde : Le soleil ne s'est pas couché, il ne se couchera jamais sur le tombeau de saint Patrice !

SECONDE PARTIE.

LA LÉGENDE

DE SAINT KADOK,

INSTITUTEUR DES BRETONS-CAMBRIENS.

SAINT KADOK.

I.

La maison du chef cambrien Gundliou, surnommé le *Guerrier*, présentait ce soir là un aspect inaccoutumé. Toute la famille, depuis le maître jusqu'au dernier des serviteurs, était en mouvement. Des messagers allaient et venaient; les joueurs de harpe accordaient leurs instruments de musique; on voyait sur le feu la chaudière royale, et, coupés par morceaux, les membres fumants d'une vache et d'un veau

cuisaient à gros bouillons. Assis sur la peau de l'animal, dont il avait fait un tapis pour son siège auquel les deux grandes cornes recourbées de la vache formaient un dossier barbare d'une nouvelle espèce, le chef de cuisine excitait l'ardeur des valets placés sous ses ordres.

Des provisions destinées à un festin arrivaient de tous côtés. On dit même que des cruches, qu'on avait laissées vides au cellier, y furent trouvées remplies de lait, de cervoise et de miel, présage triplement favorable. On ajoute que quatre torches, tenues par des mains invisibles, avaient soudainement brillé aux quatre coins de la salle où l'on préparait le festin.

Qu'était-il donc arrivé de nouveau dans le palais du roi de la Cambrie méridionale?

La reine venait de lui donner un fils.

Le lendemain, comme il fêtait, avec ses guerriers, cet heureux événement, un homme vêtu d'une peau de sanglier, les jambes nues et la tête rasée, se présenta à la porte de la salle du banquet. Repoussé d'abord, il avait fini par forcer la garde, et, s'avançant entre les deux rangs de colonnes, formées de troncs

d'arbres polis, qui soutenaient la voûte de l'édifice, il alla droit au chef barbare, assis à table au fond de la salle, auprès d'un grand feu.

Cet homme était un ermite irlandais, disciple de saint Patrice. Fils de roi, il avait quitté son pays et la cour de son père pour vivre solitairement dans les forêts de la Cambrie, où il s'était fait l'instituteur des petits enfants. Ils l'appelaient *Tad*, en leur langue, c'est-à-dire *Père*, et le peuple lui donnait le même nom. « Il était, en effet, le père de tous les hommes du pays des Silures, dit un chroniqueur; il supportait patiemment leur grossièreté et même leurs injures, ne se fâchant jamais contre eux, et simple comme une colombe. »

S'étant incliné devant le chef cambrien, il lui parla ainsi :

« Seigneur, j'avais deux blancs ramiers que j'avais apprivoisés, et une vache noire prête à véler. Mes ramiers venaient manger dans ma main, ils jouaient sur le toit de ma cabane, ils réjouissaient mes yeux par leur plumage argenté, et mes oreilles par leur chant; ma vache, présent d'un homme noble dont j'élevais les fils, me nourrissait de son lait, ainsi que les

enfants du voisinage que Dieu envoyait à mon école. Or, le vautour a enlevé mes ramiers, et vos guerriers ont volé ma vache, que je vois servie à ce banquet. Mais j'ai pardonné à l'oiseau de proie, et je pardonne aux hommes de guerre, et comme il est écrit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal, » je dis de bon cœur : Heureux jour et lumière joyeuse à l'enfant nouveau-né ! je veux fêter avec vous sa naissance, et le bénir au nom de mon Dieu. »

On apporta l'enfant dans la salle, et le bon ermite, le tenant dans ses bras, le regarda tendrement pendant quelque temps en silence, comme une mère, son enfant ; puis, il prit de l'eau et le baptisa, sous le nom de Kadok ou le *Belliqueux*, qu'il affectionnait comme celui d'un saint de son pays, et qui ne devait pas déplaire à la vanité de Gundliou-*le-Guerrier*.

Le chef des Silures, qui avait ordonné le vol commis au préjudice du pauvre ermite, fut touché de sa générosité, et voulut le dédommager. Le saint homme accepta ; mais, plus soucieux, dit la légende, des biens éternels que de ceux de la terre, et préférant l'âme d'un homme à la chair d'un animal privé de

raison, il demanda qu'on lui donnât, au lieu d'une vache pour le nourrir, le fils du roi à élever ; et le roi lui promit de le lui confier quand l'enfant serait en âge d'aller à l'école.

II.

A l'époque où cette histoire commence, c'est-à-dire vers la fin du ve siècle, trois choses étaient regardées par les Bretons comme les plus précieuses qu'une nation pût posséder : une épée, une harpe, un livre.

Kadok apprit des guerriers de son père à manier l'épée, des bardes à jouer de la harpe; il devait apprendre des moines à lire dans les livres saints.

Tout jeune, il excellait à tirer de l'arc, c'est la tradition d'Armorique, et nous savons, d'autre part, que les hommes du pays où régnait Gundliou, étaient les plus habiles archers de la Cambrie. Leurs flèches, dit un ancien auteur, n'étaient point renfermées dans des carquois et jetées sur l'épaule comme ailleurs : ils les portaient à la main, liées en faisceaux. Leurs arcs n'étaient ni d'ivoire ni de corne, ni même en if artistement poli et luisant; on

n'y voyait aucun ornement d'or, d'argent ou d'étain ; ils étaient faits d'une branche d'ormeau sauvage, raboteuse et grossière, et cependant nul arc au monde n'envoyait la flèche au but avec plus de roideur et d'élasticité.

Son arc d'une main, ses flèches de l'autre, vêtu d'un manteau léger, ne descendant que jusqu'aux genoux, tête nue et nu-pieds, les jambes couvertes de grandes guêtres de cuir non foulé, Kadok courait les bois, le jour et la nuit, gravissait les montagnes, traversait les fleuves à la nage, à la tête de jeunes cambriens qui, se réunissant par troupes, selon la coutume de ceux du pays, l'avaient pris pour chef, dans des chasses, des jeux guerriers, des luttes, et même de véritables batailles de tribu à tribu, où les enfants préludaient aux combats de l'âge viril.

Dans un pays et dans un temps où tout homme était un soldat, depuis le noble jusqu'au paysan ; où l'on ne connaissait pas de plus grande joie que celle de combattre, de plus grand honneur que de mourir l'arc à la main ; où le son de la corne de guerre, retentissant au milieu des bois, faisait sortir des hommes armés de derrière tous les buissons,

c'était un bonheur pour les pères de voir leurs fils s'exercer au jeu des batailles : les vieillards les encourageaient et les poètes les chantaient.

« Enfant, dit un barde, en parlant de l'un d'eux, il possède déjà les qualités d'un homme; il est vaillant dans les combats ; enfant, il est déjà fameux. »

Ainsi on louait le vainqueur. Le vaincu, au contraire, recevait des leçons sévères :

« Enfant, quand j'étais à ton âge, on n'eût pas foulé mon manteau impunément aux pieds ; on ne labourait pas ma terre sans l'arroser avec du sang.

» Quand j'étais dans ta position, ma jeunesse jouant à ma suite, l'ennemi ne brisait pas la borne de mon champ ; l'étranger craignait ma colère.

» Quand j'étais dans ma fleur comme toi, je me conduisais comme un homme, quoique je ne fusse qu'un enfant. Mes jouets étaient des fers de lance, avec leurs gaînes solides, des fers de lance aigus comme l'épine. C'était un jeu pour moi de soulever un roc. »

La légende a conservé le souvenir du barde domestique du roi Gundliou. Nous verrons son dévouement envers son prince, à l'épreuve

dans une circonstance touchante. On doit croire qu'il n'en montra pas moins pour le fils que pour le père, et que ses enseignements, les premiers reçus par Kadok, ne différèrent pas beaucoup de ceux des poètes que nous venons d'entendre : ils contribuèrent à faire de l'enfant un vaillant guerrier. La tradition d'Armorique nous le montre, dès l'âge de quinze ans, comme le roi Arthur des Légendes, à cheval, à la tête des soldats cambriens, et, comme Arthur, gagnant une victoire. « Estant en âge de monter à cheval, dit Albert-le-Grand, son père ayant déclaré la guerre à un autre prince souverain, donna la conduite de son armée au prince Cado. » La ceinture éclatante du capitaine de quinze ans, son pourpoint doré, son manteau bleu comme le ciel, l'épée qu'il brandit dans cette bataille sur la tête de ses ennemis, brillent encore, après bien des siècles, dans l'imagination guerrière des Bretons de France. Chez les Cambriens, au contraire, l'ombre du jeune guerrier armé de l'arc s'est évanouie de bonne heure, et il ne nous apparaît plus qu'avec une harpe à ses côtés et un livre à la main.

III.

L'ermite qui avait fait un chrétien de Kadok, et annoncé sa jeunesse belliqueuse en l'appelant ainsi, devait, au jour marqué par Dieu, faire de lui le docteur de la race cambrienne; mais il n'eut pas besoin de venir rappeler à Gundliou sa promesse, Kadok l'alla trouver de lui-même pour être instruit à son école.

La harpe du disciple de saint Patrice opérait en Cambrie les mêmes prodiges qu'autrefois la trompe de saint Kiéran chez les Irlandais. Non-seulement tous les jeunes gens, mais les bardes mêmes du pays accouraient à ses sons: elle justifiait l'opinion commune que, pour les instruments de musique, les Irlandais l'emportaient sur tous les autres peuples. Leur jeu, dit un ancien auteur, n'a pas la lenteur des joueurs de harpe bretons : il est rapide, précipité, et cependant plein de douceur et de charme. On ne peut se lasser d'admirer com-

ment des doigts qui courent avec tant de vitesse observent la règle et la mesure.

Très-habile à tirer de l'arc, Kadok voulut apprendre de l'ermite irlandais à *décocher la flèche de la mélodie*, pour me servir de l'expression d'un vieux poète armoricain. Chaque jour il venait recevoir les leçons du docteur étranger, et se perfectionner dans un art où le barde de son père avait commencé de l'instruire.

Mais tous les arts sont frères : l'ermite en enseignait un autre qui est la clef de voûte de l'enseignement, je veux dire la grammaire. Kadok se livra avec ardeur à cette étude nouvelle, et les anciens grammairiens latins Donat et Priscien, commentés et interprétés par son maître irlandais, devinrent pour lui des guides plus chers que ne l'avaient été les vieux guerriers qui l'avaient formé à l'exercice des armes. Son ardeur à s'instruire était telle que ses camarades disaient de lui : « Il porte du feu dans son sein ; » et la légende, perdant avec le temps le sens de ces paroles, l'a représenté, revenant de l'école, avec des charbons enflammés dans un pan de sa robe, sans que sa robe en fût brûlée.

Bientôt la petite école de Cambrie ne suffit plus à son besoin d'apprendre. Il entendait une voix qui lui répétait sans cesse : « Mon fils, pendant que tu es jeune, instruis-toi; et, quand tes cheveux seront devenus blancs, tu trouveras la sagesse, qui sera pour toi comme ton père et ta mère. »

Quittant donc la maison paternelle, il s'embarqua pour l'Irlande. Dans ce pays, dépôt de toute la science de l'Occident au ve siècle, il choisit la grande abbaye de Lismor pour y achever le cours de ses études. Là, il put satisfaire sa soif de science, en buvant à longs traits aux sept courants du savoir qu'on nommait les sept arts libéraux, et qui embrassaient la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Il y passa trois ans, au bout desquels, ayant appris qu'un fameux rhéteur breton ou écossais appelé Bac'han, nouvellement arrivé d'Italie, enseignait le latin dans les montagnes de la Cambrie, d'après les bonnes méthodes romaines, il abandonna l'Irlande pour revenir dans son pays. Il y fut suivi par un grand nombre d'Irlandais, parmi lesquels trois jeunes clercs, l'un appelé Makmoïl, l'autre Gra-

ban, le troisième Finian, de la race des Finn, comme Ossian.

Le docteur italien professait effectivement au pays de Brekon d'après les bonnes méthodes de Rome ; mais ses élèves étaient devenus si nombreux qu'ils n'avaient pas toujours de quoi manger, et personne ne subvenait à leurs besoins, la famine désolant, dit-on, la Cambrie.

La science était donc aux prises avec la faim, quand le jeune Kadok vint demander au docteur italien de l'admettre parmi ses disciples.

Bac'han lui répondit :

« Mon fils, je suis prêt à te recevoir ; mais je crains bien que le pain ne vienne à manquer à toi et à tes condisciples, et que vous ne souffriez beaucoup. »

A ces paroles, de grosses larmes coulèrent le long des joues de Kadok, et il adressa à Dieu une prière fervente pour que les besoins de l'esprit ne fussent pas vaincus par les appétits du corps ; puis, il se rendit à sa cellule, où, s'asseyant devant une petite table, il prit sa tête dans ses deux mains afin d'apprendre sa leçon.

Or, pendant qu'il étudiait ainsi, une souris

blanche, sortant d'un trou du mur, sauta sur sa table et y déposa un grain de blé; puis, elle s'asseoit devant l'écolier, comme pour attirer son attention, tourne autour de lui, va, vient, s'arrête, se rassied de nouveau, recommence à tourner, et, ne pouvant parvenir à le distraire de son étude, elle s'éloigne et revient avec un second grain de blé, puis un troisième, puis un quatrième, et en dépose ainsi jusqu'à sept sous les yeux de l'enfant.

En ce moment, il finissait d'apprendre sa leçon. Frappé comme d'un avertissement du ciel, il se leva, suivit la souris, et ne tarda pas à la voir entrer dans un caveau dont l'ouverture était cachée par des ronces et des broussailles et où il pénétra à sa suite. Quel fut son étonnement ! un énorme monceau de blé y était déposé. Qui avait fait ce dépôt? depuis combien de temps se trouvait-il là? personne ne le sait; seulement, une chose est certaine, conclut la légende, c'est qu'un tel grenier d'abondance ne pouvait être qu'un don du Seigneur, touché du besoin de son serviteur, et qui ne voulait pas voir mourir de faim un jeune homme aussi studieux.

A la vue du miracle charmant de la miséri-

corde divine, le maître dit à Kadok, en présence de tous ses élèves, accourus pour contempler le trésor découvert par leur condisciple :

« Mon fils, je connais maintenant que tu es un vrai serviteur de Dieu, et qu'il te soutient dans toutes tes entreprises ; je souhaite d'autant plus vivement que tu demeures près de moi, pour apprendre à lire les bons écrivains, aussi longtemps qu'il te plaira. »

Le disciple remercia son maître avec une grande joie, et quand vint le moment de toucher au présent de la Providence, il lui parla ainsi :

« Mon père, si vous le permettez, nous partagerons ce grain avec les pauvres de ce pays et avec tous ceux qui souffrent de la faim, car il ne faut pas qu'on puisse tourner contre nous cette sentence du Sage : « Celui qui recèle le froment sera maudit par le peuple ; il sera béni, au contraire, celui qui le distribue. » Il distribua donc aux indigents, dans la mesure de leurs besoins, le présent de la Providence, et son amour pour eux lui porta bonheur, car, tandis que le peuple bénissait sa charité, le Seigneur bénit ses études.

IV.

« La science, dit Pindare avec grâce, cultive et nourrit la fleur de la vie ; » mais qu'importe la science sans l'amour de Dieu et des hommes? ajoute excellemment l'auteur de l'Imitation. Kadok avait mis en pratique cette belle maxime, en donnant la charité pour fondement à son savoir. Il devait, en avançant dans la vie, élever l'édifice de la base au sommet. Simple laïque jusqu'à ce moment, et ne faisant point partie des clercs de l'église bretonne, il voulut embrasser l'état monastique et livrer sa chevelure, pour me servir d'une expression du temps, aux ciseaux d'un saint évêque nommé Dubrik. Puis, suivi de Finian, de Makmoïl et de Gabran, il se retira dans une vallée sauvage autrefois habitée par l'évêque et par lui consacrée. L'ancien ermitage de Dubrik servait de refuge à un énorme sanglier devenu tout

blanc par l'effet de l'âge, et dans la fontaine voisine, où personne ne venait plus puiser, un cygne plus blanc lui-même que la neige se baignait majestueusement en véritable roi des eaux. Un buisson où l'oiseau avait coutume de faire son nid chaque année au retour du printemps, obstruait les abords de la fontaine. Il ne restait plus aux environs aucune trace du séjour de l'évêque, ni d'aucune culture : rien que des ronces et des épines devant la porte de la cabane, à l'exception d'un pommier qui était tout couvert de fleurs.

Kadok, fatigué de la route, s'était assis sous le pommier, et considérait tristement ces lieux désolés, quand le sanglier, les crins hérissés, s'élança bruyamment de sa bauge, fit trois bonds au dehors en grognant, s'arrêtant chaque fois pour se retourner et regarder d'un air furieux le nouvel hôte qui venait lui disputer son gîte. De son côté, le cygne, déployant ses ailes, s'envola.

Le jeune solitaire se demandait quelle leçon Dieu voulait lui donner par les trois bonds et les trois repos du vieux sanglier, quand il s'endormit sous le pommier fleuri. Et voilà qu'un ange lui apparut en songe, et lui parla

ainsi : « Le sanglier, propriétaire primitif des forêts de Cambrie, a bondi trois fois en l'honneur des trois personnes divines. A l'endroit de sa première station, tu bâtiras une maison de prières sous l'invocation de la sainte Trinité ; à l'endroit de la seconde, une salle pour prendre tes repas ; à celui de la troisième, une chambre pour ton repos. »

L'Ange n'eut pas besoin sans doute de lui apprendre que le vieux sanglier était le symbole celtique de l'instituteur appelant ses disciples autour de lui, et que le pommier fleuri représentait la science et ses fleurs qui devaient se changer en fruits. Kadok apparemment connaissait cet appel, adressé par les druides armoricains à leurs élèves :

« Accourez, accourez tous au pied du pommier ; le vieux sanglier vous instruira. »

Il savait aussi, je présume, que le cygne est l'oiseau qui, dans les traditions d'Armorique, annonce le retour du soleil, les beaux jours et les événements heureux.

Le Saint suivit les conseils de l'Ange, et construisit un monastère en bois dans la forme triangulaire indiquée, et comme il n'y avait pas de chemin pour y conduire, il se mit en

devoir d'en tracer quatre, larges et unis, vers les quatre points de l'horizon. Il pratiquait ainsi à la lettre, dit un de ses biographes, ce précepte de l'Evangile : « Préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers ; » précepte qu'il devait pratiquer moralement par l'éducation du peuple.

Il arracha aussi les ronces, les épines et les roseaux autour de son monastère, et pour en assainir le sol marécageux, il y fit des tranchées destinées à verser dans une petite rivière du pays les eaux fangeuses de la vallée. C'était encore le prélude des opérations salutaires du prêtre chrétien dans les âmes.

Tout avait réussi par ses soins persévérants. Le nombre de ses disciples avait considérablement augmenté, et le jour approchait de la dédicace de sa chapelle, quand on vit venir le long d'un des quatre chemins qu'il avait tracés, par la voie du nord, un voyageur vêtu du costume irlandais : c'était un moine habile dans l'art de travailler les métaux. Il portait sur le dos, dans un sac de cuir, avec ses outils, quelques-uns de ses ouvrages les plus remarquables. Son nom était Gildas ; il avait pour père un chef des frontières d'Ecosse, et un de ses

frères, appelé Aneurin, devait se rendre un jour célèbre parmi les bardes insulaires.

Kadok, à qui justement il manquait une cloche pour son monastère, regarda l'arrivée de l'artiste irlandais comme une nouvelle faveur du ciel. Il l'accueillit avec bienveillance, le traita de son mieux, et ayant témoigné le désir de voir quelque beau travail d'orfèvrerie comme il en avait tant admiré en Irlande, Gildas ouvrit son sac, et le premier objet qu'il en tira, fut précisément une de ces cloches merveilleuses si ardemment désirée par la communauté. Sa forme et sa hauteur étaient à peu près celles d'un large bonnet carré ; elle était faite d'un mélange de cuivre et d'argent, non fondue, mais battue au marteau.

Kadok la prit dans ses mains avec admiration et l'agita respectueusement : l'instrument de musique le plus harmonieux n'eût pas rendu un son plus doux ; c'était comme une voix humaine. Tout le monastère fut dans le ravissement :

— Voici une maîtresse chanteuse que sa place attend, ce me semble, dans notre chapelle, dit gaiement saint Kadok.

Gildas répondit : « Je vous la donnerais vo-

lontiers, mais elle est destinée à Notre Très-Saint Père le Pape ; je vais à Rome pour la lui offrir.» Et il continua sa route vers la capitale du monde chrétien.

Le Pape n'admira pas moins que les Bretons la cloche du moine d'Irlande ; mais quand il voulut la faire sonner, chose étrange ! elle resta muette.

— Que veut dire ceci ? demanda-t-il à Gildas.

— Je vais vous l'apprendre, Très-Saint Père. Comme je passais par l'île de Bretagne, j'ai visité un saint homme vénéré des Bretons, et entendant ma cloche, qui rendait alors un son doux et harmonieux, il s'est écrié en riant : Voici une maîtresse chanteuse que sa place attend, ce me semble, dans notre chapelle. Moi, je la lui ai refusée, l'ayant faite pour vous l'offrir.

— Et vous avez eu tort, mon fils, répliqua le Pape ; je connais depuis longtemps la sainteté de Kadok ; je connais aussi les Bretons, ils ont la tête dure, mais le cœur tendre. Hé bien ! rapportez de ma part cette cloche à l'homme de Dieu ; qu'elle soit pour les Bretons un préservatif contre le malheur, et qu'en l'entendant

chanter, ils se rappellent qu'ils ont un Père à Rome, comme ils en ont un dans les Cieux.

Gildas rapporta donc, de la part du Pape, la cloche au pays de Bretagne, et du moment qu'elle fut entre les mains de saint Kadok, elle retrouva sa voix plus belle que jamais.

V.

Lorsque la nouvelle communauté de saint Kadok fut tout à-fait fondée, et que, pour me servir d'une image consacrée par une locution populaire, il vit « ses sillons blanchissants, » le souvenir de son *Père de Rome*, toujours présent à sa pensée comme celui de son *Père des Cieux*, le décida à quitter momentanément ses disciples et ses écoliers, pour aller porter au Chef de la Chrétienté le tribut de son hommage et de sa reconnaissance. De Rome, il se proposait de se rendre à Jérusalem, afin de satisfaire sa piété par les deux plus grands pèlerinages d'Orient et d'Occident. Entrepris au moyen-âge dans un but moins religieux que chevaleresque; de notre temps, par quelques hommes éminents sans autre intérêt que celui de la curiosité et la passion des grandes excursions poétiques; recommencés depuis peu d'années, comme de véritables pèlerinages,

sous le patronage de saint Vincent-de-Paul, les voyages en Terre-Sainte avaient encore, au VIe siècle, leur motif naturel, et les auteurs qui ont enregistré les noms des pèlerins aux époques les plus reculées, n'ont eu garde d'omettre celui de saint Kadok.

Le départ avait toujours quelque chose de solennel et de touchant; l'incertitude du retour lui donnait presque le caractère du suprême adieu. Celui qui quittait son pays faisait souvent les mêmes préparatifs, les mêmes dispositions spirituelles et temporelles que celui qui quittait la vie.

Kadok remit la direction de la communauté entre les mains du plus âgé de ses disciples, et partit au milieu des larmes de tous.

Son passage à Rome a laissé peu de trace dans la tradition populaire; les souvenirs de son séjour en Terre-Sainte ont eu plus de durée. Il visita les déserts de la Palestine; Sceté et Gaza lui offrirent de grands exemples de vie monastique à imiter en Occident, et qu'il imita en effet.

Les légendaires cambriens, dans un mythe grâcieux, se sont plu à faire de lui le trait d'union poétique entre leur chère *Ile des Saints*

et la Terre-Sainte. Prévenant, treize siècles à l'avance, un Breton illustre qui puisa dans le lit du Jourdain pour baptiser un fils de France, Kadok aurait rapporté assez d'eau du même fleuve pour en mêler à toutes les fontaines bretonnes. Faut-il s'étonner si les fronts lavés dans ces fontaines sanctifiées ont gardé fidèlement le signe du Baptême ?

VI.

Les disciples de saint Kadok avaient bien raison de pleurer son départ. Au retour de son pèlerinage, il les trouva dispersés et son monastère en ruines. Rien de plus commun dans ce temps que les dispersions des communautés et les dévastations des abbayes : elles offraient aux barbares un butin riche et sans danger. Mais si l'oiseau ne se lasse pas, au printemps de l'année, de refaire son nid dévasté, la persistance du moine était la même au printemps du Christianisme. Kadok réunit la plupart de ses disciples et recommença l'œuvre interrompue avec une ardeur toute nouvelle. Cependant, ne voulant point que les travaux manuels absorbassent tout leur temps, plus que par le passé, il les divisa en deux bandes, les uns chargés d'aller à la forêt couper les arbres nécessaires à la construction de l'édifice, les autres qui devaient rester à étudier près des ruines.

A la tête de ces derniers, il plaça les deux irlandais Finian et Makmoïl, et leur remit un livre pour le lire et l'expliquer à leurs frères. Or, tandis qu'ils se livraient à ces travaux d'esprit, survint l'économe, suivi du fossoyeur et du cuisinier de la communauté, qui leur adressèrent des reproches :

— Allez-vous rester ainsi longtemps sans rien faire, vous autres ? trouvez-vous donc humiliant de travailler avec vos condisciples ? il est plus commode sans doute de manger le pain que de le gagner ; voyons ! vite à la forêt ! et aidez vos compagnons à porter ici les matériaux qui nous manquent.

Makmoïl et Finian répondirent :

— Est-ce que nous pouvons nous atteler à des charriots comme des bœufs ?

Au moment même, poursuit le légendaire, deux cerfs, au port majestueux et aux bois magnifiques, apparaissaient, tête levée, sur la lisière de la forêt.

— Des bœufs ! répéta le cuisinier, pour railler les deux clercs ; tenez ! en voilà deux des plus robustes. Courez-les prendre et attelez-les à votre place.

— Pourquoi non ? répondit Finian, moitié

sérieusement, moitié par plaisanterie ; et il s'avança vers les cerfs comme un enfant qui tend la main pour saisir un oiseau qu'on le défie d'atteindre. Mais dans cette terre du Glamorgan, où, selon l'opinion populaire, les cerfs courbaient par respect les genoux devant les bardes et leur servaient de monture, ils ne devaient pas fuir devant un savant clerc, petit-fils d'Ossian. Ils l'attendirent donc sans s'effaroucher, et aussi doux que ceux qui furent sellés et bridés par Merzin et par saint Télio, ils tendirent leurs têtes au joug des disciples de saint Kadok. Ils se laissèrent atteler à la charrette des moines, et ne firent aucune difficulté pour transporter au monastère les bois de construction.

Mais ce prodige, qui excita l'admiration des hommes, et manifesta dans les élèves de Kadok un pouvoir comparable à celui des plus grands bardes et des plus grands Saints, ne causa aucune surprise à leur maître, et loin de les féliciter, quand il les vit conduire les cerfs attelés comme des bœufs, il les blâma sévèrement. A ses yeux, la vertu d'obéissance valait mieux que tous les miracles, et ses disciples venaient de désobéir.

— Pourquoi avez-vous quitté vos livres pour vous faire charretiers ? s'écria-t-il en grand courroux, ne vous avais-je pas donné des leçons à étudier ?

— Le fossoyeur, l'économe et le cuisinier se sont moqués de nous, répondirent les clercs ; ils nous ont reproché d'être des fainéants et de manger le pain que nous ne gagnons pas.

— Hé bien ! que Dieu les punisse, dit le Saint; ils mériteraient de mourir par le glaive ou par la faim ; mais vos livres ? vos livres, où les avez-vous laissés ? en plein air ! par ce temps affreux !

En ce moment, la pluie tombait à torrents, et Kadok avait bien raison de craindre qu'ils ne fussent endommagés.

— Il est vrai, répondirent les clercs en pâlissant ; dans notre précipitation, nous les avons laissés ouverts à la place où nous étions.

Le maître courut en toute hâte au lieu indiqué, tremblant de les trouver perdus ; mais, par une permission de Dieu, qui aime la science et récompense ceux qui la cultivent, pas un feuillet n'avait été mouillé.

On croyait posséder au moyen-âge, en Cambrie, dans l'abbaye de Lancarvan, qui tire son

nom, dit-on, de l'histoire des deux cerfs, le livre précieux sauvé par la vigilance du maître. En mémoire de lui, on l'appelait Kov-Kadok, c'est-à-dire le Souvenir de Kadok. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y conservait intact, au bout de bien des siècles, le recueil des leçons de piété et de science données par le saint fondateur, et que les orages des temps barbares n'en avaient pu arracher un feuillet ni effacer une lettre. On en peut voir la preuve dans les écrits de Karadok, abbé de Lancarvan au XIIe siècle, premier historien du pays de Galles.

VII.

Nous savons par un moine de Lancarvan quelle était la règle de l'abbaye. Elle ne différait pas beaucoup de celle qui est venue jusqu'à nous sous le nom de Saint-David.

Au premier chant du coq, chacun se levait, s'habillait, se lavait les mains et le visage, puis se rendait à la chapelle pour y prier et y chanter alternativement jusqu'au jour. « Le chant, disait Kadok, entretient la gaîté.» Avec le jour commençait le travail. Ayant affaire à des barbares, à des débris romains, à des hommes qui avaient passé leur vie jusque là dans l'oisiveté, le saint Abbé courbait leur nature paresseuse sous le joug d'une fatigue continuelle. Il leur imposait un labeur sérieux; tantôt un art mécanique, tantôt une industrie quelconque, le plus souvent la culture des champs, et il les leur faisait labourer avec leurs propres mains, sans le secours des bœufs, et

en silence. Ce silence les accompagnait des champs au monastère, où ils se rendaient vers le milieu du jour pour se livrer à d'autres travaux : la lecture des bons auteurs de l'antiquité, surtout des poètes ; la transcription de ces auteurs avec des gloses, dans la langue vulgaire des Bretons, ou la copie de poèmes religieux dans la même langue, étude toujours commencée, toujours terminée par la prière, occupaient une partie de l'après-midi.

Dès que le son de la cloche se faisait entendre, on quittait tout pour se rendre au chœur. L'exactitude était telle qu'on eût laissé un mot à moitié écrit, et même une lettre inachevée, par obéissance à la règle. Enfin, venait le moment du repas, qui avait lieu seulement à la neuvième heure du jour ; on le prenait moins par sensualité que par nécessité. Du pain et des légumes cuits à l'eau, assaisonnés de sel, étaient la nourriture ordinaire des moines. Ils en réservaient une plus délicate pour les malades, les vieillards, les voyageurs et les pauvres. Tous les ans, vers les fêtes de Pâques, Kadok en recevait trois cents, qu'il servait lui-même à table.

Après l'action de grâces, on se rendait à la

chapelle, où l'on passait environ trois heures, à genoux ou debout, à veiller et à prier dans un grand silence que personne n'eût osé troubler en remuant, en toussant ou en crachant.

Avant de se retirer pour se reposer, la plupart venaient confier les pensées de leurs cœurs à leur Abbé, comme à un père et à un ami; après quoi, chacun se livrait, l'âme en paix, au sommeil. Mais lui ne fermait guère les yeux, et, pendant que ses disciples dormaient, souvent il restait éveillé, priant pour sa chère communauté.

Elle était bien nommée ainsi, car tout y était commun à tous; ce qu'un frère gagnait par son travail profitait à ses frères. Tous égaux entre eux, aucun ne disait : « Ceci est à moi, cela est à toi; » quiconque eût dit : « Telle chose m'appartient, » eût été sévèrement puni. Pauvres volontaires, les moines refusaient les dons qu'on leur faisait, et méprisaient les biens du monde. Leur obéissance envers leur Père spirituel était aussi absolue que leur pauvreté; leur chasteté ressemblait à celle des Anges. Kadok la confiait à la garde du double labeur quotidien sous lequel il fatiguait leurs membres et ployait leur esprit.

Quoique ces trois vertus d'obéissance, de pauvreté et de chasteté fussent requises pour rester membres de la famille monastique, et qu'elles fussent précisément les plus opposées aux trois grands vices des barbares, les solliciteurs ne manquaient pas à la porte de l'abbaye ; mais toutes les demandes n'étaient pas écoutées. Ce n'était qu'après dix jours d'épreuve que le postulant voyait la porte s'ouvrir, et encore n'était-il admis que comme serviteur du portier. Pour être reçu dans la familiarité des frères, il fallait qu'il eût souffert longtemps dans cet office toutes sortes d'humiliations et de contrariétés. Du reste, le Père spirituel ne lui demandait pas un denier, il le recevait nu comme un naufragé ; c'est l'expression même de l'auteur de la règle : le brigand irlandais Makfil, disciple de saint Patrice, fut reçu ainsi à la lettre après sa conversion.

Malgré la rigueur des épreuves imposées au postulant, la plupart persévéraient, et l'on peut juger approximativement du nombre des moines de Lancarvan, par celui des religieux de l'abbaye de Lanpadarn-vaur, où il y en avait huit cent quarante-sept, et par celui du monastère de Bangor, qui en réunissait deux mille

quatre cents. C'était, comme on le voit, de grandes colonies. Il faut croire cependant que les écoliers comptaient pour une bonne partie dans un nombre de personnes aussi considérable.

Ces derniers formaient un véritable collége sous la direction d'un corps de moines voués plus particulièrement que les autres à l'enseignement. Pour ces enfants, la règle du monastère n'existait pas, ou du moins elle avait perdu toutes ses épines ; et, plus tard, les lieux où ils avaient passé leurs jeunes années, leur apparaissaient comme une île enchantée, comme un jardin frais et fleuri où ils avaient secoué l'arbre de la science pour s'en partager les fruits. Le peuple et les poètes populaires, à distance, jugèrent de même ces retraites fortunées. Là, selon eux, « tous les biens réunis; là, ni voleurs, ni pirates, ni ennemi guettant sa proie ; là, ni brouillards, ni tempêtes, ni violence d'aucune espèce ; mais la paix, la concorde, un printemps éternel couronné de lys, de roses et de violettes ; et sur le même arbre, parmi un feuillage toujours vert, les fruits d'automne mêlés aux fleurs d'été. Pour habitants, des jeunes gens dont jamais le

sang ne souilla la robe blanche, dont le visage respirait la joie, dont chacun n'avait rien en propre que sa gaieté; qui, tous, mettaient tout en commun. »

Dans ces fantaisies charmantes, la poésie n'était pas moins exacte que l'histoire; et elle ne faisait qu'achèver de l'interpréter à sa manière, en ajoutant que ni la douleur, ni la maladie, ni même la mort ne visitaient les instituteurs des enfants élevés dans ces retraites, loin du monde, et qu'ils n'avaient de la vieillesse que la douceur, les cheveux blancs, les longs récits et les chansons. Toujours jeune, alègre et sereine, la science ne possède-t-elle pas, en effet, comme son divin Auteur, une véritable immortalité?

Pour achever de prêter à l'idéal, il se trouva que le nom donné aux monastères bretons, était le même que celui des phalanges célestes, et qu'on disait le *chœur* des moines, comme on disait le chœur des Anges. Un peuple d'une imagination moins vive que la race celtique, et moins sensible aux grandes choses, eût pu aisément faire une confusion; mais, dans ce cas, la foule aurait encore eu raison. Les chants de Kadok différaient-ils beaucoup de

ceux des Anges ? quels sujets traiteraient ces messagers du Ciel, s'ils voulaient instruire les hommes, que ceux traités par saint Kadok ? L'amour de Dieu, de l'étude, de la poésie, de la science, de la patrie, de tout ce qu'il y a de vrai, de beau, de bon, tel était l'objet de son enseignement. Il le présentait à ses disciples sous une forme particulière qu'on trouve, avec différents noms, dans les écoles du moyen-âge. Voulait-il donner à ses élèves une idée de la Divinité, il leur faisait apprendre ces vers :

« Il n'y a rien d'existant que Dieu ;
» Rien de vivant que Dieu ;
» Rien de bon que Dieu ;
» Rien de sage que Dieu ;
» De science que Dieu ;
» De force que Dieu ;
» D'amour que Dieu ;
» Que Dieu d'amour ;
» Que Dieu de complet ;
» De complet que Dieu. »

Pour montrer l'importance de la science, il employait cette tournure :

« Pas de puissance sans la science ;
» Pas de sagesse sans la science ;
» Pas d'indépendance sans la science ;

» Pas de liberté sans la science ;

» Pas de beauté sans la science ;

» Pas de noblesse sans la science ;

» Pas de victoire sans la science ;

» Pas d'homme sans la science ;

» Pas de science sans Dieu. »

Et comme l'exercice de la mémoire, l'étude des poètes et la musique, étaient l'instrument principal de son enseignement, il ajoutait :

« Pas de science sans l'intermédiaire de la poésie. »

Ou autrement :

« Nul n'est fils de la science s'il n'est fils de la poésie. »

Et agrandissant le champ de la poésie et l'idéal du poète à l'infini :

« Nul n'aime la poésie sans aimer la lumière ;

» Nul n'aime la lumière sans aimer la vérité ;

» Nul n'aime la vérité sans aimer la justice ;

» Nul n'aime la justice sans aimer Dieu ;

» Nul n'aime Dieu sans être heureux. »

Toujours Dieu principe et fin de tout ; toujours l'amour de Dieu dominant tout amour.

Comme un de ses disciples lui en demandait la définition, il lui dit :

— L'amour, c'est le ciel.

— Et la haine ? continua l'écolier.

— La haine, c'est l'enfer, répliqua le Saint.

— Et la conscience ? poursuivit le questionneur.

— C'est l'œil de Dieu dans l'âme de l'homme, répondit le maître.

De ces hauteurs où il planait avec les Anges, Kadok descendait cependant sur la terre. Le moine avait le cœur et le langage du citoyen. Je doute que personne ait jamais mieux défini le véritable patriote :

« Il n'y a, disait-il, de patriote que celui qui cultive la terre. »

Les monastères celtiques, ces centres religieux et scientifiques, étaient regardés, avec raison, comme des îles fortunées jetées sur l'océan de la barbarie. Toutes les âmes passionnées voulaient y aborder : les unes, éclairées d'en haut, y cherchaient le repos du cœur, la paix, la liberté, les biens éternels, le salut ; les autres, livrées aux appétits grossiers du siècle, croyant y trouver des trésors, les assaillaient en vrais pirates. Le récit de ces invasions tient une large place dans l'histoire des abbayes celtiques pendant leur âge-d'or. Elles n'en occupent pas une moins grande

dans celle de Lancarvan. Nous en avons vu un premier exemple ; en voici un autre entre mille :

Alléché par les prétendues richesses amassées dans le monastère depuis sa reconstruction, un chef nommé Savil-à-la-tête-hautaine, l'indiqua comme but d'une expédition fructueuse à ses compagnons de pillage organisé. L'entreprise leur agréa ; et, montant à cheval, ils galoppèrent vers Lancarvan, où, à défaut du butin qu'ils cherchaient, ils firent main basse sur les provisions de bouche de la communauté. Elles consistaient, pour l'ordinaire, en pains de froment, en lait, en beurre et en hydromel ; au temps pascal, on y trouvait de plus la chair d'un porc engraissé dans l'année.

Leur repas fini, les pillards s'endormirent dans le cellier, du sommeil de l'ivresse, au milieu des brocs d'hydromel vidés et renversés.

Les pauvres clercs, honteux de n'avoir pu défendre leurs provisions, se rendirent à l'église pour y invoquer le secours de Dieu contre ceux qui les avaient dépouillés, et attendre le retour de leur Abbé, en ce moment absent.

A son arrivée, Kadok entendant leurs soupirs :

— Quel malheur est-il donc arrivé, leur demanda-t-il, que vous gémissez tant ?

Les clercs le lui apprirent, non sans verser des larmes.

Mais, pour lui, il ne fit que rire de l'aventure.

— Ce n'est que cela, mes enfants ! je craignais un plus grand désastre. Voyons, ne vous désolez pas ; nous pourrons, avec un peu de patience, prendre notre revanche : la patience est la mère de toutes les vertus. Laissons ces gens croupir quelque temps dans leur crapule et leur ivresse. Quand ils seront bien endormis, que douze d'entre vous prennent des rasoirs bien affilés et leur coupent la moitié de leur barbe et de leur chevelure ; coupez aussi les lèvres et les oreilles de leurs chevaux ; de la sorte, vous les rendrez la risée de tout le pays, et vous leur aurez joué un bon tour.

Les clercs firent ce que leur conseillait leur Abbé, qui, pour être devenu moine, n'avait pas oublié les plaisanteries souvent cruelles des hommes de guerre parmi lesquels il avait passé sa jeunesse.

En un moment, ceux qui étaient venus chercher des dépouilles dans l'abbaye, furent eux-

mêmes dépouillés de la parure naturelle de leur tête et de leur visage; et quand, réveillés du sommeil de l'ivresse, ils montèrent à cheval, avant l'aube, pour s'en retourner, ils ne se doutaient pas du bel état où ils étaient, eux et leurs coursiers.

L'homme de Dieu voulut prévenir la colère qui ne pouvait manquer de les saisir au point du jour, et il éveilla ses disciples aussitôt le départ des guerriers :

— Levez-vous, leur dit-il, et que chacun de vous mette ses habits et ses chaussures; il faut que nous allions au-devant de Savil-à-la-tête-hautaine, car il ne manquera pas de revenir vers nous pour nous tuer, dès qu'il verra que nous nous sommes moqués de lui.

Ils s'habillèrent donc au nombre de cinquante, et Kadok à leur tête, une harpe à la main, au lieu de l'arc qu'il portait autrefois, s'avança vers Savil en chantant un cantique.

Comme ils arrivaient au sommet d'une colline, ils aperçurent le chef et ses guerriers qui en gravissaient le revers pour venir à eux. Mais « la violence, dit Kadok, ne peut l'emporter sur la justice; » la harpe et les chants du Saint, plus forts que les épées de Savil et de sa troupe,

jetèrent la terreur parmi ses hommes et ses chevaux, comme l'*Alleluia* de saint Germain parmi d'autres envahisseurs, et dégringolant du haut de la montagne les uns sur les autres, ils roulèrent, cavaliers et coursiers, jusqu'au fond d'un précipice.

A cette vue, le Saint entonna l'hymne de saint Ambroise : « Nous vous louons, ô mon Dieu, nous vous confessons Notre-Seigneur! » que ses disciples continuèrent avec lui, jusqu'à la fin, en revenant au monastère en triomphe.

Il arrivait souvent, chez les Cambriens, que leurs chefs de guerre, au retour de quelque expédition heureuse, leur accordaient certains privilèges. Dans une circonstance pareille, les hommes du nord de la Cambrie en reçurent douze ; entr'autres, celui de marcher toujours les premiers à l'ennemi dans la bataille, et de se retirer les derniers. Kadok voulut aussi, dit-on, récompenser ses disciples, et adressa ces paroles, devant toute la communauté, aux douze clercs qui n'avaient pas craint d'humilier le chef *à la tête hautaine*, en le rasant et en mutilant ses chevaux :

« Que le Seigneur vous bénisse, et bénis soient également vos discours et vos conseils !

» Que Dieu vous accorde, à vous et à vos successeurs, cette grâce et cette prérogative, que s'il manque jamais des juges et des conseillers dans notre pays, on en trouve parmi vous; au cas où vous ne seriez pas douze hommes dans les ordres à Lancarvan, on trouvera les douze conseillers parmi vos clercs non-ordonnés; dans le cas même où les douze clercs feraient défaut, on trouvera les douze juges et les douze sages conseillers parmi les petits enfants qui fréquenteront votre école. »

Ainsi se réalisa cette parole de l'Ecriture qu'on voit traduite et reproduite mille fois dans les anciens livres bretons :

« Dieu humilie les fronts hautains, mais aux petits il donne ses faveurs et la victoire. »

VIII.

En demandant à Dieu de donner au chef de sa communauté, pour le communiquer aux princes cambriens, l'esprit de lumière et de conseil, saint Kadok demandait une des grâces les plus nécessaires à ces princes, au milieu des divisions intestines dont leur pays était le théâtre. Il n'avait pas seulement à protéger son monastère contre les incursions de ses voisins, il devait entrer dans leurs querelles, les défendre les uns contre les autres, les juger pacifiquement et terminer leurs différends.

Son action, comme conseiller des rois, comme arbitre et pacificateur, a laissé dans la tradition des traces qui n'ont pas toutes disparu sous les fleurs que l'imagination populaire y a semées à profusion.

Trois guerriers d'Arthur avaient été tués par un autre roi breton. Le meurtrier, toujours

poursuivi sans trouver de lieu où se mettre en sûreté, alla chercher un refuge à Lancarvan. Saint Kadok, le voyant exténué de fatigue et de désespoir, eut pitié de lui, et, ne craignant pas ceux qui peuvent faire périr le corps, mais ne peuvent faire périr l'âme, comme il le dit lui-même dans ses Proverbes, il lui donna l'hospitalité, sans s'inquiéter de la colère d'Arthur. Le fugitif passa sept ans à Lancarvan, au bout desquels, dénoncé au roi offensé, il apprit que son adversaire campait sur la rive opposée de l'Usk, frontière des domaines de Kadok, avec des forces considérables, sous la conduite de Kaï et de Béduer, deux guerriers célèbres dans les traditions bretonnes. A sa prière, le Saint envoya porter à Arthur des paroles de paix, lui demandant de remettre au jugement de quelques hommes sages le différend survenu entre lui et son adversaire :

— Je compte, lui dit-il, sur votre justice : la force de l'aigle est dans sa serre, la force de l'ours dans ses bras, la force du ramier dans ses ailes, la force du chien dans ses dents, la force de la jeune fille dans sa beauté, la force du roi dans sa clémence.

Arthur craignit d'employer la violence con-

tre l'homme de Dieu, et lui répondit qu'il acquiesçait à sa demande. Une conférence eut donc lieu, d'une rive de l'Usk à l'autre rive, entre les sages de l'île de Bretagne, parmi lesquels on remarquait David, Téilo, Oudocé et d'autres hommes pleins de sens qui devaient être un jour vénérés comme des Saints. Arthur, d'un côté, debout à l'entrée de sa tente, le bâton du commandement à la main; de l'autre, Kadok, appuyé sur sa crosse d'abbé, présidaient la discussion, qui fut longue et animée. Les plus sages étaient d'avis que l'offenseur payât au roi offensé trois grands bœufs pour prix du sang des trois guerriers mis à mort; mais la majorité l'emporta, et il fut décidé qu'au lieu de trois bœufs, l'offenseur paierait cent vaches, prix ordinaire de l'injure faite à un roi, d'après les anciennes lois bretonnes. Mais Arthur trouva la proposition dérisoire, et y répondit par une demande qui ne l'était pas moins :

— Je consens, dit-il, à la réparation qu'on m'offre, mais à une condition, c'est que les cent vaches auront la tête et le cou rouges, et le reste du corps tout blanc.

Il voulait donner à entendre qu'un crime de

lèse-majesté ne peut se racheter à aucun prix; et, chose assez remarquable, le législateur gallois Houël-le-Bon a ratifié sa décision.

L'offenseur allait repousser la condition comme impossible à remplir ; Kadok l'engagea à accepter, et à mettre sa confiance en Dieu, qui punit toujours les hommes sans miséricorde de quelque manière éclatante.

La prédiction ne pouvait manquer de se réaliser. Le Saint ayant donné ordre à neuf jeunes gens de lui amener cent vaches de n'importe quelle couleur, dès qu'elles furent en sa présence, leurs têtes et leurs cous devinrent rouges et le reste de leurs corps tout blanc. Kadok les chassa dans le fleuve, et quand elles furent au milieu du courant, Kaï, Béduer et d'autres officiers d'Arthur, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, prirent les vaches par les cornes, et les menèrent vers la rive, triomphants d'une si belle aubaine.

Mais le bien mal acquis ne profite pas, ou, comme dit le proverbe breton, « farine du diable devient son. » Arthur en fit l'expérience. A peine ces vaches merveilleuses furent-elles sur la rive, qu'elles se changèrent en paquets de fougères. Alors le roi, ouvrant les yeux,

reconnut qu'il avait fait injure au Saint par une demande dérisoire, et courbant le genou devant lui : « Homme de Dieu, pardonnez-moi, lui dit-il. »

— Je te pardonne, répondit le Saint, car j'ai lu dans l'Évangile cette parole que tu n'aurais pas dû oublier : « Pardonnez et l'on vous pardonnera. »

Tout joyeux d'avoir obtenu miséricorde, lui qui ne voulait pas être miséricordieux, Arthur accorda au monastère qui avait reçu son ennemi, un droit d'asile de sept ans, sept mois, sept jours et il ajouta :

« Désormais, si un étranger, après avoir passé ce temps sur le territoire de Kadok, voulait retourner dans son pays ou faire voile vers quelque autre rivage du monde, est rejeté par la tempête sur les côtes qu'il a quittées, et ramené au lieu de son refuge, qu'il y soit accueilli et servi avec joie, et qu'il y reste, s'il le veut, jusqu'à la fin de sa vie. »

Tous les chefs de la suite d'Arthur et tous les anciens du pays breton confirmèrent cette concession, disant ensemble à haute voix : « Que tous l'entendent ! nous sommes témoins des paroles qui consacrent ce droit d'asile. Si

quelqu'un le violé, que Dieu rassemble sur sa tête tous les fléaux écrits dans l'ancienne et la nouvelle Loi, et que son nom soit effacé du livre de vie. Que celui, au contraire, qui les maintiendra, voie descendre sur lui toutes les bénédictions de l'ancien et du nouveau Testament, et que son âme jouisse du bonheur éternel ! »

Kadok était trop bon pour se laisser vaincre en générosité par Arthur ; il n'avait voulu lui donner qu'une leçon de charité. Sur un signe de sa main, les vaches changées en paquets de fougères reprirent leur première forme, et le berger du roi les mena à l'étable.

Ainsi, la loi fut observée, la paix rétablie entre des compatriotes désunis, et l'humble repentir d'un roi, miracle plus grand que la métamorphose d'un troupeau en fougère, divinement récompensé.

IX.

Si Kadok offrait un refuge inviolable aux rois fugitifs et coupables, et aux étrangers, avec quel amour il accueillait ses compatriotes pauvres et opprimés ! C'est bien de lui qu'on pouvait dire, comme d'un autre Cambrien de son temps : « Il est le bouclier de son pays. »

Un prince du nord de la Cambrie, que la légende appelle, à tort ou à raison, Maëlgun, ce roi si maltraité par les historiens, les hagiographes et les poètes bretons, avait envoyé ses officiers pour lever un tribut sur la Cambrie méridionale. Quand ils arrivèrent sur le territoire de saint Kadok, la plus grande sécurité régnait aux environs du monastère : les troupeaux paissaient librement dans les prairies ; les laboureurs, libres eux-mêmes de toute appréhension, se livraient à leurs occupations habituelles, et les jeunes filles, comme en temps de paix, filaient sur le seuil de leurs portes.

L'une d'elles, qui avait la fraîcheur d'une pomme, comme le témoignait son nom de *Aval-Kain*, frappa les regards et le cœur du collecteur du tribut. Il l'enleva, l'emporta sur son chariot, et s'enfuit vers le nord avec sa captive.

Poursuivi par les parents, le ravisseur ne put aller bien loin sans être rejoint. Quelques-uns des hommes de sa suite furent tués, plusieurs blessés, et un petit nombre seulement put revenir vers leur seigneur.

L'injure faite à ses guerriers souffla au cœur du roi un violent désir de vengeance : il assembla des troupes et se mit en route pour ravager le pays de Glamorgan. A cette nouvelle, les habitants furent saisis d'une grande frayeur, et envoyèrent dire à Kadok :

« Le roi de la Montagne-des-Aigles fait une descente sur nos frontières, avec ses guerriers, cette nuit même. Demain, il dévastera votre terre, et tuera tous les habitants. Assistez-nous donc, pauvres malheureux que nous sommes ; faites la paix avec ce roi cruel, ou nous sommes perdus ! »

Kadok dit au messager : « Retourne chez toi, et sois tranquille. »

De son côté, le roi envoyait deux messagers vers le Saint pour exiger le prix du sang versé par les habitants du Glamorgan. Mais Kadok refusa de le payer, disant : « Je m'en rapporte au jugement des hommes et de Dieu. » Alors, il prit avec lui trois de ses clercs, et partit pour se rendre vers le roi. En route, il rencontra une foule de gens qui fuyaient effrayés, lesquels lui crièrent de loin : « Sauvez-nous, seigneur, vous qui êtes bon et qui obtenez de Dieu tout ce que vous lui demandez. »

— Courage et confiance, mes enfants, répondit Kadok ; vous êtes faibles, mais vous réduirez votre ennemi : un grain de sable arrête la mer.

Arrivé en vue du camp, près de la fontaine de Britrou, le Saint laissa ses disciples à quelque distance derrière lui, et se retira à l'écart pour se recueillir et prier jusqu'à ce que le jour se levât, car la nuit était venue. Mais le Seigneur Dieu, dit un poète breton, ne fit point luire ce matin-là, comme à l'ordinaire, son soleil sur les méchants : le soleil béni leur tourna le dos, montrant au contraire son visage radieux au bon saint Kadok, qui s'avançait, dans un rayon de lumière, vers le

pavillon royal, plongé dans une obscurité complète.

— Je te salue, dit Kadok en entrant, au roi qui tâtonnait au milieu des ténèbres comme un aveugle ; écoute mes paroles.

— Parle, lui répondit le roi.

— Pourquoi, dit le Saint d'un ton sévère, pourquoi viens-tu ainsi, le fer à la main, piller et ravager mon pays ?

D'agresseur, le roi devint suppliant :

— Rends-moi la lumière, s'écria-t-il, et je te rends les armes ; j'ai mal agi, je le confesse, en violant les franchises de ton territoire et en y levant un tribut. Je renouvelle et je confirme tous les privilèges que le roi Arthur t'a récemment accordés ; je veux que celui de ma race qui les diminuera soit maudit ; je veux que celui qui les maintiendra soit béni.

Il parlait encore, ajoute la légende, que les ténèbres qui remplissaient le pavillon royal disparurent ; et le soleil brilla pour le roi repentant, comme il brillait depuis le matin pour l'homme de Dieu, inondant de ses rayons les tentes blanchissantes du camp, les lances d'acier, les casques d'or et les armures des guerriers, comme au plus beau jour de l'été.

Après avoir donné l'ordre du départ, et au moment de prendre congé du Saint, le roi fit présent à Kadok de son cheval de bataille, de son épée et de son manteau d'or ; puis, le tirant à l'écart, il lui adressa secrètement cette prière significative :

« Sois toujours désormais, s'il te plaît, le directeur de ma conscience. »

Le légendaire pouvait-il lui en donner un plus éclairé que celui qui avait fait renaître la lumière dans son cœur, en même temps que dans sa tente ? En mettant de cette manière l'œil du Saint dans l'âme du roi, il y mettait l'œil de Dieu, selon une vive image de Kadok lui-même.

X.

Le Saint remportait ainsi constamment sur la barbarie des victoires au profit de la civilisation ; mais cette lutte sans cesse renaissante, incapable de décourager sa patience, troublait sa sérénité. Repassant un jour dans son cœur tous les motifs qu'il avait de haïr le monde barbare, il devint triste, et comme ses disciples lui en demandaient la cause, il prit une harpe, et chanta ces vers patriotiques qu'on appelle *le Sujet de la haine de Kadok :*

« Je hais l'homme qui n'aime pas le pays
» qui le nourrit ;

» Je hais le guerrier rempli d'agitation qui
» n'apporte jamais la paix ;

» Je hais le juge sans pitié, et le poète ami
» des fictions, et le chef de famille stupide,
» et le patron inintelligent ;

» Je hais les peuples sans loi, sans frater-
» nité, sans union ;

» Je hais les encouragements donnés au vice,
» et les obstacles mis aux vertus;
» Je hais les querelles et les disputes entre
» frères;
» Je hais le juge ami de l'argent et le barde
» qui aime la guerre, et les chefs qui ne pro-
» tègent pas leurs sujets, et les nations sans
» vigueur, et le messager infidèle, et ceux qui
» n'assistent pas les pauvres, et les maisons
» sans habitants, et les terres non cultivées,
» et les champs sans moisson, et les clans
» sans patrimoine, et les suppôts de l'erreur, et
» les oppresseurs de la vérité, et le manque de
» respect envers les pères et les mères, et les
» divisions entre les parents, et le pays dans l'a-
» narchie, et l'instruction dévoyée, et les fron-
» tières incertaines. Je hais les voyages sans
» sécurité, les familles sans vertu, les procès
» sans raison, les embûches et les trahisons,
» la dissimulation dans les conseils, la justice
» non respectée, les insinuations perfides,
» l'homme sans métier, le laboureur sans li-
» berté, les attaques irréfléchies, la maison
» sans instituteur, le faux témoignage devant
» le juge, la sentence rendue sans affabilité,
» le manque d'égards envers le sage, les mi-

» sérables exaltés, les fables au lieu d'instruc-
» tion, la confusion et le désordre, la science
» sans inspiration, les discours sans orne-
» ment, le mépris de l'homme juste, le pays
» sans gouvernement, l'ivrognerie passée en
» habitude, et l'homme sans conscience. »

Le Saint pensait qu'un bon roi suprême porterait remède à la plupart de ces maux de l barbarie, et qu'il pourrait un jour chanter, au lieu des objets de sa haine, les sujets de son amour. Il adressait au ciel de ferventes prières pour son pays ; il le conjurait de faire sortir un roi selon son cœur du milieu des enfants confiés à ses soins. Il enseignait à ses élèves d'excellents préceptes dans ce but, et l'un d'eux, nommé Aron, fils de Kenvarc'h, prince du nord, qui devait régner un jour, se rappelait dans sa vieillesse qu'il lui disait dans son enfance :

« Souviens-toi que tu es un homme. »

Et cette autre parole :

« Il n'y a de roi que celui qui est le roi de lui-même. »

C'est à cet enfant qu'il donna les avis suivants, en l'embrassant, le jour où l'écolier quitta son collége :

« Tiens l'oreille fermée à toute parole mau-
» vaise ;
» Tourne le dos à toute mauvaise action ;
» Détourne les yeux de toute vilenie ;
» Ouvre l'œil et le cœur à tout ce qui est beau ;
» Tends la main ouverte à toute misère ;
» Elève ton esprit vers tout ce qui est grand ;
» Ecoute les conseils des hommes sages ;
» Donne ton amour à tout ce qui est divin ;
» Aspire ardemment vers tout ce qui est bon ;
» Fais tous tes efforts pour te dompter ;
» Tâche de te connaître toi-même, et, pour
» y parvenir, unis à ton savoir tes disposi-
» tions naturelles ;
» Garde dans ton cœur mes instructions ;
» Et, afin de trouver le bonheur, attache-toi
» de toute ton âme et de toutes tes forces à
» Dieu, le Dominateur souverain. »

Fort bons conseils assurément ! mais ils n'étaient pas toujours suivis : l'instinct barbare l'emportait.

XI.

Cependant Kadok eut la consolation de faire, à défaut de rois, selon le cœur de Dieu, pour la terre, bien des citoyens pour le ciel. En bon fils, il commença par son père : « à sa voix, dit un hagiographe, le vieux guerrier quitta la route tortueuse qui conduit aux abîmes, et s'éleva sur les hauteurs. »

Retiré dans une caverne, et changeant son épée en coutre de charrue, il apprit à vivre du travail de ses mains, au lieu de vivre de celui des autres. Sa nourriture était le cresson de la fontaine voisine de son ermitage, et du pain d'orge où la cendre entrait pour un tiers. Il n'avait d'autre boisson que de l'eau pure. Son visage était jaune comme celui d'un fiévreux ; mais cette langueur apparente du corps cachait, dit son historien, la vigueur et la santé de l'âme. Il mourut honoré du peuple comme un saint, et chanté par les bardes comme un grand roi.

Un de ceux qu'il avait entretenus à sa cour, et qui n'avait pas oublié ses bienfaits, voulut composer son élégie. On raconte à ce sujet une histoire touchante :

Le poète avait déjà composé les trois premières parties de la pièce, et allait commencer la quatrième, quand une inondation de la Saverne couvrit le pays qu'il habitait, engloutissant sur son passage les hommes et les femmes, les troupeaux et les maisons. Les flots arrivaient jusqu'à la demeure du barde, et vinrent en grondant battre la faible cloison de planches qui la défendait contre leur fureur. Pour les fuir, il monta au premier étage de sa maison, en continuant son chant ; les eaux l'y suivirent ; puis, au second étage, sans cesser de chanter, et les eaux l'y suivirent encore ; enfin, toujours poursuivi par elles et toujours montant, obstiné à terminer son œuvre avant d'être noyé, il grimpa sur le toit de sa demeure, et là, dominant la vallée, changée en lac immense, il achèva tranquillement son poème.

Le barde était le plus fort : les flots n'osèrent lutter davantage ; ils se retirèrent en respectant l'habitation de l'ami du père de saint

Kadok, la seule qu'ils laissèrent debout dans toute la vallée de la Saverne.

C'est à propos de cette aventure ou de quelqu'autre semblable, que Kadok composa ce ternaire :

« Le corbeau dit dans son ramage, perché » sur la plus haute branche du chêne qui do- » mine le fleuve débordé : Le génie triomphe » de la force. »

XII.

Heureux si les forces de la nature eussent été les seules à vaincre dans ces temps désastreux ! heureux même si les obstacles aux progrès de la civilisation ne fussent venus que de l'intérieur et des chefs indigènes, qui finissaient toujours par céder, et n'auraient pu résister longtemps à la persévérance des Saints. Mais l'invasion étrangère combla la mesure des difficultés contre lesquelles avait à lutter l'esprit civilisateur. La race saxonne, « cette race détestée de Dieu et des hommes, » comme s'exprime saint Gildas dans son énergique langage, jeta d'insurmontables éléments de désordre au milieu d'une société qui voulait sortir du cahos. Toujours la même, à toutes les époques et dans tous les pays, et alors animée d'une ardeur sauvage que ne tempérait pas encore l'esprit chrétien, car elle était idolâtre, elle vint chercher son profit là où d'autres

cherchaient le royaume de Dieu. On sait quels moyens elle prit pour atteindre son but. Gildas, qui l'a vue à l'œuvre, l'a peinte promenant l'incendie d'un bout de l'île bretonne à l'autre, de l'est à l'ouest, brûlant sur son passage les maisons des villes et des campagnes, spoliant et dévastant les églises, brisant par dérision les pierres sacrées des autels, dépouillant et massacrant les chrétiens avec leurs pasteurs, ou les traînant captifs, malheur plus grand encore. Le Jérémie Breton se représente lui-même entouré de cadavres mutilés, dont les animaux carnassiers et les oiseaux de proie se disputent les membres épars, et compare le spectacle qu'il a sous les yeux à un horrible pressoir de chair humaine.

La fuite sauvait sinon les biens, du moins la vie et la liberté d'une partie des indigènes. Les uns se réfugiaient dans les pays étrangers; les autres parmi les rochers des montagnes de la patrie, au fond des forêts, ou sur les écueils de l'Océan.

Quand les flots de l'invasion, grossissant d'année en année, arrivèrent jusqu'à la Saverne, et menacèrent le clan de Kadok, il dut songer au salut des siens. La tradition rap-

porte qu'il se retira dans la petite île sauvage d'Echni, aujourd'hui Flat-Holmes, au milieu du canal de Bristol.

« Tandis que la communauté, dit un ancien » poète gallois, se rendait à l'île d'Echni pour » fuir l'invasion et son long cortège d'oppres- » sion, le moine Kébi dit à Kadok :

» Comment pourrons-nous vivre sur l'Océan ? » que trouverons-nous à manger au milieu de » la mer salée ? »

» Kadok répondit à Kébi :

« De même qu'au prophète Elie, Dieu vous » donnera son secours ; sur la mer comme sur » la terre, il vous aidera à supporter la mau- » vaise fortune.

» Le découragement ne produit aucun avan- » tage ; la sagesse triomphe de la faiblesse de » l'esprit, et le travail du sort contraire.

» Le jeûne, la foi, la prière lèvent toutes » les difficultés.

» Il est mille fois plus facile à Dieu de don- » ner qu'à l'homme de demander.

» Croyons-en le livre de la Genèse, ce livre » qui nous enseigne la vérité :

» Personne ne reçoit la vie sans recevoir en » même temps de Dieu les moyens de vivre.

» Dieu est toujours de plus en plus bienfai-
» sant pour ceux qui l'adorent ; le démon tou-
» jours de plus en plus malfaisant pour ceux
» qui le servent.

» Ne craignez pas plus ce qui vous arrivera
» que ne le craint le merle du bocage ;

» Le merle ne laboure point, et personne
» ne laboure pour lui, et cependant nul n'est
» plus joyeux.

» Prions tous le Dieu du ciel, le Seigneur
» des seigneurs, au nom de Jésus, et en sou-
» venir de ses cinq plaies, de nous porter
» dans ses bras, à travers les obstacles que
» nous rencontrerons.

» Si nous l'avons pour nous soutenir, aucun
» de nous n'a rien à craindre. »

Comme le merle du bocage, auquel il se comparait avec tant d'à-propos, Kadok emporta la gaîté avec lui dans son île. Sautant de rocher en rocher sur cette terre inhabitable pour tout autre que pour un ermite, il chantait :

« Il est heureux, l'homme à la vie pure ; il
» est léger, le cœur du chanteur ! »

Mais de nouveau menacé par les envahisseurs païens, il dut songer à une retraite plus

sûre que celle d'Echni, et, faisant voile vers l'Armorique, il mit l'Océan entre lui et ses ennemis.

XIII.

« Salut ! florissante contrée, contrée triomphante, puissante par les armes, victorieuse Armorique, salut !

» Nulle n'est plus célébrée que toi par ceux qui chantent les louanges des guerriers vaillants !

» A une mère bretonne tu dois le jour, tu dois l'instruction à une mère bretonne : la victoire te suit partout ! »

C'est par ces vers lyriques, dont le style, la tournure et les idées accusent tous les procédés des vieux bardes, qu'un moine gallois du XIe siècle salue les côtes d'Armorique. Ne dirait-on pas qu'il traduit le chant d'un émigré de l'île de Bretagne retrouvant une patrie ?

Kadok dut éprouver les mêmes sentiments

en apercevant des rivages où déjà un grand nombre de ses compatriotes fugitifs avaient successivement abordé; où Paul-Aurélien, Korentin, Tugdual, Samson, Sulio, Iltud, Gunthiern, Gildas et tant d'autres Bretons, moines ou laïques, célèbres par leur science et leurs vertus, reçurent une hospitalité toute fraternelle.

Sachant que les petites îles de l'Archipel du Morbihan étaient principalement habitées par des solitaires de la Cambrie méridionale, et qu'il y rencontrerait peut-être d'anciens disciples, il se dirigea de ce côté. Il trouva en effet, dans l'île de Groix, l'ermite Gunthiern, comme lui fils d'un prince du Glamorgan, et plus loin son ami Gildas, vivant sous un rocher où il s'était creusé lui-même une grotte, qu'il avait munie d'une porte du côté de l'Ouest pour se préserver des vents, et percée, du côté de l'Orient, d'une fenêtre vitrée avec du talc, à défaut de verre. Le saint artiste, si habile à travailler les métaux, s'occupait à polir et à arrondir deux blocs de pierre pour en faire une meule à moudre du grain. Dans son voisinage et souvent dans sa compagnie, vivait un autre émigré, le plus fameux poète

breton du temps, qui avait passé, comme Gildas, par l'école de Lancarvan : c'était Taliésin, fils d'Onis, surnommé le roi des Bardes.

Gildas indiqua comme retraite à Kadok une petite île déserte, située sur un bras de mer, à quelques lieues de là, qui dépendait encore, au dernier siècle, du monastère de Rhuys. L'abbé de Lancarvan remit à la voile, et longeant la côte de Plouhinec, il entra dans la rivière d'Ektel, qu'il remonta jusqu'à la petite île indiquée par Gildas. L'aspect du lieu, couvert d'arbres vigoureux et de hautes herbes, plut au saint émigré et à sa tribu fugitive. Il en prit possession, au nom de Dieu, en s'agenouillant sur la rive, et le montrant d'un air joyeux à ceux de sa suite qui avaient témoigné moins de confiance dans la Providence que le merle des bois : « Réjouissons-nous, leur dit-il, et bénissons Dieu qui nous donne une si bonne terre à habiter. »

Son premier soin fut d'ordonner à sa petite colonie d'abattre des arbres pour bâtir des cabanes, et de faire couper des joncs et du goémon sur le rivage pour les couvrir. Ce n'était pas un abri à l'épreuve des coups de vent de mer et de la pluie, mais il encourageait les

travailleurs par sa gaieté, et par des vers tels que ceux-ci, qui ont passé en proverbe :

« Dans la mauvaise fortune faites de votre mieux ; un toit de jonc vaut mieux que rien. »

D'ailleurs, il devait plus tard construire des demeures plus solides, un véritable monastère. Si l'on en doit croire un très-ancien auteur, il le bâtit non pas en bois, mais en pierres taillées et liées par du ciment ; et au milieu, il éleva une chapelle qui existe encore aujourd'hui à peu près telle qu'elle était au XIe siècle, laquelle parut si belle qu'on la nomma la Reine des églises du pays.

Pour la rendre accessible aux chrétiens du continent, et l'école du monastère aux petits enfants du canton qui avaient, deux fois par jour, à faire en bateau le trajet de la terre ferme à l'île et de l'île à la terre ferme, il agit comme aux abords de Lancarvan aplanis par de larges routes ; il jeta sur le bras de mer un pont de pierre qui, comme la chapelle, est encore debout, et qui causa, par sa longueur, qui est de quatre cent cinquante pieds, la hardiesse de ses deux arches de granit, les blocs énormes dont il est fait et sa solidité vraiment monumentale, l'admiration des contemporains.

Cette merveille de l'époque devait inspirer, et a inspiré en effet mille récits merveilleux.

De l'autre côté de la mer, au XIe siècle, les moines de Lancarvan racontaient que des disciples de saint Kadok, le lendemain du jour où le pont fut construit, étant allés de grand matin pour jouir du plaisir de le contempler dans sa magnificence, au soleil levant, le trouvèrent tombé dans la mer. Ce que voyant, ils se rendirent à l'église, et là, prosternés la face contre terre, ils jeûnèrent trois jours et trois nuits, demandant à Dieu de les consoler dans un si grand malheur. Or, la troisième nuit, un ange apparut à l'un d'eux et lui dit : « Le Seigneur a exaucé votre prière ; demain, vous retrouverez le pont debout, au lieu où il était. »

Le lendemain, après Matines, le moine à qui l'ange avait parlé révéla sa vision à ses frères, et tous, pleins de joie et d'espoir, coururent vers la rive où ils trouvèrent le pont rétabli, et même sept fois plus solide qu'il ne l'était auparavant. La nouvelle de ce miracle se répandit dans le pays, et les chrétiens de la contrée redoublèrent de louanges envers Dieu et de remerciements envers saint Kadok.

De nos jours, les enfants morbihanais font le conte suivant, digne de leur âge et des écoliers qui passaient le pont il y a douze cents ans pour aller à l'école. Le Saint, disent-ils, ne pouvait parvenir à terminer son œuvre ; le diable, prévoyant le dommage qu'il en éprouverait, démolissait la nuit le travail du jour, si bien que Kadok, ennuyé, résolut d'employer la ruse contre un adversaire aussi redoutable.

— Que veux-tu que je te donne, lui demanda-t-il, pour me bâtir mon pont ?

— Pas grand'chose, répondit le Malin : la première créature vivante qui passera dessus. Est-ce trop, puisque toutes les autres doivent t'appartenir ?

— C'est convenu, répliqua le Saint. Et, le pont achevé, il dit au diable, en lâchant un chat noir qu'il tenait caché dans sa manche :

« Attrape ! voilà une créature qui passe ! »

Le *vieux Pol*, comme on le nomme, croyant saisir une âme, s'élança vers le pont, au milieu des éclats de rire de saint Kadok, lequel rit de si bon cœur qu'il tomba à la renverse, jambes et bras en l'air, et fit une glissade dont l'empreinte est restée, dit-on, sur le rocher jusqu'à

ce jour. Honteux et confus du tour qu'on venait de lui jouer, le diable sauta dans la mer, et n'a plus reparu.

Miraculeux au moyen-âge, puéril de nos jours, tel est le récit de la fondation du pont de saint Kadok. S'il nous paraît étrange, ne soyons pas trop sévères envers ses auteurs, ou plutôt oublions la légende et les contes d'enfants, et admirons un exemple de plus des efforts que faisaient les premiers docteurs chrétiens pour instruire les hommes, ne s'enfermant pas dans un sanctuaire jaloux comme les prêtres païens qui criaient à la foule : « Hors d'ici les profanes ! » mais rendant, au contraire, le sanctuaire de la science d'un accès facile aux ignorants, et appelant à eux les cœurs de bonne volonté par les paroles mêmes du Sauveur : « Venez tous à moi ! *Venite ad me omnes !* »

XIV.

Une autre tradition plus grave et plus touchante en même temps circule encore en Armorique, au sujet du pont qui conduisait à la messe ou à l'école les hommes ou les enfants des villages voisins de l'île de Kadok.

Saint Gildas était venu, comme tant d'autres, pour voir un ouvrage qu'il devait d'autant plus admirer, que lui-même avait bâti un monastère et une église dans la presqu'île de Rhuys. Il le trouva digne de ses éloges, et dit à son ami :

— Béni soit celui qui a bâti le pont nouveau qui conduit de la terre à l'île !

Kadok répondit humblement et magnifiquement à la fois :

— Il mériterait bien plus d'être béni, celui qui bâtirait un pont conduisant de la terre au ciel !

Et les deux Saints, regardant le ciel et la mer, et les îles sauvages dont elle est semée, se mirent à parler du bonheur des élus, comme autrefois saint Augustin et sainte Monique.

Kadok portait sous le bras un de ces livres de poésies, — Virgile, dit-on, — qu'il faisait apprendre par cœur à ses écoliers ; et, animé du même sentiment de commisération que saint Boniface pour l'âme d'Aristote, que saint Patrice pour celles des anciens poètes d'Irlande morts sans la grâce du baptême, et que tant d'autres cœurs tendres et miséricordieux, il fondit en larmes.

Gildas lui en ayant demandé la cause, son ami lui répondit :

— Je pleure à la pensée que l'auteur de ce livre que j'aime, et qui me cause un plaisir très-grand, est peut-être dans la douleur.

— *Peut-être*, répéta Gildas, avec la dureté qui était dans son caractère ; *assurément*, il est damné. Est-ce que vous croyez que Dieu fait grand cas de tous ces conteurs de fables !

Tandis qu'il parlait ainsi, une trombe de vent très-violente passait sur le pont, et, comme pour donner raison à la sévérité du

moine, elle emporta au loin dans la mer le livre que tenait Kadok.

Le bon Saint resta consterné et ne proféra plus une parole ; mais, rentré le soir dans sa cellule, il se dit à lui-même :

« Je ne mangerai pas une bouchée de pain et je ne boirai pas une goutte d'eau, que je ne sache au juste quelle part Dieu fait à ceux qui chantaient dans le monde comme les anges chantent dans le ciel. »

Là-dessus, il s'endormit ; et comme il dormait en poussant des soupirs, voilà qu'il entendit une voix d'argent qui traversait l'air en murmurant : « Prie pour moi, prie pour moi, ne te lasse pas de prier ; je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. »

Le lendemain, un pêcheur de Belz lui apporta un saumon, et le Saint, l'ayant fait ouvrir, retrouva dans le poisson le livre de poésies que le vent avait emporté.

« O homme vraiment saint ! » s'écrie un de ses historiens gallois, comme pour répondre aux sentiments que font naître dans l'âme ce récit charmant des Armoricains ; « ô Saint plein de candeur, qui n'a jamais condamné personne ! qui n'a jamais méprisé personne !

qui n'avait jamais que le nom du Christ à la bouche, jamais dans le cœur que la paix, une piété douce, et la pitié ! »

XV.

Après un séjour de plusieurs années en Armorique, et avoir rendu sa petite île si fameuse qu'on lui donna son nom, Kadok voyant, selon l'expression d'un hagiographe, « qu'elle produisait des fruits de toute espèce », résolut d'aller en faire naître ailleurs.

Il réunit donc la communauté un matin, après le chant ordinaire du chœur, et parla ainsi :

« Continuez, très-chers compagnons et frères en Jésus-Christ, continuez notre œuvre, et persévérez avec constance et fermeté dans le service de Dieu. Pour moi, je ne dois pas demeurer ici plus longtemps. »

Puis il désigna pour le remplacer un de ses disciples, d'un caractère énergique, appelé, pour cela sans doute, Katgwalader, c'est-à-dire, « le roi des batailles » ; et leur ayant

bien recommandé, comme il le faisait toujours en quittant ses moines, de ne jamais prendre aucun roi, ni aucun évêque, ni aucun grand du monde pour arbitre de leurs différends, mais de tous les juger entre eux, il s'embarqua, suivi pendant longtemps sur les flots des yeux et des regrets de la communauté.

Où les flots poussèrent-ils sa barque? Les uns disent en Cambrie, d'autres en Ecosse, d'autres même en Italie. La première version est celle des Gallois; la seconde, des Armoricains; quant à la légende monastique qui l'envoie en Italie, elle ressemble un peu au nuage brillant dans lequel il y fut transporté, d'après cette légende.

La tradition armoricaine paraît mieux fondée, du moins a-t-elle plus de corps; elle se lie mieux d'ailleurs avec l'ensemble de la vie du Saint. Le motif qu'elle lui prête pour son voyage dans la patrie de Gildas et d'Aneurin, ne manque pas de naturel. Elle l'attribue tout à la fois et au désir qu'il avait de visiter, avant de mourir, l'église de saint André, pèlerinage fameux, comme il avait visité Rome et Jérusalem; et à son zèle pour le salut des âmes, surtout des âmes de ces hommes inspirés dont

il admirait tant les œuvres. On prétend qu'il venait chercher en Ecosse, pour le ramener à Dieu, un des plus grands poètes nationaux de son siècle et de son pays, un ami de Taliésin et d'Aneurin, qu'on disait en fuite comme eux-mêmes devant les Saxons, et caché dans les forêts de la Calédonie.

Il parvint à le découvrir, si l'on en croit une tradition qu'il est consolant de juger véritable.

Comme il traversait un bois de ce pays, un être extraordinaire passa devant lui, n'ayant d'autre vêtement que des poils qui couvraient son corps maigre et sec, et de longs cheveux blancs épars sur ses épaules.

— Au nom de Dieu, lui cria le Saint, je t'adjure de me répondre ! quelle personne es-tu ?

L'homme sauvage s'arrêta, et quand saint Kadok l'eut rejoint, il se mit à chanter :

« Du temps que j'étais dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes.

» A mon entrée dans les palais, chacun poussait des cris de joie.

» Sitôt que ma harpe chantait, des arbres tombaient des fruits d'or.

» Tous les rois du pays m'aimaient, j'étais craint des rois étrangers.

» Les Bretons me disaient toujours : « Chante, Merzin, chante-nous ce qui doit arriver. »

» Maintenant, je vis dans les bois, et personne ne m'honore plus.

» Sangliers et loups, quand je passe, grincent des dents à ma vue.

» J'ai perdu ma harpe ; les arbres aux fruits d'or ont été abattus.

» Les rois des Bretons sont tous morts, les rois étrangers oppriment le pays.

» Les Bretons ne me disent plus : « Chante, Merzin, les choses à venir. »

» On m'appelle *Merzin-le-Fou*, et on me poursuit à coups de pierres. »

L'homme de Dieu, en l'entendant, ne put s'empêcher de pleurer.

— Pauvre innocent, convertis-toi au grand Roi qui est mort pour toi.

» Celui-là aura pitié de ton sort ; il donne le repos à qui a confiance en lui.

— J'ai eu confiance en lui, j'ai confiance encore, et je lui demande pardon.

— Tu as ton pardon de par moi, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Pur. »

En disant ces mots, saint Kadok étendit ses deux mains sur la tête inclinée du barde ; puis, comme il lui ouvrait les bras, le sauvage s'enfuit en gambadant jusqu'au sommet d'une colline, d'où il jeta au vent, d'une voix plus sonore et d'un cœur plus joyeux que le rossignol :

« Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur ! »

— « Pauvre innocent ! » dit Kadok attendri, se rappelant avoir entendu déjà, pendant son sommeil, un poète murmurer le même chant consolateur ;

« Que Dieu t'écoute !

» Que les anges de Dieu t'accompagnent ! »

Mais les méchants continuèrent d'attenter à la vie du barde sauvage, et à quelques jours de là, Kadok trouva son corps inanimé étendu au bord d'une rivière : des chevriers de la race des Pictes avaient tué, à coups de pierres, le noble chanteur qu'ils appelaient *le fou*.

Depuis Orphée jusqu'à Merzin, sans descendre jusqu'à des victimes dont le sang fume encore, combien de poètes sont morts ainsi ! C'est la lutte éternelle de la force contre l'esprit, doux et sublime enfant venu du ciel, et qui doit remonter au ciel.

Entré lui-même dans la lice, notre Saint n'en sortit qu'après avoir subi une de ces « défaites glorieuses à l'égal des victoires », comme s'exprime un grand philosophe.

XVI.

Kadok aimait à répéter à ses disciples cette belle parole : « Veux-tu la gloire ? marche au tombeau ! »

Connaissant si bien le chemin, comment ne l'aurait-il pas pris ? Soldat du Christ, de nom et de fait, son vœu le plus ardent était de mourir en soldat. Il se plaça donc à l'avant-garde, face à face avec le danger, comme les guerriers privilégiés de son pays.

Au retour de son pèlerinage en Ecosse, il se sentit inspiré par l'ange du martyre, et peut-être aussi par le bienheureux martyr André, d'aller au cœur même des établissements saxons consoler les chrétiens persécutés. C'était, disait-il, aller au-devant de la mort la plus précieuse devant Dieu, celle de notre Seigneur Jésus-Christ, de ses apôtres, et de plusieurs autres bienheureux qui ont vaincu

le monde et mérité la gloire du royaume des cieux.

A cette époque, qui coïncide probablement avec le milieu du VIe siècle, quelques fidèles persévéraient parmi les païens, dans un canton de l'île de Bretagne qui paraît avoir formé le comté actuel de Northampton. Ils s'étaient réunis en congrégation ou en église autour d'un saint prêtre, chef spirituel ou évêque d'une ville alors en ruines, que les Romains nommaient *Beneventa*, et qui paraît être la ville actuelle de Bewon. Quand saint Kadok y arriva, l'évêque venait de mourir, et les habitants prièrent le prêtre cambrien, dont la réputation de sagesse et de science s'était tellement répandue qu'on le surnommait *le Sage*, de se mettre à la tête de leur église sans pasteur.

Le Saint accepta ces fonctions, non pour l'honneur, mais pour la peine, comme toutes les âmes généreuses; et afin de préserver la ville des invasions barbares, il entreprit d'en remplacer les murs en terre, qui étaient à moitié ruinés, par des murailles en pierres, plus difficiles à renverser. Mais le mortier manqua dès les premiers jours; l'ouvrage fut

interrompu ; les maçons dirent à l'architecte : « Nous ne pouvons plus continuer, nous n'avons pas d'eau pour faire le ciment. »

Le Saint y pourvut comme à l'ordinaire par ses prières et son génie, et les travaux ayant été repris, grâce à la découverte d'une source abondante, une partie des murs fut relevée.

Cependant, la perte de temps occasionnée dès l'origine par le manque d'eau, laissait encore un côté de la ville sans défense.

Un matin de février, vers la première heure du jour, qui se levait au ciel clair et silencieux, faisant briller au loin la campagne couverte de neige, Kadok, après avoir chanté, dans le calme de la nature et de son cœur, ses cantiques accoutumés, s'était revêtu de ses ornements pontificaux pour célébrer le divin Sacrifice, et montait à l'autel.

Au moment où il prononçait les paroles de l'Introït :

« *Séparez ma cause, Seigneur, de celle de la* » *nation qui n'est pas sainte ; délivrez-moi de* » *l'homme injuste et trompeur ;* » de grandes clameurs s'élevèrent au loin.

Elles parurent se rapprocher quand il chanta les premières paroles de l'hymne que les évê-

ques seuls, dans ce temps, avaient droit de chanter :

« *Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux, et* » *paix sur la terre aux hommes de bonne vo-* » *lonté !* »

Mais à peine il venait de préparer l'hostie, d'offrir à Dieu le calice, et de bénir le pain et le vin, en disant : « *J'entourerai votre autel,* » *Seigneur.... Ne perdez pas mon âme avec les* » *impies, ô mon Dieu, et ne me faites pas finir* » *ma vie avec les hommes sanguinaires....* »

A peine il rappelait ce souvenir des persécutions, que des hurlements lamentables, des cris aigus de femmes et d'enfants, mêlés à des rugissements de joie féroce, à des chants de guerre sauvages, au bruit du fer frappant le fer, retentirent à la porte même de l'église, et qu'une troupe de chrétiens, suivie par une bande furieuse de guerriers saxons à cheval, entra pêle-mêle dans le temple, en se précipitant vers l'autel.

Au milieu du tumulte, le saint Evêque continua le Sacrifice, le visage aussi calme et le cœur aussi peu ému qu'il l'avait commencé.

A l'instant prescrit par les rites, se tournant vers le peuple, il dit d'une voix ferme et douce :

« *Priez, mes frères, pour que mon sacrifice et* » *le vôtre soit accepté par Dieu, le Père tout-* » *puissant.* »

Mais, avant que personne eût eu le temps ou le courage de répondre : « *Que le Seigneur* » *reçoive de vos mains ce Sacrifice, pour l'hon-* » *neur et la gloire de son nom et notre propre* » *utilité ;* » un chef saxon, poussant son cheval au galop à travers les chrétiens, en brandissant sa lance, alla droit à l'Evêque, et le frappa au cœur.

Le Saint tomba à genoux, puis il s'affaissa sur lui-même, et tandis que son sang couvrait les marches de l'autel, le sang des chrétiens qui avaient cherché un refuge près de lui, inondait le pavé de l'église, jonché de leurs cadavres.

Le Seigneur, à défaut de la Victime sainte, agréait le double sacrifice du pasteur et de son troupeau.

Un hagiographe rapporte, avec une poésie dont le sens n'est pas douteux, que la dernière prière du Martyr fut pour les Bretons, qu'il avait tant aimés, et loin desquels il expirait. Baigné dans son sang, dit-il, et les yeux tournés vers le ciel, le saint Evêque parla ainsi, au moment de rendre l'esprit :

«Seigneur tout-puissant, roi invisible, Jésus-Christ Sauveur, accorde-moi une grâce : protège les chrétiens de mon pays ! Que leurs arbres portent toujours des fruits, que leurs champs donnent toujours du blé ; comble-les de biens de tous genres, mais surtout fais-leur miséricorde, afin qu'après m'avoir honoré sur la terre, ils te glorifient dans le ciel pendant l'éternité. »

Et voilà qu'une voix, descendue d'un nuage d'argent, répondit : « Kadok, bon serviteur, monte vers le royaume de mon Père ; je t'accorde avec joie ta demande. En vérité, je te le dis, quiconque sera dans la tristesse, et, se souvenant de toi, m'invoquera en ton nom, sera délivré de ses peines. »

Vœu touchant d'un cœur dont le dernier battement fut pour son pays ! Des fruits et du blé pour le corps ; de l'indulgence pour les âmes, et, par surcroît, la joie, toujours la joie au lieu des pleurs, pour prix du souvenir fidèle !

XVII.

Orphée des temps nouveaux, plus réel que l'antique Orphée, non moins poétique, et plus digne d'admiration, aussi supérieur au type idéal des auteurs classiques que le Christianisme l'est aux cultes païens, le barde civilisateur des Cambriens-Bretons n'aurait-il pas mérité d'avoir un chantre comme Virgile ou Dante, au lieu d'un simple légendaire ?

Il y a environ huit siècles et demi, un personnage considérable d'Armorique appelé Rudalt, fils d'Orscand, évêque de Vannes, exprimait des regrets plus sérieux encore que les miens :

« Nous ne savons, avec certitude, de Kadok, cet homme fameux par ses bonnes œuvres et sa piété, que ce que nous avons entendu raconter à de vénérables vieillards qui demeurent aux environs de son île, et ce que nous révèlent les signes éclatants que Dieu

opère chaque jour par son entremise ; mais ces signes et ces récits nous font assez voir combien ses mérites étaient grands. Quant à son histoire écrite, ajoute Rudalt, — et l'observation ne manque pas d'importance, — nous ne la possédons plus. Un prêtre nommé Juduarn, quittant notre pays, emporta autrefois secrètement, de l'autre côté de la Vilaine, le petit livre qui la contenait, avec un écrit du Saint, et il mourut sans nous l'avoir restitué.»

Il n'est pas probable que la Vie de Kadok récemment imprimée, d'après des manuscrits très-anciens conservés en Angleterre, soit celle dont Rudalt déplorait la disparution : elle serait plutôt le résumé des traditions armoricaines auxquelles il fait allusion, et des pieux souvenirs monastiques de Lancarvan.

Dans cette abbaye, gouvernée et restaurée par Elli, disciple bien-aimé de Kadok, furent portées, à la fin des persécutions, les reliques du bienheureux Martyr, et ses compatriotes lui durent tant de bienfaits miraculeux, dit un légendaire, que lui seul pourrait les compter en revenant à la vie.

Je l'aime surtout quand il défend les Cambriens du haut du ciel, comme il les défendait

du haut de son siège abbatial ; quand il brise leurs fers, qu'on les voit suspendre à son autel ; quand il conseille à ses disciples la reconnaissance envers Dieu, l'union, la paix, le chant continuel des cantiques qu'il chantait avec eux, et, par-dessus tout, la gaîté, cette fleur des premiers chrétiens, trop rare parmi les derniers. J'aime jusqu'à la joie qu'il verse au cœur des chasseurs cambriens, lui, le franc chasseur d'autrefois.

Comme le roi Morgan chassait au bord d'un fleuve du pays qui a pris son nom, une sarcelle s'envola, sur laquelle le roi lâcha le faucon qu'il tenait au poing ; et sarcelle et faucon, l'un poursuivant l'autre, de traverser le fleuve à tire-d'aile. Mais voilà qu'un aigle, accourant des bords de la mer, fondit sur le faucon ; ce que voyant, le roi penchait la tête grandement attristé, quand un de ses plus jeunes écuyers, appelé Gwengarz, s'élançant dans le fleuve, armé du bouclier, de l'épée et de la lance, arracha le faucon des serres de l'aigle, et le rapporta tout joyeux, avec la sarcelle, à Morgan. Le prince ne fut pas peu réjoui lui-même d'un pareil acte de courage, et, pour récompenser le jeune homme d'avoir

sauvé l'oiseau royal, il lui fit présent d'un village. Mais l'écuyer, quoique l'histoire n'en dise rien, savait bien à qui il devait sa victoire sur l'aigle et la joie de son cœur. Arrivé sur les terres de saint Kadok, il dit au roi : « Avec votre permission, j'offre à Dieu et à saint Kadok, pour le repos de mon âme et de la vôtre, ô roi Morgan, la rente du village que vous m'avez donné, et je paierai annuellement, à l'église de Lancarvan, douze muids de bière, un septier de miel et la quantité de chair et de pains qui complètent la redevance. » Le roi approuva la donation, et, en présence de six clercs et de six laïques de Lancarvan, il en fit dresser l'acte authentique, que termine cette formule d'usage, où le doux saint Kadok eût sans doute rayé la seconde partie : « Quiconque maintiendra cette donation soit béni ! quiconque, au contraire, la violera soit maudit par Dieu et Kadok ! »

Toujours échange de gracieux bienfaits et de reconnaissance entre le Saint et ses compatriotes cambriens !

Les procédés, de part et d'autre, étaient les mêmes en Armorique. Si dévoué envers ses hôtes, pendant son exil sur leur terre, saint

Kadok pouvait-il les oublier, rendu dans la Patrie céleste ? Les cartulaires armoricains répondent à ceux du pays de Galles : c'est là surtout qu'on voit combien « il est plus facile à Dieu de donner, qu'à l'homme de demander ; » c'est là que les miracles de la reconnaissance égalent ceux du dévouement.

Après un des signes éclatants opérés en Armorique par l'entremise de Kadok, selon le témoignage de Rudalt, le chef vannetais offre au Saint un village situé à l'embouchure de la rivière d'Ektel, une portion d'une villa romaine, des champs, des prés et des jardins, avec mention expresse, dans l'acte, et sans doute formellement exigée, du nom de sa femme Orgwenn, et de ses neuf fils, Aldroen, Morvan, Orskand, Albald, Juthael, Harskoet, Kadoret, Killaé et Katgwallon, « qui, eux aussi, ont » fait et approuvé et attesté la donation pater- » nelle *avec enthousiasme*, » est-il dit, et qui méritent bien qu'on les nomme dans une histoire de saint Kadok.

L'enthousiasme ne s'était pas refroidi en Armorique au bout de trois cent cinquante ans : le barde, le moine, le docteur, le sage de la nation cambrienne voyait les chevaliers bre-

tons replacer dans ses vieilles mains la vaillante épée de sa jeunesse, et s'agenouiller devant son image avec une ferveur belliqueuse.

Des étrangers de la race de ceux qui, après l'avoir chassé de son pays, avaient fini par le martyriser, ravageaient la Bretagne; ils poussaient devant eux, enchaînés deux par deux, trois par trois, dit un contemporain, les pauvres paysans bretons, comme des bœufs qu'on mène au marché; ce chant retentissait des forêts à la mer :

« Le mois de Mars, avec ses marteaux, vient frapper à nos portes; les bois sont courbés par la pluie qui tombe à torrents, et les toits craquent sous la grêle.

» Mais ce ne sont pas les seuls marteaux de Mars qui frappent à nos portes; ce n'est pas la grêle seulement qui fait craquer nos toits;

» Ce n'est pas seulement la grêle, ce n'est pas la pluie tombant à torrents qui frappe; pires que les vents et la pluie, ce sont les Anglais maudits! »

Les chevaliers qui chantaient ainsi en allant combattre, entrèrent dans une chapelle de saint Kadok, et là, en sa présence, ils poursuivirent de cette manière :

« Seigneur saint Kadok, notre patron, donnez-nous force et courage, afin qu'aujourd'hui nous vainquions les ennemis de la Bretagne.

» Si nous revenons du combat, nous vous ferons présent d'une ceinture, et d'une cotte d'or, et d'une épée, et d'un manteau bleu comme le ciel ;

» Et tout le monde dira, en vous regardant, ô seigneur saint Kadok béni : « au Paradis » comme sur terre, saint Kadok n'a pas son » pareil ! »

Vainqueurs dans ce combat fameux où Beaumanoir buvait son sang, les chevaliers bretons acquittèrent fidèlement leur vœu :

« Il n'eût pas été l'ami des Bretons, celui qui n'eût point poussé des cris de joie en voyant revenir nos guerriers, des fleurs de genêt à leurs casques ;

» Il n'eût pas été l'ami des Bretons ni des Saints de Bretagne non plus, celui qui n'eût pas béni saint Kadok, patron des guerriers du pays ;

» Celui qui n'eût point admiré, qui n'eût point applaudi, qui n'eût point béni, et qui n'eût point chanté : « Au Paradis comme sur » terre, saint Kadok n'a pas son pareil ! »

Naïve et pieuse expression de la reconnaissance populaire, qui appelle ennemi de Dieu et de la patrie quiconque ne bénit par le Saint national, et ne le proclame pas le plus grand des héros de la terre et du Ciel !

XVIII.

La reconnaissance demeure au cœur de la race celtique comme le coin d'acier au cœur du chêne : le temps peut abattre le chêne, mais n'en peut arracher le fer. Il en sera ce que Dieu voudra de cette noble race qui a donné au monde et au Ciel tant d'âmes héroïques; mais aussi longtemps qu'elle vivra, vivront dans sa mémoire les souvenirs de ceux qui ont usé leur vie à la servir, et qui la protègent toujours.

Le retour de l'automne, et la cueillette du raisin sur quelques plages du Morbihan ; la cueillette des pommes en Cornouaille, ramènent tous les ans, dans ces deux pays, la fête du Saint cambrien qui, voilà plus de treize cents ans, se détacha de la vie comme le fruit mûr se détache de l'arbre en automne. Toutes ses chapelles s'ouvrent à la joie ; les pèlerins y accourent en chantant, et les offrandes y abondent : du blé, du lin, de la cire, du miel,

tous les présents que fait l'été, couronnés par les dons du cœur. Mais c'est principalement vers la petite île du Saint qu'affluent les pèlerins bretons : les bateaux ne suffisent pas pour les y conduire des autres îles de Cornouaille et du Morbihan. Le pont est trop étroit pour la foule qui l'envahit ; l'église surtout trop petite pour la contenir, et le *plat-site*, planté de chênes qui l'ombrage, se convertit en une autre église. Que dis-je ? c'est l'île entière qui devient le temple du Saint, quand, mître en tête et crosse en main, porté sur les épaules de quatre matelots morbihanais, précédé par son vieux drapeau et sa croix d'argent rayonnante, suivi par un petit navire, souvenir de celui qui le conduisit en Armorique, il fait le tour de ses domaines, au son des cloches, au chant des cantiques et au tressaillement des vagues, bénissant les vergers et les jardins qu'il cultiva lui-même, et qu'il a tant de fois bénis. Agenouillés sur son passage, les femmes, les enfants, les vieillards implorent sa bénédiction, tandis que dans l'intérieur de la chapelle, presque déserte un moment, quelque pauvre soldat breton de notre armée française, revenu perclus de la guerre d'Orient, se fait coucher sur le lit

de pierre où dormait le soldat du Christ, pose la tête sur l'oreiller de granit où il posait la tête, le cœur à l'endroit où battait le cœur de l'ami des guerriers de Bretagne, et demande au saint Evêque martyr la guérison, s'il plaît à Dieu, ou « la patience dans la douleur pour mériter le Paradis. »

TROISIÈME PARTIE.

LA LÉGENDE

DE SAINT HERVÉ,

PATRON DES CHANTEURS POPULAIRES
DE BRETAGNE.

SAINT HERVÉ.

I.

C'était l'usage des rois franks d'avoir à leur cour un grand nombre de poëtes et de musiciens ; ils les faisaient souvent venir des pays étrangers, et prenaient un plaisir mêlé d'orgueil barbare à les entendre chanter, en leur honneur, des vers qu'ils ne comprenaient pas toujours. On voyait autour d'eux des Italiens, des Grecs même, et jusqu'à des Bretons qui, unissant leurs voix discordantes à celles des chanteurs de race germanique, flattaient à qui

mieux mieux les oreilles peu difficiles des princes mérovingiens. Accueilli dans leur palais, après avoir été chassé de son pays par les Lombards, l'italien Fortunat nous a conservé le souvenir de ces concerts étranges où, la lyre à la main, il faisait sa partie, tandis que « le Barbare, dit-il, jouait de la harpe, le Grec de l'instrument d'Homère, et le Breton de la rote celtique. »

La rote avait le même destin que la lyre : elle cherchait en Gaule un asile contre les envahisseurs de l'île de Bretagne, dont on pouvait dire, avec autant de vérité que le poëte italien des conquérants de son pays, qu'ils ne faisaient « aucune différence entre le cri de l'oie et le chant du cygne. » Les rois mérovingiens se piquaient d'avoir plus d'oreille et de goût.

Parmi les Bretons réfugiés près d'eux, et qui continuaient à jouer en Gaule à peu près le même rôle que dans les demeures de leurs chefs nationaux, il y avait un jeune homme appelé Hyvarnion. Ce nom, qui témoignait de la droiture de son jugement, lui avait été donné, dans son pays, à l'occasion que voici : Il était à l'école, où on ne l'appelait que le *Petit*

Savant, et il avait pour maître ce Sage de la nation bretonne, à la fois moine et barde, auquel est consacré le récit précédent. Or, le maître disputait un jour, à la manière des druides et des anciens rhéteurs latins d'Albion, avec son écolier, et le sujet de la dispute était celui-ci : « Quelles sont les dix-huit plus belles vertus morales ? » Kadok en indiqua dix-huit, mais il omit à dessein les principales, voulant laisser à son élève le plaisir de les trouver lui-même.

« Pour moi, dit l'écolier, je crois qu'il possède les dix-huit vertus par excellence,

» Celui qui est fort dans les tribulations et dans les épreuves;

» Doux au milieu de la souffrance;

» Energique dans l'exécution;

» Modeste dans la gloire et la prospérité;

» Humble dans sa conduite;

» Persévérant dans ses bonnes résolutions;

» Opiniâtre dans le travail et les difficultés;

» Avide de s'instruire;

» Généreux en paroles, en effets, en pensées;

» Conciliateur dans les querelles;

» Gracieux dans ses manières et affable dans sa maison;

» En bonne intelligence avec ses voisins,

» Chaste de corps comme d'esprit;

» Equitable en paroles et en actions;

» Réglé dans ses mœurs;

» Mais, par-dessus tout, charitable envers les pauvres et les affligés.

— A toi le prix ! s'écria Kadok, tu as mieux parlé que moi.

— Non pas, répartit le *Petit Savant*, non pas; j'ai voulu l'emporter sur toi, et toi, tu as fait preuve d'humilité; tu es donc le plus sage, et c'est à toi la palme. »

Ce jugement porta bonheur au jeune écolier. Il lui valut le beau nom de Hyvarnion ou *juge équitable*, sous lequel on le désigna depuis, et sous lequel nous le présentent les légendes armoricaines.

II.

Une fois passé sur le continent, Hyvarnion ne fut plus qu'un souvenir vague dans la mémoire des insulaires. Ses compatriotes ne surent plus grand'chose de son histoire; on pourrait même croire qu'ils l'avaient oubliée, si un poëte cambrien ne lui avait consacré trois vers. Rappelant les paroles mémorables des grands hommes de sa nation :

« As-tu entendu, dit-il, ce que chantait le *Petit Savant*, assis à table avec les bardes ?

» L'homme au cœur pur a le front joyeux. »

La table dont il est ici question est celle du roi frank Childebert. Hyvarnion s'y assit pendant quatre années, probablement de l'an 513 à l'an 517. Au milieu des débauches et des scandales de cette cour barbare, il parut calme et serein de conscience et de visage, et, comme l'enfant dans la fournaise, il chanta. Ses chants et ses vers le rendirent agréable au roi. A une

grande facilité pour parler plusieurs langues, il joignait, dit son plus ancien historien, un rare talent pour composer, sur des sujets d'imagination, des poëmes rimés qu'il chantait sur des airs nouveaux de son invention. Mais le barde, à ce que prétend un autre hagiographe charitable, aurait mérité « encore plus l'estime du roi par ses vertus que par ses talents. » Quoi qu'il en soit de l'estime de l'assassin des fils de Chlodomir pour les vertus de son poëte de cour, Childebert se montra aussi généreux envers lui que l'étaient les chefs insulaires envers leurs bardes domestiques. Mais ni les étoffes précieuses, ni l'or, ni les coupes de corne remplies de bière jusqu'au bord, ces trois dons les plus chers aux bardes, ne purent fixer à la cour de Paris le jeune homme aux yeux duquel la pureté de l'esprit et du corps, la règle des mœurs et la justice, étaient les plus belles vertus.

Sous prétexte de retourner dans son pays, où une victoire éclatante et décisive d'Arthur sur les Saxons ramenait, disait-on, la sécurité, il demanda au roi la permission de le quitter. Il partit comblé de présents, porteur même d'une lettre pour le Kon-Mor ou grand chef qui gou-

vernait l'Armorique au nom de Childebert, par laquelle le roi ordonnait de mettre un navire au service du barde breton.

Hyvarnion était depuis trois jours à la cour de l'officier frank, et le navire qui devait le reconduire dans l'île de Bretagne s'apprêtait à mettre à la voile, quand trois songes, suite d'une rencontre qu'il avait faite probablement dès son arrivée en Armorique, l'empêchèrent de s'embarquer. Une jeune orpheline du pays de Léon, aussi remarquable par sa beauté que par son talent pour la poésie et la musique, se montra à lui pendant son sommeil : assise au bord d'une fontaine, elle chantait ; elle chantait d'une voix si douce, que son cœur en fut pénétré. Un peu troublé à son réveil, il chassa ce dangereux et trop charmant souvenir; mais, la nuit suivante, la même jeune fille, plus belle encore, si c'est possible, et chantant encore mieux que la veille, lui apparut une seconde fois. « Alors, dit un auteur, il craignit sérieu- » sement qu'il n'y eût là quelque astuce et ma- » lice de l'esprit de fornication, » et, la nuit venue, il pria le Seigneur de le délivrer de ce songe s'il ne venait pas de lui : « Si, au contraire, c'est vous qui me l'envoyez, dit-il, faites-

moi connaître clairement ce que vous voulez que je fasse. »

Et il se mit au lit. Mais voilà qu'à peine endormi, il eut un troisième songe. Il vit entrer dans sa chambre un jeune homme environné de lumière qui lui parla ainsi : « Ne craignez pas de prendre pour femme celle que vous avez vue assise au bord de la fontaine, et que vous y reverrez encore. Comme vous, elle est chaste et pure, et Dieu bénira votre amour. »

L'officier frank, à qui le barde raconta son rêve, voulut sans doute être agréable au *recommandé* du roi, et se chargea de réaliser la prédiction. Il proposa donc au jeune homme une partie de chasse où il devait, disait-il, lui faire rencontrer certain lièvre merveilleux appelé le *lièvre d'argent*, mais dans le dessein secret de lui ménager une entrevue avec la jeune fille du songe. Son espoir ne fut pas trompé. Comme ils entraient dans la forêt où gîtait le prétendu lièvre d'argent, ils entendirent une voix qui chantait au loin avec un charme inexprimable. Le jeune homme tressaillit, et retint son cheval par la bride : « J'entends, dit-il, chanter la voix que j'entendis la nuit dernière. »

Sans répondre un mot, l'officier royal le conduisit vers le point de la forêt d'où partait la voix, et, suivant un sentier qui serpentait le long d'un ruisseau, ils arrivèrent à une source près de laquelle une jeune fille s'occupait à cueillir des simples.

« La jeune fille était près de la fontaine, dit un poëte ; sa robe était blanche et rose son visage.

» Si blanche sa robe, si rose son visage, qu'elle semblait une fleur d'églantine sortant de la neige.

» Et elle ne faisait que chanter : — « Quoique je ne sois, hélas ! qu'une pauvres iris du bord de l'eau, c'est moi qu'on nomme la *Petite Reine.* »

» Le seigneur comte dit à la jeune fille en s'approchant : — « Je te salue, *petite Reine de la Fontaine.* Comme tu chantes gaiement et comme tu es blanche !

» Comme tu es blanche et comme tu chantes gaiement ! quelles fleurs cueilles-tu donc là ?

» — Je ne suis pas blanche, je ne chante pas gaiement, ce ne sont pas des fleurs que je cueille ;

» Ce ne sont pas des fleurs que je cueille,

mais deux ou trois espèces de plantes salutaires :

» L'une est bonne pour les gens tristes; pour les aveugles l'autre est bonne ; et, si je puis trouver la troisième, celle-là guérit de la mort.

» — Petite reine, je t'en supplie, donne-moi la première de ces plantes.

» — Sauf votre grâce, seigneur, je ne la donnerai qu'à celui que j'épouserai.

» — Tu l'as donnée ! donne-la donc, s'écria l'officier royal; tu l'as donnée à ce jeune homme qui est justement venu ici pour te demander en mariage. »

Et la *petite Reine de la Fontaine* donna au barde, en gage de sa foi, la plante qui produit la gaieté.

Si l'on en croit la légende, c'est même dans cette bonne pensée que Rivanone, comme elle l'appelle, serait allée à la fontaine, car elle avait fait un rêve, elle aussi, la nuit précédente, un rêve tout semblable à celui du barde : elle l'avoua elle-même; et, quand elle ne l'eût pas avoué, on le devinerait : « Ceux qui aiment, dit Virgile, n'ont-ils pas des songes ? » Voyant donc là une preuve certaine de la volonté du ciel, le comte frank fit venir le frère

de Rivanone, chef léonnais, dans le manoir duquel la jeune fille vivait depuis la mort de son père et de sa mère; et, après lui avoir raconté ce qui s'était passé, il lui demanda sa sœur en mariage pour le favori du roi.

Ainsi fut conclue cette union si bien assortie, et les noces furent célébrées à la cour même du comte frank.

La tradition les a décrites d'une manière presque épique. Les petits comme les grands, les pauvres aussi bien que les riches, furent conviés à la fête; gens d'église et gens de guerre, gens de justice comme gens de rien, y arrivèrent de tous côtés. Ni le vin ni la bière, versés par tonneaux, ne manquèrent aux convives. Deux cents porcs furent immolés et deux cents taureaux gras, deux cents génisses et cent chevreuils, deux cents buffles, cent noirs, cent blancs, et leurs peaux partagées entre les invités. Cent robes de laines blanches furent données aux prêtres, cent colliers d'or aux guerriers vaillants, des manteaux bleus sans nombre aux dames. Les pauvres eurent aussi leur part: il y eut pour eux cent habits neufs: on ne pouvait moins bien les traiter au mariage d'un poëte qui plaçait les devoirs envers

eux à la tête des plus belles vertus. Mais, afin de l'honorer dignement lui-même, afin de fêter comme il convenait l'union de la muse armoricaine avec le génie des bardes insulaires, cent musiciens ne parurent pas de trop, cent musiciens qui, du haut de leurs siéges, jouèrent dans la cour du comte pendant quinze jours. Pour achever cette description par un trait destiné à mettre le comble à la gloire des deux époux, on assure que le roi des bardes du sixième siècle, que le fameux Merzin célébra le mariage.

Quoi qu'il en soit d'un honneur qu'une autre tradition populaire paraît revendiquer, avec plus de raison, pour les héros d'une autre légende du même siècle, la noce une fois finie, la nouvelle mariée, accompagnée par une suite nombreuse, fut reconduite avec son époux au manoir de son frère; et, si les coutumes armoricaines de nos jours existaient déjà à cette époque, les ménétriers de la noce firent entendre sur son passage un air tendre et mélancolique, nommé l'air du soir de la fête, qui amène toujours des larmes au bord de la paupière de la nouvelle mariée :

« Que Dieu console le cœur inconsolé, le

cœur de la jeune fille dans cette première nuit des noces ! »

On rapporte que Rivanone répandit aussi quelques larmes à travers sa joie. Ne disait-elle pas pour jamais adieu à ses douces et naïves croyances de jeune fille qui s'envolaient ? à sa chère fontaine au bord de laquelle les fées, ses compagnes, dansaient la nuit en robes blanches, avec des fleurs dans les cheveux, en l'honneur de la nouvelle lune ? à ces danses gracieuses qu'elle menait peut-être elle-même et à ses chansons dans les bois ? à ses plantes salutaires, moins brillantes, mais plus utiles et plus durables que les fleurs ? à l'herbe qui produit l'union des cœurs et donne la joie, quand, trempée dans l'eau des fontaines par une vierge, elle a été secouée sur le front de l'homme qu'elle veut prendre pour époux ? à la fleur d'or qui répand la lumière et qui, en ouvrant les yeux du corps et de l'esprit, ouvre l'intelligence aux choses de l'avenir ? enfin, ne devait-elle pas renoncer à chercher la plante appelée l'*herbe de la mort*, qu'on eût mieux nommée l'*herbe de la vie*, parce qu'on ne mourait pas quand une fois on l'avait trouvée ?

Mais non ! « Que Dieu console le cœur in-

consolé, le cœur de la jeune fille, la première nuit de ses noces ! » La source de la fontaine ne cessera pas de couler; les apparitions charmantes ne déserteront pas ses bords : on y verra toujours la nuit glisser une ombre lumineuse dont la lune ne sera plus qu'une imparfaite image, l'ombre de cette Vierge Immaculée que les druides semblent avoir prophétisée en lui élevant un autel sous le nom de la *Vierge mère*, et les blanches fées d'Armorique, moins blanches et moins pures qu'elle, s'inclinant devant leur patronne, chanteront : *Ave, Maria!*

Aucune plante aussi ne se flétrira, ni la verveine qui donne la joie, car c'est du pied de la croix de Jésus-Christ qu'elle poussera désormais, c'est à lui qu'elle devra sa vertu, et elle s'appellera l'*herbe de la croix;* ni le sélage qui donne la lumière, car c'est à l'auréole des Saints qu'il empruntera ses rayons, et, pour le découvrir, il faudra être un saint; ni surtout l'herbe de la vie, car il l'a découverte, il l'a léguée à ses disciples, Celui qui a dit : « Je suis la vie. Quiconque croit en moi ne meurt pas. »

Et, pas plus que la source vive qui nourrit les herbes des prés ne tarira l'inspiration qui

entretient les produits de l'esprit : l'esprit ne sera point étouffé, il sera purifié ; et, un moment courbée sous les regrets, comme une rose sous la pluie, la muse druidique transformée se relèvera chrétienne.

Rivanone aussi se releva : « Dieu avait consolé le cœur inconsolable, le cœur de la jeune fille, la première nuit de ses noces. »

III.

Dieu console à sa manière : il bénit de même. Trois ans après leur mariage, Rivanone et Hyvarnion berçaient un enfant qui pleurait et qu'ils s'efforçaient d'endormir par leurs chansons. Or, cet enfant était aveugle ; et, en mémoire de leur chagrin, ils l'avaient nommé *C'huerv,* ou Hervé, c'est-à-dire *amer* ou *amertume.*

Mais si sa mère n'essaya pas sur ses yeux la vertu mieux appréciée de l'herbe qui devait guérir les aveugles, si elle demanda à sa foi de chrétienne des remèdes plus sûrs pour éclairer son fils, elle retrouva du moins, au pied de la croix, l'herbe qui adoucit l'amertume, et son mari lui-même se rappela sans doute ce qu'il disait dans son enfance, que l'une des plus belles vertus est « la force dans les épreuves et les tribulations. »

Deux ans après, cette force était encore plus nécessaire autour du berceau de l'aveugle ; une seule main le berçait, une seule voix y chantait : l'autre voix chantait dans le ciel. Le père avait déjà trouvé la vraie plante qui donne la vie.

Avec la mort, la misère entra dans la maison du barde, misère d'autant plus cruelle, qu'on n'y avait jamais connu que la prospérité : c'est toujours ainsi qu'elle entre chez ceux qui vivent de la poésie. Heureusement, la Providence est une voisine plus charitable que la fourmi de la fable : elle ne manqua pas à la veuve du barde ami des pauvres et des affligés. Ce ne fut ni du palais du comte frank, indifférent désormais au malheur d'une famille que son maître avait oubliée, ni du manoir du frère de Rivanone, qu'elle ne charmait plus de ses chants, que lui vint l'assistance : elle lui vint de ce berceau mouillé de pleurs où dormait un pauvre orphelin. C'est toujours d'un berceau que Dieu fait sortir le salut.

« Un jour l'orphelin disait à sa mère malade, en la serrant dans ses petits bras : « — Ma chère petite mère, si vous m'aimez, vous me laisserez aller à l'église ;

» Car voilà que j'ai sept ans accomplis, et à l'église je ne suis pas encore allé.

» — Hélas ! mon cher enfant, je ne puis vous y conduire, quand je suis sur mon lit malade ;

» Quand je suis malade d'une maladie qui dure depuis si longtemps que je serai forcée d'aller demander l'aumône.

» — Demander l'aumône, ma mère, vous n'irez point ; j'irai pour vous, si vous le permettez.

» J'irai avec quelqu'un qui me conduira, et, en marchant, je chanterai ;

» Je chanterai vos beaux cantiques, et les cœurs seront attendris. »

» Et il partit afin de chercher à manger pour sa mère qui ne pouvait pas marcher.

» Or, il eût été dur, le cœur qui n'eût point été ému sur le chemin de l'église, quel qu'il fût,

» En voyant le petit aveugle de sept ans, sans autre guide que son chien blanc ;

» En l'entendant chanter, grelottant, battu par le vent et par la pluie, sans chaussures à ses petits pieds, et ses dents claquant par le froid. »

C'était la fête de tous les Saints, comme le remarque la légende ; la fête des Morts la suit,

et se prolonge durant la seconde nuit de ce mois que les Bretons ont nommé le *mois noir*. Après avoir fêté les Bienheureux, chacun vient prier dans le cimetière sur la tombe de ses parents, remplir d'eau bénite le creux de leur pierre, où, selon les localités, y faire des libations de lait. On dit que cette nuit les âmes du Purgatoire volent dans l'air aussi pressées que les herbes dans la prairie, qu'elles tourbillonnent avec les feuilles que le vent roule dans les campagnes, et que leurs voix se mêlent aux soupirs de la nature en deuil. Or, vers minuit, ces voix confuses deviennent de plus en plus distinctes, et, à la porte de chaque chaumière, on entend ce cantique lugubre :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, salut à vous, gens de cette maison, nous venons vous demander des prières.

» Bonnes gens, ne soyez pas surpris si nous sommes venus à votre porte : c'est Jésus qui nous envoie pour vous éveiller si vous dormez.

» S'il est encore de la pitié dans le monde, au nom de Dieu, secourez-nous.

» Frères, parents, amis, au nom de Dieu, écoutez-nous ; au nom de Dieu, priez, priez ; car les enfants ne prient pas. Ceux que nous

avons nourris nous ont depuis longtemps oubliés ; ceux que nous avons aimés nous ont sans pitié délaissés. »

Pauvres âmes en peine, elles aussi, errantes comme celle des morts, des bandes de chanteurs mendiants s'en vont par les bois et les grèves, au son des glas funèbres, prêtant ainsi leurs voix aux malheureux de l'autre monde.

L'orphelin aveugle, qui du lit de sa mère malade venait d'aller s'agenouiller sur la couche de son père mort, commença dans leur compagnie son apprentissage de chanteur, et s'il fallait croire, comme on le prétend, que le *Chant des Ames*, tel qu'il nous est parvenu, fût composé par un pieux chanteur aveugle, sous l'inspiration de son père qu'il aurait délivré de peine, l'aveugle serait Hervé, et l'inspirateur Hyvarnion.

L'impression que le saint enfant produisit sur les hommes de son temps a plus de fondement ; elle a laissé des traces dans l'imagination populaire, qui l'a traduite en récits touchants :

« Le soir des Morts, bien avant dans la nuit, l'enfant revenait vers sa mère, après sa tournée ;

» Et il était bien fatigué, si fatigué, qu'il ne

pouvait tenir sur ses pieds, tant la route était glissante sous la pluie glacée ;

» Si fatigué qu'il tomba sur la bouche, et sa bouche vomit du sang, du sang avec des dents brisées. »

Or, les dents brisées de l'enfant ne donnèrent pas naissance à des guerriers furieux, comme celles du dragon de la Fable : elles se changèrent en diamants qui brillèrent au loin dans la nuit.

Tel est le langage de la tradition ; pouvait-elle mieux peindre les chants déchirants du fils d'Hyvarnion, ces chants d'une muse chrétienne qui éclairaient des ténèbres non moins épaisses que celles de la nuit des Morts ?

Mais ces ténèbres ne devaient pas se dissiper instantanément : la résistance opposée au christianisme par les restes du paganisme armoricain n'est pas moins nettement indiquée dans les souvenirs traditionnels que l'action et l'influence du petit chanteur chrétien.

Comme il passait par le carrefour d'un village dont les habitants ont conservé jusqu'à ce jour l'injurieux sobriquet de *Paganiz*, c'est-à-dire païens, il tomba au milieu d'une ronde de petits paysans, lesquels, interrompant leur

danse, se mirent à le poursuivre de huées et à lui jeter de la boue en criant : « Où vas-tu, aveugle, aveugle ! où vas-tu, braillard d'aveugle ? »

«—Je vais hors de ce canton, puis qu'il le faut, répondit Hervé ; mais maudite soit la race dont vous sortez.» Et, en effet, les petits moqueurs, frappés d'anathème, se remirent à danser, et ils danseront, dit-on, jusqu'à la fin du monde sans se reposer jamais et sans jamais grandir, devenus les frères de ces génies nains qu'adoraient les Armoricains, et dont les paysans bretons craignent encore la puissance.

La nature elle-même, cette grande divinité celtique, se mit du parti des Génies contre Hervé. Tandis que la mère du Saint, en l'envoyant prêcher l'Evangile, pouvait dire avec l'Eglise : « Qu'ils sont beaux, les pieds de celui qu'on voit venir du haut des montagnes ; » la terre de granit où il marchait, refusant de le porter, déchirait ses pieds nus, « et personne, dit la complainte, personne n'essuyait le sang de ses blessures, si ce n'est son chien blanc avec sa langue ; celui-là seul lavait les pieds du Saint et les réchauffait de son haleine. »

Or, comme il avait maudit les esprits mo-

queurs, le Saint maudit aussi le sol de pierre qui voulait arrêter sa marche, et il le rendit plus dur que le fer ; puis, sortant, selon sa promesse, d'un canton dont les rochers étaient tels, assure la légende, que « fer ni acier n'y a jamais pu mordre, » c'est-à-dire dont les habitants étaient des barbares obstinés et incorrigibles, il revint près de la sainte qui l'éclairait et l'inspirait :

« — Ma mère, voilà sept ou huit ans que je cours ce pays, et je n'ai rien pu gagner sur des cœurs durs et cruels.

» Je voudrais être en un lieu solitaire où je n'entendrais que chanter ; où je n'entendrais, chaque jour, ma mère, que les louanges de Dieu.

» — Mon fils, vous voulez être clerc, pour devenir prêtre plus tard. Dieu soit loué ! Il me sera doux de vous entendre dire la messe.

» — Ce n'est pas, ma mère, pour être prêtre ; l'état de prêtre est un grand fardeau, et il effraye mon faible esprit : outre la charge de mon âme, j'aurais celle des autres âmes ; j'aime mieux vivre au fond des bois toute ma vie avec les moines, et être instruit par eux à servir Dieu, pour le faire servir. »

Rivanone se rendit aux vœux de son fils ; le bois qu'elle lui choisit pour retraite était habité par un de ses oncles. Hervé l'alla trouver, tandis qu'elle-même allait demander asile à quelques pieuses filles qui vivaient en communauté dans un autre endroit solitaire, n'ayant de rapport avec le monde que par les malades et les infirmes, dont elles étaient la providence.

IV.

Une ancienne ballade bretonne représente un magicien parcourant les campagnes d'Armorique avant l'aube du jour, en compagnie d'un chien noir. Je ne sais quelle voix chrétienne l'apostrophe : « Où allez-vous si matin, avec votre chien noir ? — Je viens de faire des recherches pour trouver l'œuf rouge, l'œuf rouge du serpent de mer, au bord du rivage, dans le creux du rocher. »

Recherches vaines ! Cet œuf, symbole sacré pour les anciens prêtres gaulois et pour d'autres cultes païens, avait été écrasé avec le serpent des druides : le jour allait paraître et faire fuir le magicien, les ténèbres et le chien noir. Quand Hervé, au contraire, guidé par son chien blanc, se mit en route pour l'ermitage de son oncle, les dernières ombres de la nuit avaient disparu : c'était l'aurore ; et il devait

trouver à l'école chrétienne de plus précieux talismans que l'œuf du serpent druidique.

« Saint Hervé, allant à l'école, dit le poëte auteur de sa vie, le soleil entourait son front d'un cercle de lumières; des colombes chantaient sur sa route, et son chien blanc jappait de joie.

» Arrivé à la porte de l'ermitage, le chien jappa de plus en plus fort, si bien que l'ermite, l'entendant, sortit pour recevoir le fils de sa nièce.

» — Que Dieu bénisse l'orphelin qui vient de bon cœur à mon école, qui vient me trouver pour être fait clerc; ô mon enfant, que ta chevelure soit bénie ! »

Le grand oncle d'Hervé se nommait Gourvoed; comme tant d'autres solitaires, il élevait les enfants d'Armorique. Parmi les grammairiens qu'il leur faisait apprendre par cœur, les écrivains ecclésiastiques indiquent Martianus Capella, l'auteur des *Noces de Mercure et de la Philologie,* dont ils font un moine, disciple des docteurs irlandais, et parmi les objets de l'enseignement, ils indiquent tout spécialement la poésie et le chant. La musique tenait une place assez grande dans les écoles et les goûts de

cet âge, pour qu'un synode, assemblé à Vannes au milieu du vi^e siècle, crût devoir appeler sur ce point l'attention des évêques armoricains, et rédigeât un article sur la nécessité d'adopter, pour toute la province, l'uniformité du chant. En l'introduisant dans les cérémonies chrétiennes, et en lui donnant place dans le chœur du temple, l'Eglise avait montré d'ailleurs l'estime qu'elle avait pour cet art. Hervé s'y perfectionna de plus en plus ; il y devint même tellement habile, observent les hagiographes, « qu'il emportait le prix sur tous ses condisciples. »

Après sept ans d'étude, passés loin de sa mère, il voulut la revoir et puiser dans ses conseils une nouvelle force et de nouvelles lumières. Selon les uns, Gourvoed le conduisit près d'elle ; selon la légende populaire, elle vint elle-même trouver son fils.

Et elle disait en approchant :

« Je vois une procession de moines qui s'avance, et j'entends la voix de mon fils ; il y en aurait mille chantant que je distinguerais celle d'Hervé ; je vois mon fils habillé de gris avec une corde de crin pour ceinture : « Dieu soit avec vous, mon fils, le clerc ! »

« — Dieu soit avec vous, ma mère bien-aimée ! Dieu est bon ! la mère est fidèle à son fils. Venir de si loin pour me voir, quand vous ne pouvez plus marcher !

» — Puisque je suis venue pour vous voir, mon fils, que me demandez-vous ?

» — Je ne vous demande rien, ma mère, que la permission de rester ici, de rester ici pour prier Dieu jour et nuit, afin que nous nous voyions dans le paradis.

» — Au paradis ou aux environs nous nous verrons, mon fils, avec l'aide de Dieu. Quand j'y monterai, vous serez prévenu ; vous entendrez chanter les anges. »

» En effet, continue la légende française, le soir où elle décéda et le lendemain, fut vue par tous les voisins une belle échelle brillante au-dessus de son oratoire, laquelle touchait d'un bout au ciel et par icelle descendaient et montaient les anges, chantant des motets et cantiques très-mélodieux. »

La pieuse femme-poëte qui avait donné à l'Eglise un saint tel qu'Hervé, méritait bien que les anges de Dieu chantassent pour lui faire fête à son heure dernière.

Hervé, conduit par Gourvoed, arriva assez à

temps près du lit de sa mère mourante, sinon pour la voir (il ne devait la voir qu'au ciel), du moins pour recevoir sa bénédiction, et mêler ses cantiques à ceux des pieuses compagnes de Rivanone, véritables chœurs angéliques.

V.

Après la mort de sa mère, Hervé regagna l'ermitage de son oncle; mais Gourvoed, voulant vivre d'une vie encore plus retirée, lui abandonna sa demeure et s'enfonça dans la forêt. Aidé par quelques hommes pieux qui, pour prier et travailler sous sa direction, avaient bâti leurs cabanes autour de la sienne, le Saint continua de tenir l'école de son prédécesseur. Cette école prospéra; et chaque soir on en voyait sortir une foule d'enfants, venus chaque matin de tous les manoirs comme de toutes les chaumières d'alentour, foule aussi bruyante, dit un poëte, qu'un essaim d'abeilles sortant du creux d'un chêne. Le maître, étant aveugle, ne pouvait pas leur enseigner leurs lettres; mais il leur apprenait des cantiques, des maximes en vers, des aphorismes religieux et moraux, sans oublier ces préceptes de pure civilité si nécessaires à des êtres grossiers; et,

en exerçant leur mémoire, il formait leur intelligence et leur cœur ; il polissait leurs mœurs sauvages ; il s'efforçait, enfin, d'en faire des hommes, en courbant leur nature mobile sous le frein de la discipline. Les leçons de la sagesse ne revêtent pas d'autre forme aux temps héroïques : la poésie et la musique, inséparables alors l'une de l'autre, ont toujours été regardées par les anciens comme nécessaires à cultiver, non-seulement pour l'agrément qu'elles procurent, mais pour l'utilité, l'instruction, la civilisation des masses. Hervé, en les prenant pour base de son enseignement, suivait, sans s'en douter, les conseils d'Aristote. On dit qu'Orphée civilisait ainsi les peuples par ses chants. Ceux d'Hésiode nous sont parvenus, et nous offrent de précieux exemples de cette poésie didactique, la première chez tous les peuples. Saint Kadok instruisait de même les jeunes Bretons-Cambriens. Mais s'il nous reste quelques poëmes de saint Hervé, ils sont en bien petit nombre : la plupart ont été composés plutôt d'après son esprit et ses règles que par lui-même. On lui fait honneur de trois aphorismes qui portent bien l'empreinte de la poésie enseignante des moines :

ils roulent sur trois des vertus que ces religieux tâchaient principalement d'inculquer à leurs disciples ignorants, paresseux et indépendants, comme tous les barbares, savoir. l'amour de l'instruction, l'amour du travail et l'amour de la règle, éléments qui font la force des sociétés civilisées.

« Mieux vaut instruire le petit enfant que de lui amasser des richesses. »

Kadok, le maître du père d'Hervé, disait en d'autres termes : « L'instruction vaut mieux que l'or. »

Le second axiôme prêté à saint Hervé est celui-ci : « L'enfant qui est paresseux dans sa jeunesse amasse la misère sur la tête de sa vieillesse. »

Les mariniers bretons ont retenu la troisième maxime dont saint Hervé passe pour l'auteur : « Les paroles d'Hervé sont des paroles sages, disent-ils : « Qui désobéit au gouvernail, à l'écueil obéira. » J'ai aussi vu lui attribuer une chanson morale, très-répandue en Bretagne, où il y a peut-être quelques couplets de lui, mais, en tous cas, bien rajeunis de langage et de style :

« Approchez, mes petits enfants, venez en-

tendre une chanson nouvelle que j'ai composée exprès pour vous ; mettez votre peine afin de la retenir entièrement.

» Quand vous vous éveillez dans votre lit, offrez votre cœur au bon Dieu, faites le signe de la croix, et dites avec foi, espérance et amour,

» Dites : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur, mon corps et mon âme ; faites que je sois un honnête homme ou que je meure avant le temps. »

» Quand vous voyez voler un corbeau, pensez que le démon est aussi noir, aussi méchant ; quand vous voyez une petite colombe blanche voler, pensez que votre ange est aussi doux, aussi blanc.

» Pensez que Dieu vous regarde comme le soleil du haut du ciel ; pensez que Dieu vous fait fleurir comme le soleil les roses sauvages des montagnes.

» Le soir, avant de vous mettre au lit, récitez vos prières ; n'y manquez pas, afin qu'un ange blanc vienne du ciel pour vous garder jusqu'à l'aurore.

» Voilà, chers petits, le vrai moyen de vivre en bons chrétiens ; mettez donc mon chant en pratique, et vous mènerez une sainte vie.»

De telles leçons, où se trouvent effectivement quelques-unes des pratiques qui font l'homme fort, c'est-à-dire le chrétien ; où il y a tant de fraîcheur et de grâce ; où le soleil et les fleurs, les oiseaux et les anges, toutes les plus riantes images, sont réunis à dessein, devaient captiver et charmer ces jeunes barbares. Je ne m'étonne plus si la légende nous assure qu'Hervé apprivoisait les bêtes sauvages ; si elle nous raconte comment un jour il força un larron de renard à lui rapporter, « sans lui causer aucun dommage, » sa poule qu'il lui avait enlevée, et une autre fois un brigand de loup qui avait mangé son âne, — d'autres disent son chien, — à le servir et à le suivre comme un barbet. Ce barbet de nouvelle espèce se voit, dans une foule de bas-reliefs, tenu en laisse par le Saint ; et, comme ailleurs les mères menacent leurs enfants du loup, les mères bretonnes font peur à leurs marmots du *barbet d'Hervé*. On représentait ainsi Orphée suivi par des tigres domptés ; et un autre barde, à demi-païen, que nous avons vu précédemment accompagné d'un chien noir, se peint lui-même quelque part, courant les bois avec un loup qu'il appelle *son cher camarade*. Les poëtes des

temps primitifs passaient pour être en union perpétuelle avec la nature, et pour avoir reconquis le pouvoir, perdu depuis la sortie de l'Eden, de se faire obéir par tous les animaux. On jugeait Hervé doué de la même puissance; mais la poésie et le chant n'étaient que la forme que le chrétien donnait à ses charmes. Sa vraie magie était la prière. Voici celle qu'il chantait quand il était en butte à la ruse ou à la férocité des animaux ou des hommes, et qu'il fit mettre par écrit à ses disciples, selon un de ses biographes :

« O Dieu ! daignez me préserver d'embûches, d'oppression, de mal; du renard, du loup, du démon. »

Pas plus que les hommes et les bêtes sauvages, la nature ne devait résister à la force de sa prière. Troublé dans sa retraite, et surtout dans son humilité, par la vénération un peu bruyante des chefs armoricains qui lui amenaient leurs fils, il s'enfonça dans les bois, comme l'avait fait Gourvoed, cherchant l'ermitage et les conseils de son premier maître. Mais l'herbe et les fougères avaient effacé le sentier qui y conduisait, et toutes les recherches d'Hervé avaient été inutiles, quand il ar-

riva dans une éclaircie de la forêt où un rocher couvert de mousse était posé sur quatre autres pierres : les ruines d'une cabane et d'un oratoire où des blaireaux avaient fait leurs terriers se voyaient alentour ; des ronces, des buissons de houx et d'épines encombraient le terrain. Devant ces ruines, le Saint, frappé d'un secret pressentiment, se prosterna les bras en croix, et cria trois fois : « Au nom de Dieu, rocher, fendez-vous ; au nom de Dieu, terre, ouvre-toi, si vous me cachez ma lumière ! » Son oraison n'était pas terminée, que la terre trembla, les rochers se fendirent, et par cette fente sortit une odeur suave qui lui révéla la sépulture de celui qu'il cherchait.

Si ce récit populaire veut montrer la puissance de saint Hervé sur la nature, il montre encore plus son humilité. Elle s'exhale de la légende comme ces parfums qui s'exhalaient du tombeau de celui qu'il cherchait comme sa lumière.

Je me souviens d'une chanson où une espèce de druidesse assure qu'elle sait un chant qui fait de même trembler la terre ; après un effroyable étalage de science magique, elle finit par dire qu'avec sa *lúmière*, — c'est ainsi

qu'elle appelle son maître, — elle est capable de faire tourner le monde à rebours. Ici, c'est l'orgueil païen qui se vante ; mais une voix du ciel se fait entendre : « Si ce monde est à vous, l'autre appartient à Dieu ! » Et la sorcière est terrassée. Hervé, au contraire, qui est humble et qui prie ; Hervé, qui parle, non pas en son nom, mais au nom de Dieu, est exaucé et exalté. C'est la mise en action, pour la millième fois dans la légende celtique, du mot de l'Evangile : « Les petits seront élevés. »

En avançant en âge, le Saint continua de réaliser cette parole. Nous l'avons vu jusqu'à ce moment aussi glorifié sous ses haillons de chanteur vagabond que sous sa pauvre robe d'instituteur des petits barbares ; nous allons le voir agriculteur, puis architecte ; mais toujours d'autant plus fort, qu'il voudra paraître plus faible aux yeux des hommes, toujours d'autant plus grand, qu'il voudra rester plus petit.

Les lumières qu'Hervé était allé demander à son ancien maître, il les reçut de son évêque, homme saint et savant venu de l'île de Bretagne au pays de Léon. L'évêque, le jugeant digne d'être fait prêtre, voulut lui conférer le

caractère ecclésiastique ; mais l'ermite, qui, dès son enfance, s'estimait indigne de cette grande charge, persista dans ses sentiments d'humilité, et il ne consentit qu'à être promu aux derniers ordres, à ceux qu'on appelle les Ordres Mineurs. On peut croire que son évêque l'engagea à fixer définitivement sa demeure quelque part avec ses disciples, et à donner aux Armoricains l'exemple de la vie sédentaire, du travail manuel, de la culture des terres et de la construction, toutes choses qui sont les bases de toute société, et que les barbares aiment peu ; car il se mit aussitôt à la recherche d'un lieu où il pût établir une petite colonie.

VI.

A peu près un demi-siècle auparavant, un autre barde, aveugle aussi et les cheveux blanchis par l'âge, allait en Armorique de canton en canton, assis sur un petit cheval des montagnes qu'un enfant menait par la bride. Il cherchait, comme Hervé, un champ à cultiver et dans lequel il pût bâtir. Sachant quelles herbes produit la bonne terre et quelles herbes donne la mauvaise, il demandait de temps en temps à son guide :

— Vois-tu verdir le trèfle ?

Et toujours l'enfant répondait :

— Je ne vois que la digitale fleurir.

Car, à cette époque, l'Armorique était une contrée sauvage.

— Alors, allons plus loin, reprenait le vieillard.

Et le petit cheval poursuivait sa route. Enfin, l'enfant s'écria :

— Mon père, je vois fleurir le trèfle.

Et il s'arrêta. Le vieillard descendit, et, s'asseyant sur une pierre, au soleil, il se mit à chanter les travaux des champs et leur culture pour les différentes saisons. Ce barde agriculteur était revêtu d'un caractère vénéré chez les anciens Bretons. On le regardait comme un pilier de l'existence sociale ; mais son cœur, ouvert au culte de la nature, était fermé à l'amour de l'humanité. Il avait soif du sang des prêtres chrétiens et des moines, et il l'eût offert avec joie en sacrifice à la terre. Aux plus sages leçons d'agriculture, il mêlait des prédictions féroces : « Les hommes du Christ seront traqués ; ils seront hués comme des bêtes fauves ; ils mourront tous par bandes et par bataillons sur la montagne. La roue du moulin moudra menu : le sang des moines servira d'eau. »

Or, à peine soixante ans s'étaient écoulés, et ces mêmes moines, que le barde maudissait comme usurpateurs de la harpe celtique et comme ravisseurs des enfants des Bretons, s'avançaient paisiblement à travers les ruines d'une religion dont il fut le dernier ministre, prêts à verser aussi du sang, mais le leur ;

prêts à opérer des prodiges, mais d'intelligence et d'amour. Leur chef n'était pas à cheval ; il était à pied, et pieds nus (il allait toujours *deschaux*, dit son vieil historien français, Albert-le-Grand), et, après avoir longtemps marché, il parla ainsi à ses disciples :

« Sus, mes frères, il m'ennuie d'être toujours courant et vagabondant de la sorte ; prions Dieu qu'il nous veuille révéler en quels lieux nous pourrons nous habituer pour le servir tout le reste de nos jours. »

« Ils se mirent tous en prière, continue le P. Albert de Morlaix, et voilà qu'une voix fut ouïe disant : « Va toujours droit vers l'Orient, et où je te dirai par trois fois de te reposer, là tu t'habitueras. » Ils commencèrent donc à cheminer droit vers l'Orient, et, quand ils furent bien loin, ayant trouvé un champ rempli de grands blés verts, ils s'assirent à l'ombre des blés. Or, comme ils se reposaient ainsi, une nouvelle voix se fit entendre, qui leur dit trois fois : « Faites ici votre demeure. » Pleins de reconnaissance, ils s'agenouillèrent pour remercier Dieu, et, étant altérés du chaud et du chemin, le Saint, par ses prières, leur obtint une fraîche fontaine. »

Mais la concession du terrain n'était pas aussi facile à obtenir du propriétaire avare, que le légendaire français appelle charitablement « un honnête personnage. » Hervé ne lui en demandait cependant qu'un petit coin pour y édifier un petit monastère.

— Ouais ! ouais ! dit le maître ; mais mon blé est encore tout vert, et, par ainsi, ce que vous en couperez à cette heure sera perdu.

— Non, non, dit saint Hervé, il n'en sera pas ainsi, car autant de blé que je couperai maintenant, autant vous en rendrai-je de sec et mûr au temps de la moisson.

« A cela, il s'accorda, et tous commencèrent à arracher du blé, lequel ils lièrent par faisceaux et gerbes et les mirent à part ; et Dieu les favorisa tellement, remarque Albert-le-Grand, qu'au temps de la moisson, ces gerbes, qui avaient été cueillies toutes vertes, non-seulement devinrent mûres, mais s'enflèrent et multiplièrent tellement, que d'une on en fit deux. Ce que voyant le maître du champ, il remercia Dieu, qui lui avait envoyé ces saints hommes, et donna tout le champ au Saint. »

Ainsi l'intelligence et le travail des moines faisaient rendre à la terre le double de ce qu'on

y récoltait d'ordinaire, et, vaincus par de tels miracles, les barbares, qui, d'ailleurs, n'y perdaient rien, donnaient de grand cœur ce qu'on leur demandait.

Le bon religieux à qui j'ai emprunté la traduction du récit qui précède, assure même que le propriétaire alla jusqu'à promettre à Hervé de lui bâtir une belle église à ses frais et dépens. Ce nouveau miracle n'eut cependant lieu qu'à demi, car nous voyons Hervé, une fois le terrain concédé, se mettre avec ses disciples en devoir de se procurer le bois nécessaire à la construction de son église et de son couvent. Il entreprit une quête à cette fin, non-seulement dans le pays de Léon, mais jusque dans les montagnes d'Arez et en Cornouaille, visitant les manoirs des chefs et les plus riches monastères.

Partout, dit-on, il fut bien reçu, grâce aux bienfaits qu'il répandait sur son passage, et tous les nobles auxquels il s'adressa firent abattre pour lui, dans leurs forêts, autant de chênes qu'il en désira. Il est cependant probable, malgré l'assertion des légendaires, qu'il en trouva plus d'un peu disposé à aider à la construction d'une église chrétienne, et que

tous ceux qu'il visita ne se montrèrent pas très-empressés à couper des arbres, encore si vénérés en Armorique au siècle suivant, qu'un concile, tenu à Nantes vers l'an 658, atteste qu'on n'osait en arracher ni une branche ni un rejeton. La légende elle-même laisse entrevoir quelles pierres d'achoppement le saint architecte trouva dans son chemin ; elles devaient déchirer ses pieds presque aussi cruellement que celles dont nous l'avons vu punir la dureté pendant sa vie de chanteur populaire. C'est d'abord un chef incivil qui passe près de lui, avec une grande suite d'hommes, de chiens et de chevaux, sans le saluer ni même le regarder ; puis, c'est un autre qui ne croit pas à ses miracles, et le dit tout haut, en plein souper, devant une grande compagnie et en face du Saint. Au même banquet, tandis qu'Hervé chante sur la harpe, au commencement du repas, pour bénir les mets, des adversaires d'une nouvelle espèce, des grenouilles, se mettent à chanter aussi, pour le narguer, à chanter *leurs vêpres*, comme s'exprime un poète breton, et provoquent les rires des convives. A un autre banquet, un échanson, qui est un démon déguisé, un de ceux qui excitent aux crapules,

aux gourmandises, à l'ivresse et aux noises, aux discordes et aux querelles, veut le faire tuer, lui ayant servi, ainsi qu'aux autres convives, un breuvage par l'effet duquel ils devaient tous s'entre-égorger.

L'esprit du mal suit le saint architecte jusqu'au milieu d'un monastère, dans l'intention de le tromper plus sûrement. Prenant la figure d'un moine, et se disant venu d'Irlande, ce pays des habiles ouvriers, il lui fait des offres de service pour la construction de son église.

— Quel est ton nom? lui demanda Hervé.

— Je suis maître charpentier, seigneur.

— Ton nom? te dis-je, reprend le Saint.

— Seigneur, je suis maçon, forgeron, serrurier, capable de tous les métiers.

— Ton nom? Pour la troisième fois, je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de me dire ton nom?

— Hu-Kan! Hu-Kan! Hu-Kan! s'écrie le démon, forcé de se nommer.

Et il se précipite, tête en avant, du haut d'un rocher dans la mer.

Les superstitions druidiques s'évanouissaient ainsi devant Hervé, après lui avoir résisté un moment et l'avoir voulu tromper sous diffé-

rents déguisements. Cet Hu-Kan, c'est-à-dire Hu-le-Génie, n'est autre que le dieu *Hu-Kadarn* des traditions cambriennes. Le démon qui provoque aux débauches de la table et à l'ivresse est la divinité celtique correspondante aux Liber ou Bacchus des Romains. Il n'est pas jusqu'à ces grenouilles chantant leurs *vêpres* qui ne soient un souvenir du paganisme armoricain. « Le Saint les fit taire aussi court que si on leur eût coupé la gorge, » dit un hagiographe, ajoutant « qu'il ne laissa la voix qu'à une seule, qui continua depuis toujours à criailler. »

Or, par une espèce de prodige de la tradition, un chant populaire, intitulé les *Vêpres des Grenouilles,* est venu jusqu'à nous, et il est l'œuvre des bardes païens d'Armorique, représentés dans les récits populaires sous la figure grotesque de ces bestioles coassantes ; il offre un résumé des doctrines druidiques du IVe siècle, et il a paru si nécessaire de le détruire aux premiers missionnaires chrétiens, qu'ils en ont fait une contre-partie latine et chrétienne, comme ils ont élevé des croix à côté des menhirs païens. Un de ces missionnaires, saint Gildas, opposait de même à la

musique païenne de son temps, qu'il qualifie de coassement, la douce et suave musique des enfants du Christ; et son disciple, Taliésin, le grand poète baptisé, faisait taire, dans un banquet, comme le fait ici saint Hervé, d'infimes descendants des prêtres du dieu Bel qui avaient voulu le narguer.

La voix de la musique chrétienne allait se faire entendre sous les voûtes de l'église pour la construction de laquelle Hervé avait entrepris tant de voyages. Douze colonnes de bois poli se dressèrent pour en soutenir la charpente basse et cintrée; trois larges pierres en formèrent l'autel; la source avec laquelle il désaltéra ses disciples devait fournir l'eau nécessaire au sacrifice; les blés semés par eux, le pain à consacrer, et les vignes de quelque monastère plus riche et plus exposé au soleil, le vin eucharistique; car c'était un ancien et touchant usage que ceux qui avaient des vignobles donnassent du vin à ceux qui n'en avaient pas, et qu'en échange les possesseurs d'abeilles fournissent de cire ceux qui en manquaient. Hervé, selon ses biographes, surveillait lui-même les ouvriers, ou plutôt excitait les travailleurs par ses paroles et les soutenait

par ses chants. Comme un poète de l'antiquité, il bâtit avec ses chansons, non une ville pour les hommes, mais une maison pour Dieu.

VII.

Le soin d'entretenir et d'orner l'église bâtie par saint Hervé était confié à une toute jeune vierge d'une figure angélique, nommée Kristina, « chrestienne de fait comme de nom, » selon la remarque d'Albert-le-Grand, et que la tradition bretonne, en la plaçant au milieu des disciples du Saint, compare à une petite colombe blanche parmi des corbeaux. Elevée près de Rivanone dès sa plus tendre enfance, en compagnie des pieuses filles avec lesquelles vivait la veuve du barde Hyvarnion, elle s'était attachée au fils après la mort de la mère, et l'appelait *mon oncle*, par respect et par affection, selon l'usage des Armoricains, comme lui-même la nommait sa *filleule*, par un sentiment paternel. Dans la dernière phase de la vie errante du Saint, en quête d'un lieu de repos, c'était elle qui conduisait le loup qu'il avait apprivoisé : elle le menait en laisse,

comme un mouton ou comme un chien, et courait avec lui en avant de la troupe des moines voyageurs, avec la gaieté folâtre naturelle à son âge. La petite colonie une fois fixée, on avait construit pour Kristina, à peu de distance de l'église, à l'abri d'un bouquet de saules, au bord d'un étang, une chaumière couverte en genêts qui ressemblait à une ruche, dit un poète breton; et elle ressemblait bien elle-même à une abeille, quand elle allait et venait tous les samedis matins, parmi la rosée, dès le point du jour, cueillant çà et là, au bord de son étang, les fleurs dont elle devait orner le soir l'autel que saint Hervé lui donnait à disposer pour le dimanche.

Dès qu'il l'entendait passer, les samedis après l'heure des vêpres, légère comme une biche, un panier de fleurs sur la tête, et sous le bras un paquet de linges d'autel qu'elle rapportait plus blancs que neige, et dès qu'elle commençait à mettre en ordre l'église, en chantant à demi-voix quelqu'un des beaux cantiques de Rivanone, le saint Aveugle, assure-t-on, sentant son cœur rajeunir sous ses cheveux blancs, s'approchait doucement, entr'ouvrait la porte de l'église, et avançait la tête pour mieux

écouter la voix fraîche et pure qui lui rappelait sa mère.

— « Je vous vois ! mon oncle, » disait alors quelquefois la jeune fille ; et le bon vieillard se retirait sans répondre et sans faire de bruit, comme s'il avait été surpris faisant une action coupable.

Cette sainte amitié, dont la légende celtique offre tant d'exemples, mais peu d'aussi gracieux, ne devait avoir d'autre terme, nous le verrons, que celui même de la vie du vieillard et de l'enfant.

VIII.

Les Pères d'un synode armoricain du ve siècle, terminent leurs canons par ces nobles paroles :

« Que Dieu, mes frères, vous conserve votre couronne ! »

Une dernière fleur semblait manquer à celle d'Hervé. Il allait l'obtenir. Le pauvre minoré *deschaux*, le poète des misérables, le maître d'école des petits enfants, l'agriculteur vagabond et l'architecte mendiant, devait devenir l'égal, que dis-je ? le correcteur des évêques et des rois.

En ce temps-là régnait en Bretagne un konmor, qui s'était rendu abominable aux hommes du pays par sa tyrannie et ses cruautés. Ne pouvant plus le supporter, ils allèrent en grand nombre, de toutes les parties de l'Armorique, trouver leur évêque, le bienheureux Samson ; et, comme il les voyait debout à sa porte,

la tête baissée et en silence, il leur demanda :

— Qu'est-il donc arrivé dans le pays ?

Alors le plus respectable d'entre eux :

— Les hommes de ce pays, seigneur, sont dans une grande désolation.

— Et pourquoi donc ? dit Samson.

— Nous avions un bien bon chef de notre race et né sur notre terre, qui nous gouvernait par droit légitime, et voilà qu'il est venu sur nous un kon-mor étranger, homme violent et ennemi de la justice, et il s'est emparé du pouvoir ; il nous tient courbés sous la plus odieuse oppression. Il a tué notre chef national et a déshonoré la veuve, notre reine ; il aurait tué leur fils, si le pauvre enfant n'eût pris la fuite et cherché un refuge en France.

L'évêque, ému de pitié sur le sort de ce peuple, promit aux députés de les secourir, et, tout en cherchant quel moyen il aurait de rétablir leur chef légitime, il résolut de frapper l'usurpateur par l'arme terrible de l'excommunication.

Il envoya donc des lettres à chacun des évêques armoricains pour les engager à se réunir à lui, afin d'aviser ensemble au moyen d'effrayer le tyran. Le lieu de réunion était une

haute montagne vénérée par le peuple et les bardes, nommée le Run-bré, située au cœur même du pays gouverné par le kon-mor. Quoiqu'il n'eût dû s'y trouver que des prélats, Hervé y fut mandé, et même la vénérable assemblée ne voulut pas entrer en délibération avant son arrivée, malgré les réclamations d'un des membres de la réunion, moins humble et moins patient que les autres. Ce *courtisan évêque*, comme l'appelle la légende, trouvant qu'Hervé se faisait bien attendre : « Faut-il que des gens comme nous, s'écria-t-il, demeurent ici indéfiniment, à cause d'un méchant moine aveugle ? »

En ce moment, le Saint arrivait. Ses pieds nus, sa misérable robe d'ermite faite de la peau d'une chèvre, au milieu des gens et des chevaux richement parés du prélat de cour, amena peut-être sur les lèvres de plusieurs un sourire d'orgueilleux dédain. Entendant les paroles injurieuses dont il était l'objet, le Saint ne s'irrita nullement pour cela, mais dit doucement à l'évêque : « Mon frère, pourquoi me reprochez-vous ma cécité ? Dieu ne peut-il pas vous rendre aveugle aussi bien que moi ? Ne savez-vous pas bien qu'il nous a faits comme

il lui a plu, et que nous le devons remercier de ce qu'il nous a donné l'être tel que nous l'avons? » Les autres évêques, continue Albert-le-Grand, tancèrent fort ce personnage, lequel ne tarda guère à sentir la pesante main de Dieu, car incontinent il tomba à terre, le visage tout couvert de sang, et perdit la vue; mais le bon Saint, voulant rendre au superbe moqueur le bien pour le mal, se mit à prier Dieu pour le malheureux; puis, lui ayant frotté les yeux avec du sel et de l'eau, il lui rendit la vue; il lui rendit aussi l'entendement, selon la remarque d'un autre hagiographe, l'entendement, cette lumière de son âme, obscurcie par l'orgueil, plus précieuse encore et non moins difficile à recouvrer que la lumière corporelle.

Ensuite, on procéda aux cérémonies de l'excommunication contre le grand chef des Armoricains.

Debout sur un rocher, au sommet de la montagne, un cierge allumé à la main, et entouré de neuf autres évêques d'Armorique, chacun tenant un cierge bénit, le Saint prononça, au nom de tous, selon les formules du temps, ces paroles terribles contre le tyran étranger :

« Nous, en vertu de l'autorité que nous te-
» nons du Seigneur, au nom de Dieu le Père,
» de son Fils et du Saint-Esprit, déclarons le
» grand chef des Armoricains excommunié,
» banni du seuil de la sainte Eglise de Dieu,
» et séparé de la société des chrétiens ; que,
» s'il ne vient au plus vite à résipiscence, nous
» l'accablons sous le poids d'une malédiction
» éternelle, et nous le condamnons par un
» anathême irrévocable. Qu'il soit en butte à
» la colère du souverain Juge, qu'il soit dé-
» chu de l'héritage de Dieu et de ses Elus; que,
» dans ce monde, il soit retranché de la com-
» munion des chrétiens, et que, dans l'autre,
» il n'ait point de part au royaume de Dieu et
» des Saints ; mais qu'uni au démon et à ses
» suppôts, il demeure voué aux flammes ven-
» geresses, et qu'il soit en proie, dès ce monde,
» aux tortures de l'enfer. Maudit soit-il dans
» sa maison, maudit dans ses champs, maudit
» dans la nourriture de son ventre... maudites
» soient toutes les choses qu'il possède, de-
» puis son chien, qui hurlera à son aspect, jus-
» qu'à son coq, qui l'insultera pas ses chants.
» Qu'il partage le sort de Dathan et d'Abiron,
» que l'enfer engloutit tout vivants ; le sort

» d'Ananias et de Saphira, qui mentirent aux
» Apôtres du Seigneur et furent frappés d'une
» mort instantanée ; le sort de Pilate et de
» Judas, traîtres à Dieu ; qu'il n'ait d'autre
» sépulture que celle des ânes, et que ces
» cierges qui s'éteignent soient l'image des té-
» nèbres auxquelles son âme est condamnée.
» *Amen.* » (1).

Les évêques répétèrent trois fois : « *Amen* ! *Qu'il en soit ainsi !* » et le président du synode ayant éteint sous son pied le flambeau qu'il tenait à la main, tous les prélats en firent autant. Mais ce flambeau mourant, image de la lumière éteinte du grand chef, ne se ralluma pas aussi facilement que celle du prélat superbe. Une fois la tête du tyran sous le pied du moine mendiant, la tyrannie était déshonorée et l'humanité vengée.

(1) Cette formule d'excommunication a été récemment découverte et traduite par M. Alfred Ramé.

IX.

Saint Hervé ne paraît pas avoir survécu bien longtemps au grand acte de justice nationale et religieuse où on lui donne la plus grande part ; il en vit toutefois le résultat, et put saluer l'aurore d'un beau règne qu'assura, sans effusion de sang, disent les historiens, la mort de l'usurpateur.

Une autre aurore allait se lever pour le Saint.

On raconte qu'étant enfermé, avec l'évêque de Léon, son ami, dans l'église qu'il avait bâtie, jeûnant et priant depuis trois jours, séparé de ses disciples et de ses écoliers, le ciel s'ouvrit au-dessus de sa tête, et, comme le ciel, ses yeux s'ouvrirent pour contempler la cour céleste. Ravi en extase, il se mit à chanter un cantique breton, qui aurait été mis en écrit par l'évêque de Léon lui-même, et aurait reçu sa forme moderne du dernier apôtre des Armoricains, Michel Le Nobletz :

« Je vois le ciel ouvert, le ciel, ma patrie ! je voudrais m'envoler comme une petite colombe blanche !

» Les portes du Paradis sont ouvertes pour me recevoir ; les saints et les saintes s'avancent au-devant de moi.

» Je vois, en vérité, je vois Dieu le Père et son Fils béni, et l'Esprit-Saint.

» Qu'elle est belle, la Vierge sainte, avec les douze étoiles qui forment sa couronne !

» Je vois, chacun une harpe à la main, les anges et les archanges chantant les louanges de Dieu.

» Que de vierges de tout âge, que de saints de toute condition, que de femmes, que de veuves couronnées par Dieu !

» Je vois, rayonnant de gloire et de beauté, mon père et ma mère ; je vois mes frères, les hommes de mon pays.

» Des chœurs de petits anges portés sur leurs petites ailes, si gentils et si roses, voltigent autour de leurs têtes, comme un essaim d'abeilles harmonieuses et embaumées dans un champ de fleurs.

» O bonheur sans pareil ! plus je vous contemple et plus je vous désire ! »

Le ciel ne se referma qu'une fois le cantique achevé, comme s'il eût pris plaisir aux chants du fils prédestiné d'Hyvarnion et de Rivanone, qui l'écoutaient en souriant et l'appelaient à eux.

X.

Trois jours après cette apparition, conclut l'auteur breton de la vie en vers de saint Hervé,

« Trois jours après, le Saint disait à la petite Kristina :

— « Tinaïk, ma filleule, faites-moi mon lit s'il n'est pas prêt ;

» Mais ne le faites pas comme d'habitude, faites-le sur la terre dure ;

» Disposez-le devant l'autel, aux pieds de Jésus, mon Sauveur ;

» Mettez-y une pierre pour oreiller, mettez-y de la cendre pour couchette ;

» Quand l'Ange noir me viendra chercher, qu'il me trouve couché sur la cendre.

» Ma force est affaiblie, affaibli est mon cœur, le terme est arrivé pour moi. »

La petite Kristina, en l'entendant, se mit à pleurer amèrement :

— « Mon oncle, si votre cœur est affaibli, le mien, en vérité, est prêt à défaillir.

» Mon cher oncle, si vous m'aimez, demandez une grâce à Dieu pour moi :

» Que je vous suive, sans tarder, comme la barque suit le courant ! »

— « Dieu est le maître, vous le savez, Tina, ma filleule et ma sœur ;

» Dieu sème le grain sur la terre, et coupe le blé quand il est mûr. »

Or, le blé était mûr dans le champ de l'enfant, comme dans celui du vieillard.

Le Saint ne vécut plus que trois jours. Entouré de prêtres, de chefs d'abbayes et d'évêques, accourus pour honorer sur son lit de cendre celui qui préféra les ordres mineurs à toutes les dignités de l'Eglise, « il rendit son heureux esprit aux mains de son Sauveur,» dit un de ses historiens, vers le vingt-deuxième jour de juin de l'année 565 environ.

Au même moment, la petite Kristina se jetait à ses pieds, et expirait en les embrassant. «La barque suivait le courant » jusqu'au port.

XI.

On conservait avant la Révolution, dans le trésor de la cathédrale de Nantes, une châsse d'argent enrichie de pierreries, présent d'un ancien chef breton. Dans les grandes causes judiciaires, elle était portée processionnellement devant les juges pour recevoir les serments solennels que l'on prêtait ailleurs sur le livre des Evangiles. Un roi de France et un duc de Bretagne, après de longues guerres, unirent sur cette châsse leurs mains réconciliées, en se jurant de vivre en paix.

A la même époque se voyait, au fond de la Basse-Bretagne, dans la sacristie d'une petite église de campagne, un berceau de chêne sans rien de remarquable que sa vétusté. Les habitants de la paroisse le vénéraient cependant à l'égal de la châsse d'argent; les chanteurs mendiants surtout avaient pour lui un culte particulier. Ils aimaient à y faire toucher leurs

grossiers instruments de musique, leurs coquilles de pèlerins, leur chapelet, leur bâton de voyage, tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Agenouillés devant ce berceau, ils le baisaient avec respect, et, arrivés tristes, ils repartaient joyeux.

Or, la châsse d'argent contenait, enveloppées dans la pourpre et la soie, les reliques de saint Hervé. Le berceau de chêne était celui-là même où l'endormirent de leurs chansons le barde et la femme poète que Dieu lui donna pour père et pour mère.

Aujourd'hui, le reliquaire ducal n'existe plus. Le métal trois fois consacré par la sainteté, la justice et la royauté, a été volé et fondu à l'époque de triste mémoire où ces trois choses, foulées au pied, valurent moins qu'un morceau d'argent. Mais le berceau de bois de l'humble patron des chanteurs de Bretagne, ce pauvre berceau vermoulu, si conforme à sa destinée sur la terre, existe toujours, et plus d'un mendiant, après y avoir collé respectueusement ses lèvres, comme autrefois, s'en va chantant d'une voix plus pure, et le cœur consolé.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TEXTES POÉTIQUES

IRLANDAIS, GALLOIS ET BRETONS, RARES OU INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE.

TEXTES IRLANDAIS.

N° I.

LÉGENDE RIMÉE DE SAINT PATRICE, COMPOSÉE PAR FIEK, DISCIPLE DU DRUIDE DUBTAH (1).

Genair Patraic i Nemthur, asseadh adfet hi scelaib,
Macan se mbliadhan dec, an tan do breth fo dheraibh.

Succat a ainm hi trubh rad, cidh a athair ba fisse,
Mac Calpuirn mic Otidhe ho descham Odissi.

Bai se bliadhna hi foghnamh ; maise doine nis tomleth ;
Batar ile Cothraighe ceathar trebhe dia fognad.

Asbert Victor fri gniadh Milcon, teseadh for tonna
Forruibh a chois for sind leic ; maraidh dia aes in bronna.

Do faidh tar Ealpa uile, de mhuir, ba hamhra reatha
Conidh fargaibh la German an deas as deisciort Leatha.

(1) O'Connor, Rerum hybernicarum scriptores, T. I., p. xc.

Ann innsibh mhura Toirrian ainis indibh, ad rimhe,
Leghais canoin la Gearman is eadh ad fiadhah line.

Do cum 'n Erenn dod fetis, aingil De hi fithisi,
Menic it chithe ifisibh dos nicfed a rithisi.

Ropo cobhair dond Erinn tichta Patraic for Oclad :
Ro clos cian son angarma macraidhi caille Fochlaid.

Gadhadar co tisseadh in noebh ara nimthisedh lethu,
Ara tintarad o clocan tuatha h-Erenn do bheatha.

Tuatha h' Erenn tairchantais dos nicfead sithlaith nua,
Meraid co ti aniartaige bidh fas tir Temrach.

A' Druidh ar Laoghaire tichta Patraic in cheiltis,
Ro firad ind aitsine inna flatha as beirtis.

Ba leir Patraic combebha, ba sabh innarba cloem.
Ised tuargaib a eva suas de sech threbha doeani.

Immuin agus apocalips na tri coicath nos canad ;
Pritchad, batsed, arniged ; de molad De ni anad.

Ni con gebed nact sine do fess aidche hillinnibh ;
For nim consena a righe pritcais fri De in dindaib.

Hi Slan, tuaith Benna-bairche nis gebhedh tart, na lia,
Canadh ced psalm cech naidhche do Righ aingil fo gnia.

Foidh for leic luim iaram, ochus cuilche fliuch immo,
Ba coirthe a ritha dart ni leic a corp i timme.

Pritcadh soscela do cach, do gnith mor fearta i leathu
Iccaid luscu la trusca, mairbh dos fuisceadh do beathu.

Padraic priotcais do Scotuibh, ro cheas mor seath illeathu,
Immi co tisat do brat in cach do fuc do beathu.

Meic Eimhir meic Eirimoin lotur hiule la eisel ;
Fos rolaic in t-Armchosal isin mor cathe n-isel.

Conda tanic in t-Apstal do faith, gidh gaethe dene.
Pritchais tri fichte bliadhna croich Cris do thuathaibh Fene.

For thuait h-Erenn bai temhel tuata adhorta idhla :
Ni chraitshed in fhirdheacht inna Trinóite fire.

In Ardmacha fil righi is cian do reracht Emhain,
Is cell mor Dun-leith-glaisso nim dil cidh ditrubh Temhair.

Patraic dia m-boi illobhra ad cobhra dol do Mhaco,
Do lluidh aingel ara cheann for sed, ameadhon laithe.

Do faith fa dheas co Victor, ba he arid relastur,
Lassais immuine imbai, asan teainad galastar.

As bert ordan do Mache, do Christ atlaighthe, buide,
Do chum nimhe mor raga, ro ratha duit do guide.

Immon do roeghu it biu, bit luirech didim do chach ;
Immat illathiu mesa, re gait fir h-Erend do brath.

Anais Tasac dia ses, au tan do bert comain do.
As bert mos n-icfead Patraic, briathra Tassaigh nir bu go.

Samh aigis crich fri aidhci, ar na cate les oca
Co cfenn bliadhna bai soilsi ; ba he sithlaithe foda.

In cath fectha im Beathron fri tuaith canan la mac Nun,
Assuith in grian fri Gabon, asseadh at fet littre duin.

Huair assuith la Hiessue in grian, fri bas ina cloen
Ciasu threbrech ba huisse soillse fri betsect na noebh ?

Clerich Erend dollotor dairi Patraic as cech set,
Son in ceatuil fos rolaic con tuil cach uadhibh for set.

Anaim Phatraic fria corp isiar saethaibh ro scarad,
Angeil Dc, icet aidhce, arid fethis con anadh.

In tan con hualai Patraic, ad ella in Patraic n-aile,
Is malle connucc aibhset do chum h-Isu mac Maire.

Patraic cen airde nuabhair, ba mor do maith ro meanuir,
Bith in gellsine meic Maire bha sen gaire in genuir.

N° II.

LA CEINTURE MONASTIQUE, POÈME COMPOSÉ PAR UN BARDE ÉLÈVE DE MOCHOEMOG, DISCIPLE DE SAINT PATRICE (1).

Cris Finnain dumimdegail imum imacuairt
Nar amtairthea innset timcellas intuaith ;

Rauethi lain indulean mu brond,
Lurech De ; dumimdegail otamind gombond.

Cris fimieain mu chris argalar arches
Aruptaib banmbeth afraech adamles.

Cris eoin mu chris raleg suidi nglan
Daid ferga fer soid upta mban.

Cris nathrach mu chris, natair imata
Na ramgonat fir, na ramillet mna
Durennaib romora, fomoir imata.

(1) Haupt : Codex regularum. Ed. Zeuss, Grammatica celtica, T. II., p. 933.

Fobrut mu Ri dam fosarabi in ri ;
Fotrochlanib fothochlan mu bi.

Muchoemoc ramcharastar arfegad arfis,
Isairai ramcharastar nair istend mochris.

N° III.

LE PALAIS D'ALMOÏN, PAR OSSIAN. — DIALOGUE ENTRE OSSIAN ET SAINT PATRICE : LA CHASSE (1).

Do cohairt, re mo lin aige Fion re gac nol
Dec cead corn go bfleesg fo na cneasaib oir.

Do bi da bruigin deag fa leor amead ad dun
Ag mac ingine Taidg, o Almoin, na bflan ur.

Do bi dase teinte go cirte an sgae tig
Feer agus cead gan gaine fa gac teine diob sin.

A Padraic ! an cuala tu an tsealg ? A mic Chalpuirn na psailm [saimh
Do roinnead an ionar le Fionn ? Sgan en neach ann d'Fianaib.

PADRAIC.

Ni cualas, a meic an rig ! Oisin glic, na ngniom ngarg
Innis duinn is, na can go, cionnas aroinnead leo an tsealg.

(1) Miss Brooke : Irish originals of the heroic poems, p. 93 et 278.

OISIN.

Ni canamioisne an Fhian go ! Ariam leo nior luaidead breug,
As le firinne is le neart arlam tigmiois slan as gach mioidn.

Nior suig cleireac accill ge gur binn rib a canaid psailm,
Dob fhirinnig no an Fhian fir nar loc angliad garg ;

Nior suig commait ion neac accric, a Padraic, cioim is binne glor
Dob fhirinnig no Fion anaig fear ar daim do bronnad or.

. . . . . .

PADRAIC.

Leig as abeit da riom, a mic an rig, dob fhear cliud
Geill don te niod gac feart crom do ceann, is feac do glun ;

Buail hus is sil do der, cred don te ta os do cionn
Gid gurab iongnad leatsa aluad ase do rug braid air Fhionn.

. . . . . .

Sguirim dar niomarbaid ar gac tioib ase anoir maoil ata gan ceill
Ata Dia ar neam na naom ista an Fhian uile ibpein !

OISIN.

A Padraic ! nac truag, nac coisgion Dia lus na bpian achur ar [Fhionn !
As Dia Fein da mbiad anairc go troidfead an flait da cionn !

Ni minic adfulaing rig na bfian en neac ariam anairc no nguais,
Gan fhiargailt le hairgiod no re hor, no tosac sloig go mbeiread [braid.

A Padraic ! da mbeins gan ceill scarfain le do cleir uile accinn,
Ni beit bacall no leabar ban, no clog na ttrat an do cill !

PADRAIC.

As binn leam abeit tlus ar an bfein, a meic an rig, as ailne dealb;
Nac cumain leat mar gealluis duinn cionnas asrionad leo an tsealg.

OISIN.

A Padraic! gid adbar caoi dam abeit riom aneusa ard,
Aitreosad ge tioim fa bron cionnas do rinnead leo an tsealg.

SECONDE PARTIE.

TEXTES GALLOIS ET ARMORICAINS.

N° I.

POÈME COMPOSÉ EN L'HONNEUR DE SAINT KADOK, PAR RHISIART AB RHYS, DE LANCARVAN, DE 1450 A 1480. (1).

Y sant dewis syn tyedd
I ddwyn i viw ddyn oi vedd;
Mawr i ddeall au allu.
Au wrthaŭ 'n vab wrthun vy;

Kyrchu tan ny bu lanach
Au ddwyn ny bais yn ddyn bach;
Nyd oedd ar edau yddi
Un ol tan ni welad hi.

Or yd gyrrwys yr adar
O rad duw nef i'r ty 'n war;

(1) Iolo manuscripts, p. 304.

A yna rwn dwy gynor
I byon ddydd heb un ddor.

Mawr yw rif o chyfrifir
Mwy wyrth ef na mor na thir ;

I karw union koronog
Ae dynnu llwyth aidon llog ;

Ef a wnaeth, ni fynnai wall,
Wrth ddewrion wrthau arall ;

Yn y gerrig yn y gorwedd
Ar dir glas i vordwy gwledd ;

Pan roed sopynniau redyn
Ir tir gynt ar y tarw gwynn,

Ar dda byw arwydd i bod
Ar gam ni wrai gymod.

Kattwg i wayn llwg un llaw
Au talodd dan gor Teilaw.

Nid ae o vab Duw oi fodd,
Nid oedd ddysg ond a ddysgodd.

Ni chae Ryvain au chrevydd
Yn lle i Phab un well i ffydd ;

Tra gwr mwyn trwy gairau main
Travael ty hwnt i Ryvain ;

Wrth dduw byth au nerth i bo
Wrth unair ir aeth yno ;

I dy Grist un da i gred
I doi angel au dinged.

Esgob lle mae vyngobaeth
O nef er kael anfri kaeth.

Ir oedd yr iddew main
Au gefn yny ddigovain;

A gwaew ar vronn y gwr vry
Ag ar hwn gwir yw hynny;

Mab santes arglwyddes ryw,
Mab sant teg, a mab sant yw.

Kadwed venaid, synned syr,
Kattwg fawr, wrthfawr verthyr!

N° II.

DIALOGUE ENTRE SAINT KADOK ET SON DISCIPLE KÉBI, LORS DU PASSAGE DU SAINT A L'ÎLE D'ECHNI. (1).

KEBI.

— Pa vyd a geir yn gweilgi?
Pa vwyd yn ymborth ini,
Yn ghanol y mor heli?

KATWG.

Val y gwnai y prophwyd Eli
Duw a ro gynghor ichwi
Ar vorodd a daieri;
Goddevwch bob caledi

(1) Myvyrian, Vol. III, p. 3 et 4.

Nid ellir lles o diogi ;
Trech doethineb no gwegi ;
Trech llavur no dirieidi ;
Dirwest, a chred, a gweddi
A orvydd ar bob cyvyngi.
Mil can haws gan Dduw roddi
No chan ddyn diddim erchi.
O chredir Llyvyr Generi,
Yr hwn a wiria ini :
Ni chavas ddyn ei eni,
Heb gael gan Dduw ei borthi.
Gwellwell Duw o'i addoli,
Gwaethwaeth y diawl o'i berchi.
Nag ovnwch a ddaw ; ichwi
Vwy n'or vwyalch yn ghelli ?
Nid ardd nid erddir iddi,
Nid llawenach neb no hi.

Archwn bawb i Dduw celi,
Arglwydd yr holl arglwyddi,
Er Iesu a'i bum weli
Em dwyn drwy bob cyvrwystri,
A'i gael yn ganllaw ini
Ac ni bydd raid i neb ovni.

N° III.

SENTENCES, PROVERBES & APHORISMES ATTRIBUÉS A S. KADOK.

I. — LES OBJETS DE LA HAINE DE KADOK. (1).

Cas bethau Catwg
Llyma 'n hwy 'n amlwg :
Y gwr na charo
Y wlad ai maco ;
Milwr llawn dygnedd
Ni chais dangnevedd ;
Ynad annhrugar,
Prydydd avlavar;
Pencenedyl anghall;
Canllaw diddeal.
Gwerin anghyvraith
Divrawd ac anraith.
Cevnogi gwydiau
Attal gwybodau
Gwrth ac amryson
Rhwng cydvrodorion;
Gwr rhaith ariangar,
Bardd yn ymladdgar ;
Maelwr heb goedydd,
Cenedyl heb grevydd.
Cenad anfyddlon,
Cybydd diddigon.

(1 Myvyrian, T. III, p. 10.

Ty hel drigiannydd
Tir heb ddiwyllyd.
Meusydd heb ydau,
Gosgordd heb drevnau.
Canllovi trawsedd,
Rhwystro gwirionedd.
Amharchu rhiaint
Cynhen rhwng ceraint;
Gwlad heb ei gosgordd,
Addisg diarfordd.
Dosparth anhysbys,
Llwybrawd annilys.
Teulu digynneddv
Dadleuon goleddv.
Cynllwyn a bradau
Fug yn gorseddau.
Araith ddiymbwyll
Aneglur grybwyll;
Gwr heb gelvyddyd,
Meiwyr heb ryddyd.
Cyrch yn ddigynghor
Bod heb egwyddor.
Geudyst yn ghyngaws;
Barnu 'n anhynaws;
Amharchu doethion,
Mawraw cybyddion;
Chwedlau diaddysg,
Gymysg trachymysg;
Gwybod heb awen,
Pleidiwr anghymmen;

Dirmigu gwirion,
Gwlad heb athrawon,
Arver o veddwdod,
Gwr heb gydwybod.

II. — LES OBJETS DE L'AMOUR DE KADOK.

Dieu. (1).

Nid bod ond Duw,
Nid byw ond Duw,
Nid da ond Duw,
Nid doeth ond Duw,
Nid gwybod ond Duw,
Nid gallu ond Duw,
Nid cariad ond Duw,
Nid digon ond Duw,
Nid dim ond Duw.

La Science. (2).

Nid bonedd ond gwybodaeth,
Nid golud ond gwybodaeth,
Nid doethineb ond gwybodaeth,
Nid urddas ond gwybodaeth,
Nid anrhydedd ond gwybodaeth,
Nid nerth ond gwybodaeth,
Nid hardduch ond gwybodaeth,
Nid clod ond gwybodaeth,

(1) Myvyrian, T. III, p. 65.
(2) Ibidem, T. III, p. 62.

Nid braint ond gwybodaeth,
Nid cadarn ond gwybodaeth,
Nid gorvod ond gwybodaeth.

La Poésie. (1).

Nid mab llengar ond awengar.....
. . . . . .
Nid cerddgar ond awengar
Nid awengar ond goleugar
Nid goleugar ond gwirgar,
Nid gwirgar ond cyviawn,
Nid cyviawn ond dwyvawl,
Nid dwyvawl heb lawenydd.

III. — CONSEILS DE KADOK A SON DISCIPLE AVON, FILS DE KENVARC'H, ROI DU NORD. (2).

Tro y clust byddar at bob drygyaith;
Tro dy gevyn ar bob drygwaith;
Tro y llagad cauad at bob anverth;
Tro 'th olug a'th galon at bob prydverth;
Tro dy law egor at bob tylodi;
Tro dy veddwl at bob haelioni;
Tro dy bwyll at gynghorau doethion;
Tro t'h ddyhewydd ar bob daioni;

(1) Myvyrian, T. III, p. 30 et 16 *passim*.

(2) Ibidem, T. III, p. 58. — Pour les autres textes gallois traduits dans la légende de saint Kadok, voyez le même volume *passim* de la page 1 à la page 99; et, s'il m'est permis de me citer moi-même, le *Poèmes des Bardes Bretons du VIe siècle*, p. 26 et 248.

Tro 'th holl awen ar ymragori;
Tro dy ddeall i deall dy hunan;
Tro 'th holl gynneddvau ar a vo dedwydd;
Tro 'th galondid a'th nerthodd oll ar Dduw ddewydd.

N° IV.

DIALOGUE ENTRE SAINT KADOK ET LE BARDE MERZIN ; CHANT POPULAIRE EN LANGUE BRETONNE.

SANT KADOK.

Kemenn a rann enn han Doue !
Lavar d'i-me petra oud-de ?

MARZIN.

Enn amzer ma oann 'barz ar bed,
Me oa gand ann holl enoret;

Diouc'htu ma 'z-eenn 'barz ar zall,
E klevet ann holl o iouc'hal.

Diou'chtu ma kane va delen,
Koueze, deuz ar gwez, aour melen.

Roueou ar vro am c'hare,
Roueou all holl am douje;

Ann dudigou paour lavare :
— « Kan, Marzin, kan, e peb mare. »

Laret a rea ar Vretoned :
« Kan, Marzin, ann traou da zonet. »

Breman e c'hoajou a vevann,
Den na ra stad ouz in breman ;

Bleizi ha moc'h gwez, kreiz ma hent,
Tre ma'z-ann biou, a skrign ho dent.

Kollet eo gan-in va delen ;
Pillet eo gwez ann aour melen ;

Roueou Breiz a zo maro,
Roueou all a wask ar vro ;

Na lavar ken ar Vretoned :
« Kan, Marzin, ann traou da zonet. »

Hi a ra ouz-in *Marzin-fol*,
A daoliou mein am c'hasont holl.

SANT KADOK.

Paourkez diod, distroit enndro,
Ouz Doue zo 'vid hoc'h maro.

Hennez en do truez ouz-hoc'h ;
Da neb a fiz enn ha ro peoc'h.

MARZIN.

Enn han fiziz, c'hoaz e fiziann,
Out-han truez a c'houlennann.

SANT KADOK.

Dre-z-oun oc'h euz truez gant-han,
Enn Tad, e'r Mab, e'r Spered Glan !

MARZIN.

Me a losko eur iouc'haden
D'am Roue, gwir Zoue ha Den !

Me gano he vadelezou,
A oad da oad dreist ann oajou !

SÀNT KADOK.

Paourkez Marzin, Doue r'ho klevo !
Eled Doue r'hoc'h ambrougo !

N° V.

HYMNE A SAINT KADOK, ATTRIBUÉE AUX TRENTE BRETONS VAINQUEURS A *Mi-Voie*.

Ar miz meurz, gand he vorzoliou,
A zeu da skei war hon noriou;
Ar gwez a bleg gand glao a-buill,
Ann doen a strakl gand ar grizil.

Hogen ne ked he vorzoliou
Hebken a sko war hon noriou,
N'ed eo ked ar grizil hebken
A lak da strakal ann doen;

N'ed eo ket hebken ar grizil;
Ne ked ar glao a zarc'h a-buill;
Gwasoc'h eged aval ha glao
Ar zaozon fall ann hini eo !

Otrou sant Kado, hor paeron,
Roit-hu d'eomp-ni nerz ha kalon,
Ma c'honeimp; hiriou ann deiz,
War enebourien euz a Vreiz.

Mar deomp-ni d'ar ger war hor c'hiz
Ni a roi d'hoc'h-hu eur gouriz
Hag eur jupeu aour hag eur c'hlenv
Hag eur vantel c'hlaz liou ann env ;

Ma laro ann dud o sellet,
Otrou sant Kado benniget :
« Kouls er baroz hag enn douar
» Sant Kado n'en deuz ked he bar ! »

. . . . . .

. . . . . .

Kar d'ar Vretoned na vije,
E Ker Joslin neb na ioue
O welet hor re tont endro
Bleun balan ouz ho zokhouarno ;

Na vije kar d'ar Vretoned,
Na d'ar zent a Vreiz keneubed
Neb na veule ket sant Kado
Paeron brezelourien ar vro ;

Neb n'estlamme, neb na ioue,
Neb na veule, neb na gane :
« Kouls er baroz hag enn douar
» Sant Kado n'en deuz ked he bar ! »

TROISIÈME PARTIE.

TEXTES ARMORICAINS ET GALLOIS.

N° I.

LES DIX-HUIT VERTUS MORALES.

Réppnse faite à saint Kadok par son élève Ystud-Vac'h, ou le Petit Savant, *qui valut au disciple le surnom de Hyvarnion, ou* y varn iawn, *c'est-à-dire le* jugement droit. (1).

Glew mewn trin a thrallawd;
Amyneddgar yn dyoddev;
Cadarn ei gyngyd;
Doeth yn ei ddadil;
Dirodres yn ei glod a'i lwyddiant,
Uvydd yn ei voes,
Syber ei gampau;
Llavurus yn ei orchwyl a'i ymgais;
Awyddus am wybodau;
Haelonius, gair, gweithred, a meddwl;

(1) Myvyrian T. III, p. 45 et 46.

Athrywyngar mewn ymryson ;
Addvwyn ei ymddugiad ;
Croesawus yn ei dy ;
Heddgar yn ei gymodogaeth ;
Diwair o gorf a meddwl
Cywir ei air a'i weithred ;
Cyviawn ei vuchedd ;
Trugar wrth dlawd a thrallodus.

N° II.

FRAGMENTS DE LA LÉGENDE POPULAIRE, EN VERS BRETONS, DE SAINTE RIVANONE ET DE SAINT HERVÉ, SON FILS.

I. — LA PETITE REINE DE LA FONTAINE.

Ar plac'h aioa tal ar feunten,
He liou håg he sae ruz ha gwenn ;

Ker ruz he liou, he sae ker gwenn,
Ken a gredfac'h oa eur rozen,

Ken a gredfac'h oa eur rozen,
O tont e meaz euz ann erc'h gwenn.

Hag hi na re nemet kana :
— Evid-on da veza netra ;

Evid-on da veza, sioaz !
Eunn elestrennik euz ar waz,

Eunn elestrennik, paour kezik !
Ouz-in a reer *ar Rouanezik.* »

Ann aotrou Kont a lavare
D'ar plac'h iaouank pa dostae :

— Grasou d'it, Rouanez ar feunten,
Te a gan ge, te a zo gwenn !

Te a zo gwenn, te a gan ge ;
Pe seurt bleun a glaskez aze ?

— N'ounn ket gwenn, ne ganann ket ge,
Ne ket bleuniou a glaskann-me.

Ne ket bleuniou a glaskann, 'vat ;
Nemet daou tri seurt louzou mad ;

Mad eo unan diouc'h peb anken,
D'ann dud dall ez eo mad ebenn,

Ha 'nn-hini all neb he c'havo,
Hi hen miro diouc'h ar maro.

— Rouanezik, ha me ho ped,
Ar c'henta 'nheo d'i-me roet.

— Sal-ho-kras, Aotrou, n'hi roinn ket,
Nemet da neb vo va fried.

— Teuz hi roet, ha te hi ra,
Teuz hi roet d'ann denik-ma !

Teuz hi roet d'ann denik-ma,
A zo deud d'az koulenn ama. »

II. — LA MÈRE MALADE ET LE JEUNE CHANTEUR MENDIANT.

Pa oa he vamm war he gwele
Ann dallik paour he briate :

— Ma mammik keaz, ma am c'haret,
D'ann iliz em lesfec'h monet,

Me zo avad seiz vloaz fourniz,
Ha n'ounn ket bet c'hoaz enn iliz. »

— Allaz ! va mab, n'ho kasinn ket,
Pa'z-onn war ma gwele chommet,

Pa'z-onn dalc'het gand eur c'hlenved
Ken a vo red d'in klask ma boed. »

— Da glask ho poet c'hui na iet ket,
Me iei evid hoc'h, mar keret.

Me iei gand eur re am c'haso
Hag enn eur vont me a gano,

Me a gano flour ho kwerzou,
Ken a welo ar c'halonou. »

Hag hen kuit, hag hen da glask boed,
Evit he vamm ne halle ket.

Kriz vije kalon na welje
War ann hent meur neb a vije

O welet ann dallik seiz vloaz
Gant han met he gi gwenn d'he gas ;

O klevet kana ar bugel
Dindan ar glao hag ann avel ;

Kana o krena, divoutou,
He zent o strakal gand riou.

Ken a zeuaz ann abardae,
Hag ann noz du-pok goude-ze.

Hag hen davet he vamm d'ar ger,
Skuiz-stang ken n'halle seni ger;

Ken n'halle derc'hel war he dreit,
Gand ann hent ruzuz ha skornet.

Ken a gouezaz war he c'henou,
O strinka goad a bouladou,

O strinka goad a bouladou
Mesk ha mesk gand dent a dammou.

III. — LA VOCATION SCOLASTIQUE.

Ann dallik paour a lavare
D'he vamm seiz pe eiz vloaz goude :

— Seiz pe eiz vloaz zo ounn dreman;
Kalonou houarn zo enn dud-man,

Kalonou houarn a zo enn ho,
Va mamm baoûr, n' ounn kèt evit-ho.

Enn eul lec'h me garfe beza
Lec'h ne glefenn nemet kana,

Lec'h ne glefenn netra bemde,
Mamm baour, nemet meuli Doue.

— C'hoant oc'h euz da vont da gloarek,
Evit warlerc'h mont da velek,

Ann Aotrou ra vezo meulet !
Plijadur am bo ho klevet,
O kana ann offerenn-bred.

— Ne ket evit beza belek,
Am euz c'hoant da vont da gloarek,

Karg ar belek a zo karguz,
Ma spered paour zo morc'heduz ;

Ouspenn ar garg euz va ene
Karg euz ar re all am befe ;

Gwell eo gan-in, va mamm, monet
Da jomm d'ar c'hoad, gand leaned,

Evit deski meuli Doue,
Ha deski d'ar re all ive. »

Oa ket he gomz peur-lavaret
Kimiada he vamm en deuz gret ;

Hag hen enn hent, da vont d'ar skol,
Endro d'he benn eur rodig-heol ;

A-zeou, ar goulmed o kana,
He gi gwenn arog o chalpa.

Gand ann ti-skol pa zigouezaz,
He gi krenvoc'h-krenv a chalpaz ;

Hag al Lean da zont er meaz,
Da zigemer ar bugel keaz :

— Doue 'vennigo 'nn emzivad,
A zeu d'am skol a galon-vad.

A zeu da veza kloareget,
Da vleo, mab, ra vo benniget !

IV. — VISITE DE LA MÈRE A SON FILS DEVENU CLERC.

Hag abenn seiz vloaz goude-ze,
He vamm a zeuaz da gaout Herve :

Hag hi lavare, o tostaat,
— Me wel leaned eur bagat,

Me glev kana va mab Herve,
Na pa vint mil m'hen anafe.

Me wel va mab gwisket e griz,
Eur gorden reun oc'h ober griz.

— Doue ra vo gan-eoc'h, mab kloarek,
— Ha gan-eoc'h, va mamm garadek.

Done zo mad ! ha c'hui ivez !
Fidel ar vamm d'he bugel kez.

Donet a geit-all d'am gwelet !
Ha c'hui keit-all-zo mac'hagnet !

— Pa'z-oun deud, ma mab, d'ho kwelet,
Petra digan-in a c'houlet ?

— Netra digan-eoc'h na c'houlann,
Met ho krad-vad da jomm aman,

Da bidi Doue deiz ha noz
Ma 'n em givimp er Baradoz.

— Er Baradoz, mamm, pe war dro,
Gand gras Doue, ni 'n em gavo,

Pa bigninn di c'hui a ouezo,
Mouez ann eled c'hui a glevo. »

V. — KRISTINA ET SAINT HERVÉ.

Tri dez bennag kent na varvaz,
Ann Aotrou sant a lavaraz :

— Tinaik, va nizez, aozet,
Aozet, va gwele, mar n'eo ket.

N'hen aozet ket lec'h m'oac'h boazet,
Nemet war ann douar kalet;

Aozet hen dirag ann aoter,
Ma welinn Jezuz, va Zalver.

Eur mean da benn-wele laket,
Laket ludu elec'h golc'het,

Ra vinn em gorvez el ludu
Pa zeui d'am c'herc'hat ann Eal du.

Torret va nerz, gwan va c'halon,
Digouet ann termen evid-on. »

Na Kristina a lavaraz
O wela gand eur c'hlac'har vraz :

— Mar, 'd eo, va eontr, gwan ho kalon
Va hini vank d'in, tra gwirion.

Va eontrik ker, ha me ho ped,
Eunn dra gand Doue goulennet :

Ma 'z-inn d'hoc'h heul, e berr amzer,
Evel ar vag war bouez ar ster.

— Doue zo ar mestr, c'hui her goar,
Kristina, va merc'h ha va c'hoar.

Doue had ann ed enn douar,
Ha Doue hen dastum pa gar. »

Pa oa sant Herve o tremen,
Endro d'ezhan eskibien,

Oa Kristina enn he gichen,
War he daoulin, souchet he fenn;

Hag e kane ann alc'houeder:
— « Ar vag a ia war bouez ar ster. »

N° III.

APHORISMES ATTRIBUÉS A SAINT HERVÉ.

I. — SUR L'INSTRUCTION.

Gwell eo diski mabik bihan
Eged dastum madou d'ezhan.

II. — SUR LE TRAVAIL.

Ann den iaouank enn diegi
A zastum poan war benn kozni.

III. — SUR L'OBÉISSANCE.

Geriou Herve zo geriou fur :
« Ann neb a zizent ouz ar stur
» Ouz ar garrek a zento sur. »

IV. — PRIÈRE DE SAINT HERVÉ.

Teurvezet Doue va diwall
Diouc'h hud, ha diouc'h heg, ha diouc'h gwall;
Diouc'h louarn, diouc'h bleiz, diouc'h gwall-eal.

N° IV.

CONSEILS AUX ENFANTS; FRAGMENTS QU'ON SUPPOSE DE SAINT HERVÉ.

Didostait ama, bugale,
Da glevet eur gentel neve
A zo bêt savet evid hoc'h :
Kemeret poan d'he ziski bloc'h.

Pa zihunet enn ho kwele
Roet ho kalon da Zoue ;
Gret sin-ar-groaz, laret goude
Gant feiz, ha spi ha karante :

Laret : « Me ra d'hoc'h, ma Doue,
Ma c'halon, ma c'horf, ma ene ;
Gret ma vinn den mad, ma Doue,
Pe mervel kent ma teui ann de. »

Benedicite kent ar pred
Ha grasou goude leveret ;
Marteze ne po boed bepred
Mar n'oc'h euz koun deuz ho laret.

Laret a ra ann evnigou
Gludet er c'hoad war ar brankou
'Vid eur greun ed, 'vid eur prenvik,
'Vid eul lommik gliz, eul lommik.

. . . . . .

Pa welet eur vran o nijal
Sonjet d'ann diaoul ken du, ken fall;
Ho pa welet eur goulnig-wenn
Sonjet d'hoc'h el ker mad, ker gwenn.

Sonjet a zell ouz hoc'h Dóue
E Vel ann heol deuz lein ann ne,
Sonjet ho laka da vleunia
'Vel ann heol roz-gwe Komana.

Ha pa gomzet oc'h tud ho ti,
Laret : *ma breur, ma c'hoar* ha *c'hui*.
Komzet ann eil deuz egile
Gant honestiz ha karante.

. . . . . .

Enn noz, abarz mont da gousket,
Laret ho pedennou bepret
Ma teui eunn el gwenn deuz ann ne,
D'ho tiwall ken e teui ann de.

Setu, bugale, ann dro-vad
Da veva e kristenien vad;
Sentit eta diouc'h ma c'hentel
Ha c'hui rei enr vuhe zantel.

N° V.

LE CANTIQUE DU PARADIS, TEL QUE LA TRADITION LE PRÊTE A SAINT HERVÉ.

Me a zel enn envo,
Hag entreze va bro ;
Nijal di a garenn
Evel eur goulmik wenn ;

Perc'her ar baradoz
Digor ouz va gortoz,
Ar zent, ar zentezed
Tost d'am digemeret.

Gwelet a rann a-vad,
Gwelet Doue ann Tad,
Gand he Vab benniget
Hag ar Spered-meulet.

Peger kaer eo gwelet
Ar Werc'hez benniget,
Gand daouzek stereden
A ra he c'hurunen !

Gwelet a rann ouspen,
Gant ho peb a delen,
Aele hag arc'haele,
Holl o veuli Doue.

Gwerc'hezed a bep oad,
Sentezed a bep stad,

Gragez, intanvezet
Gand Doue kurunet.

Gwelet a rann-me c'hoaz
Leun a c'hloar, leun a c'hraz,
Va zad, va mamm maro,
Va breudeur, tud va bro.

Me wel eledigo,
War ho eskeligo,
Ker koant ha ker rubenn,
A nij endro d'ho fenn,

Evel eunn hed gwenen
Enn eur parkad bleunio,
Son ha c'houez-vad gant-ho.

Euruzded heb he far!
Oc'h ho kwel't me ho kar!
C'hui a ra d'in dizoan
E poaniou ar bed-man.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE DES MATIÈRES.

PROLOGUE. . . . . I — XXI

PREMIÈRE PARTIE : — La Légende de saint Patrice, Apôtre et Patron de l'Irlande. 1

SECONDE PARTIE : — La Légende de saint Kadok, Instituteur des Bretons-Cambriens. 127

TROISIÈME PARTIE : — La Légende de saint Hervé, Patron des Chanteurs populaires d'Armorique. . . 231

PIÈCES JUSTIFICATIVES : — TEXTES POÉTIQUES IRLANDAIS, GALLOIS ET BRETONS, RARES OU INÉDITS.

PREMIÈRE PARTIE. — *Textes Irlandais.*

N° I.

Légende rimée de saint Patrice, composée par Fiek, disciple du druide Dubtah. 297

N° II.

La *Ceinture Monastique*, Poëme composé par un Barde élève de Mochoemog, disciple de S. Patrice. 300

N° III.

Le Palais d'Almoïn, par Ossian. — Dialogue entre Ossian et saint Patrice : La Chasse. 301

SECONDE PARTIE. — *Textes Gallois et Armoricains.*

N° I.

Poème composé en l'honneur de saint Kadok, par Rhisiart ab Rhys, de Lancarvan, de 1450 à 1480. 305

N° II.

Dialogue entre saint Kadok et son disciple Kebi. . . 307

N° III.

Sentences, Proverbes et Aphorismes attribués à saint Kadok :

I. — Les Objets de la Haine de Kadok. 309

II. — Les Objets de l'Amour de Kadok. 311

III. — Conseils de Kadok à son disciple Avon, fils de Kenvarc'h, roi du Nord. 312

N° IV.

Dialogue entre saint Kadok et Merzin, Chant populaire en langue bretonne. 313

N° V.

Hymne des *Trente* à saint Kadok. 315

TROISIÈME PARTIE. — *Textes Armoricains et Gallois.*

N° I.

Les dix-huit Vertus Morales, réponse d'Hyvarnion à saint Kadok. 317

N° II.

Fragments de la Légende populaire, en vers bretons, de sainte Rivanone et de saint Hervé, son fils :

I.— La Petite Reine de la Fontaine. 318

II.— La Mère malade et le jeune Chanteur mendiant 320

III.— La Vocation scolastique. 321

IV.— Visite de la Mère à son Fils devenu clerc. . . 323

V.— Kristina et saint Hervé.. 324

N° III.

Aphorismes attribués à saint Hervé.. 325

N° IV.

Conseils aux Enfants, fragments qu'on suppose de saint Hervé. 326

N° V.

Le Cantique du Paradis, tel que la tradition le prête à saint Hervé. 328

FIN DE LA TABLE.

SAINT-BRIEUC, IMPRIMERIE DE L. PRUD'HOMME. — 1859.

PROPERTY
OF THE
NEW YORK
SOCIETY LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES BRETONNES

EN VENTE :

Vte DE LA VILLEMARQUÉ, de l'Institut.

LA LEGENDE CELTIQUE,

1 vol.

S. ROPARTZ.

RÉCITS BRETONS,

1 vol.

SOUS PRESSE :

Ch. DE KERANFLECH.

MEMOIRES

d'un Chef Royaliste.

1 vol.

A. DE CORMSON.

LA CIVILISATION

dans les Bois.

1 vol.

LIBRAIRIE BRETONNE

de L. PRUD'HOMME.

Vte DE LA VILLEMARQUÉ,
Barzaz-Breiz. — 2 vol.

LE GONIDEC,
Dictionnaire français-breton. — 1 volume in-4°.
Dictionnaire breton-français. — 1 volume in-4°.
Grammaire bretonne. — 1 vol.
La Sainte Bible, en breton. (*Sous presse*).

DERIC,
Histoire ecclésiastique de Bretagne. — 2 volumes.

DE COURCY,
Dictionnaire Héraldique de Bretagne, etc.

S. ROPARTZ,
Histoire de Saint YVES. — 1 vol.
Portraits bretons. — 1 vol.
Histoire de Guingamp. 2e édit. (*Sous presse*) — 1 vol. in-8°.

MORÉAU,
Histoire de la Ligue en Bretagne. — 1 vol. in-8°.

RUFFELET,
Annales Briochines. — 1 vol.

DE LA BORDERIE et ROPARTZ.
Manuel d'Histoire et d'Archéologie bretonne. — 2 vol. (*sous presse*).

MAR 3 - 1944